

La place de l'Europe dans la ville

La créativité d'un chantier de maladresses sans bornes

Yves Mettler

EHESS Master II, mention « Théorie et pratique du langage et des arts »

mémoire sous la direction de Patricia Falguières

rapporteur: Sophie Pène

Soutenu le 27.09.2011 à Paris

Sommaire

1. Introduction.....	3
1.2 L'artiste dans la ville.....	3
1.3 J'ai trouvé une place : Graz.....	5
1.4 Quelle est cette Europe.....	6
Une histoire à dépasser : Sloterdijk.....	8
Un territoire à localiser : Derrida.....	9
Des habitants à reconnaître : Balibar.....	12
1.5 Le mémoire comme travail de relèvement dans mon parcours.....	15
2. L'enquête.....	16
2.1 De l'occurrence à la récurrence.....	16
L'hypothèse de la place de la gare comme motif et comme moteur.....	17
Exposer une place de l'Europe : Lausanne.....	19
La ville européenne, une histoire spécifique encore à l'œuvre.....	23
2.2 faire une place de l'Europe : l'intervention à Coire et la question de la formation d'un public	26
Œuvrer dans l'orbe débordée.....	38
2.3 Une enquête plus étendue : Berlin-Bruxelles-Lille-Calais.....	41
À la recherche de l'autre cap.....	44
Des cartes postales pour une exposition à Bruxelles, et Orléans, et Annecy, et Bregenz ... Intervenir d'une ville à l'autre.....	54
2.4 Trouver toutes les places.....	56
Pourquoi l'exhaustivité.....	56
Interprétation des données.....	60
3. Diagnostic: une foncière maladresse.....	72
La fin d'une hypothèse et le début d'une catastrophe.....	73
3.1 Malaise avec les politiques culturelles.....	74
3.2 Malentendu sur l'Europe: des exemples plutôt qu'un modèle.....	77
Le malentendu comme générateur de place, donc d'histoires.....	79
4. Maladresses dans la ville: de la place pour les hétérogénéités culturelles situées.....	81
5. Bibliographie Thématique.....	83
Matériaux primaires.....	83
Matériaux secondaires.....	92
6. Annexes.....	101

1. Introduction

Ce mémoire ouvre un dialogue entre les sciences sociales et un groupe d'oeuvres explorant les lieux urbains nommés « Place de l'Europe », en vue d'établir une position de thèse en lien avec une nouvelle intervention artistique. Il ne doit pas être une fin, mais une feuille de route qui croise des expériences artistiques avec des outils propres aux sciences sociales, notamment la philosophie, l'histoire de l'art, la géographie urbaine et la sociologie.

Ce mémoire vise à évacuer les problématiques trop éloignées, à clarifier les enjeux de la recherche, à identifier les matériaux primaires et à présenter une bibliographie de travail.

L'enquête est d'abord présentée en cercles successifs marqués par les interventions réalisées entre 2001 et 2009, partant de la place et s'élargissant du cas particulier vers la documentation exhaustive. L'enquête est suivie par un diagnostic de la situation présente et dégage les axes pour une intervention à venir dans le champ interdisciplinaire des interventions urbaines.

1.2 L'artiste dans la ville

En ouverture du texte conclusif de son essai *Evictions*, publié en 1998, Rosalind Deutsche affirme que, vu tout ce qui est écrit sur l'espace public dans l'art, cela doit bien être quelque chose qu'on prend au sérieux.¹

Son essai nous servira de guide pour positionner la recherche artistique développée avec les « Place de l'Europe ». D'une part, les essais réunis dans son livre analysent avec précision les ébranlements que peuvent produire des pratiques artistiques dans l'apparente évidence de leur contexte de production et d'exposition. Deutsche attribue une capacité politique à ces pratiques, en ce qu'elles désolidarisent l'espace public du discours qui l'occupe ; discours unifiant, total, du pouvoir souverain, largement lié à l'économie dominante. D'autre part, elle situe ces pratiques artistiques dans le

1 Deutsche, *Evictions*, p.269

discours sur l'espace public urbain, lui-même en voie de formation (Soja, Harvey) au moment où elle écrit, dans leur capacité à produire des écarts, à maintenir une hétérogénéité dans le discours critique générique qui se forme sur la ville. Deutsche critique le projet interdisciplinaire entre géographie urbaine et études critiques, en montrant comment se construit un point de vue exclusif et autoritaire qui détermine l'espace public. Le problème de ce discours n'est pas de maintenir une division de classe, mais d'être soumis à une image du social comme une entité complète². Deutsche réintroduit la lutte des théories et pratiques féministes contre la clôture de l'espace social dans un cadre unitaire.

Nous verrons comment ces deux voies d'argumentation informent la recherche en cours ; d'une part, comment le projet des « Place de l'Europe » et les moyens de l'art permettent de dégager un espace public et de former une question publique. Avec Michael Warner, nous étendrons aussi la question du public non pas comme constitué, mais toujours cherchant à s'étendre par l'adhérence de nouveaux membres.

Nous verrons d'autre part comment donner à voir l'Europe non comme une unité chapeautant une diversité culturelle orientée par les états-nations, mais comme un territoire en permanente réécriture à toutes les échelles, composant et composé des forces qui l'habitent.

Nous garderons en mémoire cette question des échelles lorsque nous définiront le type d'urbanité qui nous intéresse. La discussion que Deutsche fait entre David Harvey et Michel de Certeau à propos du point de vue du chercheur sur la ville³, plutôt que de se clore définitivement, introduit un mouvement d'aller-retour. C'est en tout cas ce que propose Brenner dans son étude sur la mutation des états et des rôles joués par les villes. Si Brenner s'inscrit dans la voie interdisciplinaire de ses prédécesseurs (Soja, Harvey), nous ajouterons à son échelle les échelons qui descendent jusqu'à l'asphalte. Cette école de pensée nous permet de suivre une mutation du rôle des villes dans la réorganisation de l'état par l'économie libérale, mais ne permet jamais d'atteindre le sujet en action, au-delà du sujet collectif. C'est une dernière piste dont nous ne pourrons ici qu'ébaucher les hypothèses : les

2 Deutsche, *Evictions*, p.197

3 Deutsche, *Evictions*, pp. 210-211

recherches en sociologie de Laurent Thévenot peuvent nous aider à étudier les interactions entre art et activisme du point de vue du sujet en action lui-même. Et ainsi imaginer une forme d'action, ou plus précisément un environnement pour l'action, des « places de l'Europe ».

Le discours sur l'art public est devenu une arène où se discutent les modalités de la démocratie et des pratiques politiques ; cette arène dépasse le monde de l'art⁴ en mettant en cause la légitimité dans l'espace public du débat sur ce qui y est légitime ou non⁵. C'est pourquoi il est absolument nécessaire de maintenir le caractère artistique de l'intervention, c'est-à-dire dans la marge toujours en renouvellement de ce qui est légitime. Ce caractère artistique doit être articulé dans le discours que nous développons ici et les actions auxquelles nous réfléchissons.

1.3 J'ai trouvé une place : Graz

Quand on évoque l'Europe, cela dégage très vite un malaise : c'est désirable, voire utopique, mais surtout c'est très grand et chargé d'une indicible maladresse... C'est par une porte dérobée que je suis rentré dans l'Europe. En revenant d'autres continents, en survolant Buenos Aires (1997), puis en travaillant à Séoul (2003), je me suis rendu compte que je n'étais pas citoyen du monde, mais que je venais bien de quelque part, d'Europe. L'émergence inopinée de cette identité en mon propre sein survenait dans une période de polarisation des subjectivités, et en parallèle avec un courant de célébration par le monde de l'art de l'émergence des nouvelles métropoles génériques⁶.

C'est un matin très tôt, en 2000, sur la place de la gare à Graz, en Autriche, que l'Europe m'est apparue. L'« Europaplatz » à Graz n'a rien de particulier. Une place de gare avec stand à saucisses, bancs et bacs à fleurs, un hôtel, une voie de tramway et des panneaux d'informations. Des personnes y circulent librement, en attente. C'est générique et européen – c'est la place que cette ville a faite à l'Europe. [fig. 1-4]

⁴ Deutsche, *Evictions*, p.271

⁵ Deutsche, *Evictions*, p.273

⁶ Dont la série des expositions « Cities on the move » n'est qu'une des manifestations:
http://www.flashartonline.com/interno.php?pagina=articolo_det&id_art=382&det=ok&title=CITIES-ON-THE-MOVE.
 Dans la même perspective on peut citer aussi *Mutations*

Et puis cette apparition se répète, l'Europe me retrouve presque partout où je vais. Alors, j'identifie comme un phénomène : les « Place de l'Europe ». C'est l'objet de cette recherche : les « Place de l'Europe » comme trace d'une composition en cours de l'hétérogène émergeant dans une pratique urbaine tout à fait mineure et arbitraire, la dénomination des voies. Suivant Deutsche, nous montrerons que les « Place de l'Europe » sont les témoins de l'impossible idée unitaire de l'Europe et que toute représentation est toujours une position renouvelée. De fait ces places, plutôt que de soutenir l'Europe comme une entité supranationale basée sur le modèle narratif de l'état national, construisent un réseau tâtonnant de références, un réseau porté davantage par la capacité d'affinités multiples des villes et des agglomérations, évoquant quelque chose du moyen-âge (Pinol, Brenner), que par les antagonismes fondamentaux des états-nations qu'il faudrait pacifier.

1.4 Quelle est cette Europe

La question de l'Europe est un lieu de discours, un lieu de récit. C'est, plus précisément, le lieu d'une lutte de récit. L'Europe est le lieu même d'une lutte des récits. Il y a l'unification européenne, en cours de constitution, pleine de raccourcis, d'oublis, et par principe (économique) homogénéisante, normative. La question du récit est vitale pour cette union, dans la perspective de créer le récit unificateur de l'Europe. La fabrication de ce mythe est en cours, avec la diversité au cœur même de cette totalité mythologique. Nous n'étudierons pas ici la construction culturelle de ce mythe, mais nous en retiendrons le désir exclusif et unitaire, total.

Ce mémoire, analyse d'un travail déjà entrepris et esquissant des recherches à venir, cherche à se tenir là-même où le récit se fait, ou, plus précisément, où des récits émergent, peuvent émerger avant de se trouver réunis. C'est l'Europe de chaque lieu, plurielle et hétérogène, où les subjectivités ont toutes les raisons de se faire, peut-être de se trouver, là, plus ou moins ensemble. Nous voulons soutenir cette possibilité, sans la clore sous un même horizon universel.

Ce mémoire, comme prise de position, veut mettre en relief ce qui était déjà là, avant l'Europe

d'aujourd'hui, c'est-à-dire l'Union Européenne, comme ce qui laisse en paix les états, loin des autres, tous les autres. Le travail entrepris avec ce mémoire consiste à poser la recherche et pratique des places de l'Europe dans la perspective de cette lutte pour le récit. Si l'Union Européenne peut être considérée comme un outil d'intégration pacifique des nations européennes dans la globalisation, l'Europe est aussi l'héritière de l'histoire de la composition des hétérogénéités dont les états-nations, et plus encore les démocraties modernes occidentales, ne sont pourrions-nous dire, qu'un des avatars historiques.

Trois penseurs accompagnent nos enquêtes pour aborder cette question, pour réfléchir aux situations mises à jour et nous aider « à choisir notre position avant de venir »⁷ : Peter Sloterdijk, Jacques Derrida et Étienne Balibar. Les pensées développées par ces trois philosophes nous aiguilleront autant qu'elles nous aiguillonneront tout au long de ce mémoire. Nous n'entendons pas toute la pensée de ces auteurs, mais trois textes distincts écrits à l'occasion d'une réflexion sur l'Europe en cours de fabrication. Nous suivrons la réflexion de Sloterdijk sur l'Europe prise dans une réflexion nécessaire sur son histoire post-impériale dans le pamphlet *Si l'Europe s'éveille*. Nous nous orienterons aussi avec l'article publié après la conférence qu'a donnée Jacques Derrida, dans un colloque sur l'identité culturelle européenne, sur « la question de la presse, les journaux, livres, médias et la culture médiatique dans leur rapports à l'opinion publique, aux droits de l'homme, à la démocratie et à l'Europe. »⁸ Le troisième est un texte court dans lequel Étienne Balibar saisit l'occasion de la définition de l'Europe pour reprendre celle de la citoyenneté, demander si celle-ci est possible et comment il est possible de la penser.

Ces trois textes visent la légitimité des états-nations et saisissent l'occasion de la construction européenne pour remettre en question leur souveraineté sans se défaire de l'histoire même qui les a créés.

Leur position est également moins spéculative et urbaine que celle de l'architecte et journaliste Rem

7 Walter Benjamin, « Moscou » in *Images de pensée*: «Au fond, il est vrai, la seule garantie d'une vision juste est d'avoir choisi sa position avant de venir. »

8 J. Derrida, *L'autre cap*, Minuit, 1991, p.2: le colloque a été organisé à Turin, le 20 mai 1990, par Gianni Vattimo

Koolhaas, auquel nous nous référerons souvent, en tant que penseur et metteur en forme de l'urbanité globale contemporaine et réalisateur d'une des seules tentatives de créer des images de l'Europe, sur une commande de l'Union Européenne.⁹

Nous commencerons par analyser les textes de Sloterdijk, Derrida et Balibar pour dégager un ancrage quant à ce que nous entendons par Europe.

Une histoire à dépasser : Sloterdijk

« Depuis un millénaire et demi, l'Europe est une procession où l'on transporte à la ronde les signes d'un pouvoir inoubliable. Dans ce cortège, les épopées et les autels migrent à travers les nations : quand on est européen, on est toujours aussi et déjà traducteur. » (Sloterdijk, *Si l'Europe s'éveille*, p.54 – Babel 2015)

Dans son quasi-manifeste, le philosophe Peter Sloterdijk réclame sur un ton polémique que l'Europe sorte de sa torpeur et affronte l'histoire dont elle est issue, sous peine d'en répéter le désir d'Empire. Désillusionnant, il n'en évoque pas moins, pour le meilleur et pour le pire, les outils propres à cette histoire pour une telle re-prise de conscience.

« Ce sont souvent les profiteurs du vide et notamment les artistes de deuxième ordre, qui tentent de prolonger le temps du rêve européen à l'aide de formules creuses visant à vanter la diversité et l'altérité. » (Sloterdijk, *Si l'Europe s'éveille*, p.50 – Babel 2015)

La mise en garde est cinglante : publié en 1994, en pleine euphorie du multiculturalisme, le texte attaque les notions molles de diversité et d'altérité. Cela nous interpelle justement dans la conception que nous voulons nous donner de l'espace public. Il faut se prévenir d'une conception de l'espace neutre, dans lequel tous pourraient être, librement : cela fait écho au texte de Deutsche quand elle affirme que la politique ne peut se réduire à ce qui se passe à l'intérieur d'un espace qui serait simplement donné¹⁰.

« Le nationalisme européen était le pluralisme de l'impérialisme – sous son action, l'Europe ne pouvait que se désagréger en nations, des sectes de la théologie politique moderne auxquelles on donnait fréquemment le nom de cultures. (Sloterdijk, *Si l'Europe s'éveille*, p.58 – Babel 2015)

En Europe, ce « donné » ne serait rien de moins que la culture, composée des cultures nationales.

⁹ L'exposition itinérante « Images of Europe », Bruxelles, 2004, http://www.oma.eu/index.php?option=com_projects&view=portal&id=270&Itemid=10

¹⁰ Evictions, Deutsche, p.289

Nous y reviendrons avec l'analyse de Benedict Anderson qui montre la facticité des cultures nationales. Ce qui nous importe est que le pluralisme en tant que tel ne peut être une perspective, encore moins le pluralisme composé par la culture des états-nations.

« De fait, ce dont l'Europe avait besoin après sa chute en piqué relevait plus du centre de convalescence que de la capitale, et ce type de centre pouvait sans difficulté être implanté dans la métropole belge : 200 rue de la loi, QG de quelques 10'000 « eurocrates » qui pouvaient tout aussi bien porter le nom d'eurothérapeutes. (Sloterdijk, *Si l'Europe s'éveille*, p.67 – Babel 2015)

La pacification à tout prix des antagonismes nationaux qui sont, par leur constitution même, une translation moderne des impérialismes européens, est à la base de la construction européenne. Cependant, si la cohabitation des états européens repose encore sur cette pacification, l'Europe apparaît à ses habitants comme une forme lourde et plombante, sans rapport avec eux.

« *Penser l'Europe* signifie sans doute d'abord, comme nous l'avons montré, penser dans un premier temps la mytho-motricité des transmissions d'empire; mais la pointe de la mission intellectuelle est désormais dirigée vers la nécessité de transférer l'impérialité elle-même à une grande forme politique et trans-impériale ou post-impériale. » (Sloterdijk, *Si l'Europe s'éveille*, p.74)

Nous suivons encore ici le développement de Sloterdijk sur le dévoilement du mytho-moteur de l'empire comme le fond de justification de souveraineté. Il fait de cette mytho-motricité le cœur même du projet politique européen, et en confie la fabrication à l'ingénierie politique, mêlant intimement forme politique et motivation mythologique. Son essai nous donne un cadre historique plus long et déplace la motivation d'un récit européen au-delà de l'entretien tolérant d'une diversité culturelle. Cependant, l'échelle à laquelle il s'adresse, le « pouvoir qui s'exerce depuis Bruxelles »¹¹, nous dérobe tout point de levier à partir duquel penser une appropriation, soit-elle artistique, culturelle, politique, économique, ou dans notre perspective, artistique.

Un territoire à localiser : Derrida

La publication de deux articles dans le petit livre *L'autre cap* est encore plus ancienne, remontant à 1991, soit il y a 20 ans, après une conférence donnée en 1990 soit juste après la chute du mur de Berlin et en pleine guerre du Golfe. Pourtant, l'urgence qui porte l'auteur à interpellier la

¹¹ Sloterdijk, *Si l'Europe s'éveille*, p.92

communauté des médias, liant le droit, l'opinion publique et la communication médiatique, ne semble pas avoir perdu de son intensité. Cette urgence, invitation à agir aujourd'hui, donc à intervenir, est le premier caractère que nous relevons.

« Et si c'était cela, l'Europe, l'ouverture à une histoire pour laquelle le changement de cap, le rapport à l'autre cap ou à l'autre du cap est ressenti comme toujours possible? Ouverture et non-exclusion dont l'Europe aurait en quelque sorte la responsabilité même? Dont l'Europe serait, de façon constitutive, cette responsabilité même. [...] Comme si le concept même de responsabilité répondait, jusque dans son émancipation, d'un acte de naissance européen? » (Derrida, *L'autre cap*, p.22 – Babel 2086)

Derrida nous permet de lier immédiatement deux échelles, l'Europe et la personne, sans passer par l'identité nationale.

« Or nous sommes les héritiers malgré nous, pris dans une responsabilité double : il faut se faire les gardiens d'une idée de l'Europe, d'une différence de l'Europe, mais d'une Europe qui consiste précisément à ne pas se fermer sur sa propre identité et à s'avancer exemplairement vers ce qui n'est pas elle [...] vers l'autre du cap qui serait l'au-delà de cette tradition moderne. (Derrida, *L'autre cap*, p.32 – Babel 2087)

Nous retrouvons cette position dans l'argument présenté par Deutsche sur la démocratie comme lieu maintenu ouvert entre les identités en présence¹². L'identité européenne serait donc une identité définie par son incomplétude, par son ouverture à la négativité. Ce que Derrida définit comme un mouvement historique, une culture, qui a donc une perspective :

« L'histoire d'une culture, comme toute histoire, suppose un cap identifiable, un *telos* vers lequel le mouvement, la mémoire et la promesse, l'identité, fût-ce comme différence à soi, rêve de se rassembler : en prenant les devants dans l'*anticipation* (anticipation, anticipare, *antecapere*). Mais l'histoire suppose aussi que le cap ne soit pas donné, identifiable une fois pour toutes. » (Derrida, *L'autre cap*, p.22-23 – Babel 2086).

Il nous propose donc de comprendre cette culture comme une anticipation, tout en se préparant à l'irruption du non-identifié, ce dont nous n'avons pas encore la mémoire et contre la répétition d'un faux nouveau, que nous avons déjà mis en perspective avec Sloterdijk.

« Pensons à [...] les mouvements dits de démocratisation et tous les courants plus ou moins virtuels qui traversent l'Europe : c'est alors qu'on voit ressurgir la question de la capitale, c'est-à-dire de la centralité hégémonique. Que ce centre ne puisse plus se stabiliser dans la forme traditionnelle de la métropole, cela nous oblige à prendre acte de qui arrive aujourd'hui à la ville. » (Derrida, *L'autre cap*, p.40 – Babel 2088)

« Cela à cause d'une transformation des données techno-scientifiques et techno-économiques qui affectent entre autres la production, transmission, structure et effets des discours mêmes dans lesquels

¹² Deutsche, *Evictions*, p.274: « Identity is dislocated. Likewise, negativity is part of the identity of society as a whole; no complete element within society unifies it and determines its development. »

on tente de formaliser ladite problématique, comme elles affectent la figure de ceux qui produisent ou tiennent publiquement ces discours – à savoir nous-mêmes ou ceux qu'on appelait autrefois tranquillement les intellectuels. » (Derrida, *L'autre cap*, p.40 – Babel 2088)

« On n'a plus besoin de lier la capitale culturelle à une métropole, à un site ou à une cité géographico-politique, mais la question de la capitale reste entière. [...] Nous avançons dans une zone, ou une topologie, qu'on n'appellera ni politique, ni apolitique mais, afin d'user prudemment d'un vieux mot pour de nouveaux concepts, « quasi-politique » [...] » (Derrida, *L'autre cap*, p.42)

Derrida rentre ici dans le territoire dont il donne une qualité définie non par ses frontières, ni nationale, ni autre, mais au contraire par le réseau de télécommunication. Parlant de capillarité (p.44), il met en avant les puissants réseaux de diffusion des images et des idées sur tout le territoire européen. Cela ouvre un risque qu'il nous incombe de prendre doublement :

« Ni le monopole, ni la dispersion, donc. Bien entendu il y a là une aporie et nous ne devons nous la dissimuler. [...] La condition de possibilité de cette chose, la responsabilité, c'est une certaine *expérience de la possibilité de l'impossible*. L'épreuve de l'aporie à partir de laquelle inventer la seule *invention possible*, l'*invention impossible*. » (Derrida, *L'autre cap*, p.43)

« Mais ici comme ailleurs, l'injonction paraît double et contradictoire pour qui a le souci de l'identité culturelle européenne : s'il faut veiller à ce que l'hégémonie centralisatrice (la capitale) ne se reconstitue pas, il ne faut pas pour autant multiplier les frontières, c'est-à-dire les marches et les marges » (Derrida, *L'autre cap*, p.45)

« Quelle est le moment le plus intéressant dans cette capitalisation sémantique ou rhétorique des valeurs de « capital »? C'est me semble-t-il, quand la nécessité régionale ou particulière du capital produit ou appelle la production toujours menacée de l'universel. Or la culture européenne est en péril quand cette universalité idéale, l'idéalité même de l'universel comme production du capital, se trouve menacée » (Derrida, *L'autre cap*, p.64-65)

Dans son essai, Deutsche soutient d'autre part la suspension des hiérarchies entre les lieux pour justement pouvoir apercevoir comment ces lieux sont produits, maintenus et eux-mêmes producteurs.¹³

« la valeur d'universalité capitalise ici toutes les antinomies, parce qu'elle doit se lier à celle d'exemplarité, qui inscrit l'universel dans le corps propre d'une singularité, d'un idiome ou d'une culture, que cette singularité soit ou non individuelle, sociale, nationale, étatique, fédérale ou confédérale. » (Derrida, *L'autre cap*, p.71)

« Qu'elle prenne une forme nationale ou non, raffinée, hospitalière ou agressivement xénophobe, l'auto-affirmation d'une identité prétend toujours à répondre à l'appel ou à l'assignation de l'universel. Cette loi ne souffre aucune exception. » (Derrida, *L'autre cap*, p.71 – Babel 2090)

Derrida construit une alternative beaucoup plus instable, ou dynamique, de l'identité culturelle. Au lieu d'une générale altérité dans un tout, celle-ci est incomplète en chaque point et à chaque échelle, et cela par son origine même dans l'histoire et la géographie de la péninsule européenne. Cette

¹³ Deutsche, *Evictions*, p??

approche de l'identité culturelle fait alors écho à la position développée par Deutsche :

« The impossibility of society is not an invitation to political despair but the starting point –« or groundless ground »- of a properly democratic politics. » (Deutsche, *Evictions*, p.274)

Des habitants à reconnaître : Balibar

Dans la même page, un peu plus loin, Deutsche a recours aux mots de Balibar quant au caractère essentiellement illimité de la démocratie. Après avoir posé une histoire et un territoire, il nous semble important de nous approcher de celles et ceux qui habitent ces régions, comme Deutsche entreprend une réflexion sur le sujet à partir du citoyen de la république. Une réflexion dont nous avons besoin pour appréhender notre éventuel public dans le cadre de cette recherche-intervention que sont les « Place de l'Europe ». À l'occasion du débat sur l'Europe, Balibar réfléchit au statut possible de ces habitants.

« Les débats actuels sont *hantés* par la recherche d'un paradigme dans lequel le pluralisme culturel ne serait plus résiduel ou subordonné, mais constitutif. » (Balibar, *Une citoyenneté européenne est-elle possible?*, p.46).

Balibar met le doigt sur deux aspects qui nous concernent. Il y a le paradigme du pluralisme culturel ou aussi multiculturalisme, dont Derrida évoque plus haut justement la double tension, rendant impossible la définitive clôture. C'est une voie aussi explorée par Boris Buden. L'autre aspect est formel, s'agissant de ce qui hante, c'est-à-dire occupe de manière invisible. Il y a donc un travail à faire qui rende visible ce qui gêne.

« Avant de débattre d'un mode nouveau de relation entre les comportements collectifs et l'organisation des pouvoirs publics, exigé par la construction supranationale, il s'agit de comprendre pourquoi le tournant de l'histoire européenne coïncide avec une crise de la notion même du citoyen, précipitant en quelque sorte toute son histoire. » (Balibar, *Une citoyenneté européenne est-elle possible?*, p.46)

Ici Balibar nous ouvre une voie là où nous abandonne le texte de Sloterdijk. Deutsche montre en quoi le citoyen est en soi aussi le spectateur idéal pour l'art: les deux sont des figures capables d'avoir une vue d'ensemble. Tout le travail de Deutsche s'attache ensuite à montrer le travail à faire pour se détacher de la clôture exigée par une telle vue d'ensemble¹⁴. Ainsi, Balibar liant l'histoire européenne

¹⁴ Deutsche, *Evictions*, p.308

et la figure du citoyen, et Deutsche le citoyen et les pratiques artistiques, nous trouvons qualifiée la passerelle entre pratiques artistiques et histoire européenne. Celles-ci peuvent travailler précisément à la facticité du cadre de représentation et son ouverture dans le cadre du traitement de ces concepts:

« ... la conviction que ces thèmes : « l'Europe des citoyens », la « citoyenneté européenne », la « citoyenneté en Europe », ne peuvent aujourd'hui faire l'objet ni d'un traitement juridique purement normatif (au niveau législatif ou réglementaire), ni d'un traitement déductif (à partir d'un concept préexistant de la citoyenneté et du citoyen). » (Balibar, *Une citoyenneté européenne est-elle possible?*, p.43)

« La conjoncture dans laquelle nous reprenons les questions de souveraineté nationale et de citoyenneté constitue un *tournant historique annoncé*. » (Balibar, *Une citoyenneté européenne est-elle possible?*, p.44)

Sloterdijk résume à sa manière cette histoire en cours de l'Europe comme un rêve, et le tournant sous la formule d'un possible réveil. Balibar voit aussi quelque chose arriver, et ce qui en émerge. Mais ce qui arrive est difficile à dégager, car les conditions même dans lesquelles cela arrive se transforme, faisant écho à Derrida et les nouveaux réseaux capillaires; et ce qui émerge, la construction européenne, n'est qu'une tentative ponctuelle dans un champ en mutation:

« Une historisation radicale du présent aussi bien que du passé s'impose donc. Rien n'est moins facile, en raison de la transformation rapide des données du problème. Ses causes sont loin de se réduire à la construction européenne, celle-ci n'étant à beaucoup d'égards qu'une tentative de réponse à des conditions d'existence de l'État qui ont été profondément altérées. » (Balibar, *Une citoyenneté européenne est-elle possible?*, p.45)

La géographie sociale telle que nous la suivrons avec Neil Brenner, confrontant parallèlement plusieurs échelles territoriales, nous aidera à saisir aux transformations des conditions d'existences des états. Ce qui est important ici est de bien comprendre que la construction européenne, L'U.E., n'est qu'une réponse parmi d'autres, un chapitre de l'histoire, et que d'autres réponses, parallèles, sont possible.

« Par définition il n'y a de citoyenneté que là où il y a cité, c'est-à-dire où les « concitoyens » et les « étrangers » sont clairement distingués en termes de droits et d'obligations sur un territoire donné. ... On le sait cependant, la réalité historique est un peu plus complexe. » (Balibar, *Une citoyenneté européenne est-elle possible?*, p.47)

Il y a donc un lien entre le citoyen et la cité. La modification de l'un implique une transformation de l'autre. Nous tenterons dans le cours de l'enquête de situer cette réalité historique et les conséquences que cela a pour une intervention dans cette cité qui semble s'être délocalisée.

« Mais il faut aussi faire toute sa place à l'histoire de la « citoyenneté » ou « bourgeoisie » (*Bürgertum*) des villes médiévales, des confédérations, principautés et monarchies d'Ancien Régime, que tend précisément à occulter une comparaison globale entre le modèle de la cité antique et de la cité moderne. On comprend aisément pourquoi : c'est qu'une telle citoyenneté représente toujours un équilibre entre autonomie et sujétion. » (Balibar, *Une citoyenneté européenne est-elle possible?*, p.49)

Dans ce parcours historique, balibar nous donne un jalon important, celui du moyen-âge. Nous allons voir qu'il joue un rôle déterminant dans la compréhension de ce qu'est une ville en Europe aujourd'hui. C'est aussi une manière de resituer l'histoire moderne et d'introduire une notion qui va nous occuper, celle de public.

« D'une part c'est seulement dans la trace laissée tour à tour par l'Empire romain et par les monarchies médiévales que peut se comprendre la formation de l'idéal moderne du cosmopolitisme (dont l'internationalisme des ouvriers et des intellectuels socialistes n'aura été finalement qu'une variante), qui double la citoyenneté positive dans les nations bourgeoises modernes. Il est à la politique réelle dans un État déterminé ce que les « droits de l'homme » sont aux « droits du citoyen » : **un avenir utopique, nourri du souvenir d'une unité perdue.** » (Balibar, *Une citoyenneté européenne est-elle possible?*, p.49 – nous soulignons)

Balibar reprend ici un fil narratif que nous avons vu avec Sloterdijk. Celui de la trace laissée par les empires successifs et leur retrait. Ce retrait, Deutsche le lit avec Claude Lefort et écrit que:

« L'unité d'une société ne peut plus être représentée comme une unité organique, mais plutôt comme « purement sociale », et donc comme mystère. Que le le lieu d'où le pouvoir détient sa légitimité soit d'après Lefort « l'image d'un lieu vide » est un fait sans précédent avant la démocratie. » (Deutsche, *Evictions*, p.273 – notre traduction)

Une image du lieu où Balibar voit la possibilité même des ajustements dans l'état démocratique:

« L'expérience enseigne à cet égard que la citoyenneté démocratique n'est pas tant celle qui fait disparaître l'État, au profit d'une société civile hypothétiquement autonome (c'est-à-dire qui demeurerait entièrement extérieure au jeu des institutions étatiques), que **celle qui se traduit par la constitution de puissants contre-pouvoirs**, face à l'autonomisation des appareils d'État séparés de la masse des citoyens et exerçant sur eux une contrainte, une répression ou une tutelle. » (Balibar, *Une citoyenneté européenne est-elle possible?*, p.59)

Or cette construction européenne, cette espèce de nouvelle forme d'état, semble bien dans un processus d'autonomisation, séparée de « ses » citoyens.

« Comme on a pu le faire observer, l'« État européen » est un fantôme : officiellement dépourvu de souveraineté, il n'en développe pas moins de façon continue ses domaines d'intervention, ses capacités de négociation avec les centres de décision économique. Il s'agit d'une somme de pratiques étatiques dont le centre exact de légitimité, d'autorité et de publicité demeure obscur à ceux mêmes qui – théoriquement – l'occupent. » (Balibar, *Une citoyenneté européenne est-elle possible?*, p.60)

C'est comme avertissement donc que nous entendons ces lignes et prenons ainsi au sérieux l'espace

public européen dans lequel doit se former une nouvelle figure de la citoyenneté :

« Car, aussi longtemps que toute trace d' « État de droit » n'aura pas formellement disparu de notre espace politique, et nous en sommes heureusement loin, l'*anti-citoyenneté* que représentent la réglementation de l'exclusion ou le pouvoir accru des appareils de répression, sans élévation corrélative des possibilités de contrôle démocratique, implique une redéfinition latente de la citoyenneté elle-même. » (Balibar, *Une citoyenneté européenne est-elle possible?*, p.68)

1.5 Le mémoire comme travail de relèvement dans mon parcours

Il faut ici encore expliciter l'équipement à partir duquel je fais ce travail de mémoire. Le parcours qui m'a amené à entreprendre ce mémoire se situe dans le champ des pratiques artistiques. Les œuvres dont nous allons faire l'analyse, réalisées dans différents cadres artistiques institutionnalisés, jalonnent ce parcours, réponses spécifiques ouvrant à chaque fois de nouvelles questions nous emmenant plus loin dans la pratique. Ce parcours, bien qu'informé par les sciences sociales et les études critiques, n'en a pas embrassé les pratiques et les critères scientifiques. Il s'agit donc de faire une mise à jour des procédés et des concepts utilisés jusque-là. Ce mémoire est une étape, construisant sa légitimité par le passage des actions passées et à venir dans un moment réflexif et distancié des pratiques apprises. Cela ne saurait se faire sans un certain tâtonnement, composant entre ce qui est acquis et ce qui est aperçu sans encore être tout à fait là.

Cet acquis, les actions passées reprises dans ce cadre, est lui-même une production nouvelle. La remémoration produite ici est évidemment une interprétation propre à ce nouveau cadre. Cette interprétation est déjà une expérience du travail de l'étude qui crée et transforme l'objet d'étude au cours du travail. L'objet d'étude ici présenté, préparé à l'analyse et à l'interprétation du public des sciences sociales, est quasiment produit à nouveau, actualisé pour ce cadre. Ce nouveau présent est distant des préparations antécédentes. Cet écart n'est pas neutre et ne peut être compris comme une position d'observateur faisant le point. Au contraire : il y a dans cette actualisation une mise en mouvement qui aura pour nous des conséquences pour l'instant indéterminables sur les productions, les préparations à venir, qu'elles soient dans le champ scientifique ou artistique. Ce mémoire a déjà fait quelque chose et il changera les choses qui vont se faire après.

2. L'enquête

2.1 De l'occurrence à la récurrence.

L'effet qu'a eu l' « Europaplatz » sur laquelle je me suis trouvé à Graz n'aurait pas eu autrement de conséquences si à l'arrivée du train, en débarquant à Vienne, je ne m'étais pas trouvé à nouveau sur l'« Europaplatz », de même que dans les quelques semaines qui suivirent successivement à Lausanne, au fond de la vallée abritant les anciens dépôts industriels, puis à Mönchengladbach, une ville entre Cologne et Düsseldorf à côté de la frontière hollandaise, où je m'apprêtais à habiter en artiste-en-résidence pour six mois. Avant de m'arrêter sur la spécificité de chaque occurrence, il faut reconnaître ici le travail opéré par la série. Sans plan ni préméditation de part et d'autre, celle-ci s'est installée dans ma perception.

L'interruption provoquée par la première occurrence, puis les réitérations induites par les suivantes ont suffi pour aiguïser mon attention à cette chose nouvelle, la place de l'Europe. Un phénomène était né : tout en traversant l'Europe, de pays en pays, de villes en villes, sans que celles-ci aient un lien particulier entre elles, je partais et j'arrivais au même endroit, la place de l'Europe.

Mais ce qui a fait le lien, ce qui a créé cette impression surréaliste de voyager sur place, c'est l'association d'un nom avec une fonction et un lieu reconnaissable entre tous dans une ville, la gare. Dans la perspective d'une recherche continue sur ce que le bâti d'une ville peut receler de richesse narrative, perspective qui fonde ma pratique artistique, cette combinaison d'un nom avec une fonction met en mouvement tout un champ sémantique.

Mais ce phénomène s'étend sinon explose le cadre de recherche jusque-là exploré: s'il ne s'était s'agit que d'une place à Graz, l'occurrence serait restée dans mes notes, anecdotique, limitée à cette ville, car je me méfie des associations parfois grotesques dues au hasard auxquelles se prêtent les toponymes. Non seulement la série insiste sur un geste répété dans plusieurs villes, ouvrant un

imaginaire partagé malgré tout, mais elle crée aussi un lien entre les villes. Un lien physique, concret, qui traverse le découpage territorial arbitraire des états et lie ces villes autrement. C'est l'exploration de cet autrement qui soutient cette enquête, réalisée de 2001 à 2008 de manière ponctuelle et en marge de mes recherches, au fil des déplacements et opportunités liées à ma pratique artistique.

L'hypothèse de la place de la gare comme motif et comme moteur

L'association de la gare avec l'Europe produit un motif qu'il est possible de suivre et de décliner. C'est comme un thème, un objet issu de l'histoire d'une modernité qu'on retrouve dans « Paris, capitale du XIXe siècle », ou de manière encore plus détaillée dans « Sens unique » de Walter Benjamin. Comme Benjamin, nous resterons attentifs aux associations, aux montages qui se forment dans le contexte urbain. Plus qu'au caractère conscient ou non de leur réalisation, nous voulons être sensibles à ces effets de sens, ces conséquences. C'est en tout cas sur ce mode que nous a interpellé cette Europe surgissant au milieu de la ville. En second lieu à Vienne :

Le train de Graz arrive au Südbahnhof. Je note la deuxième entrée dans mon carnet en prenant le train pour Zürich, en face du Westbahnhof. C'est la gare des destinations vers l'Ouest. Devant la gare, le dernier mot d'une inscription en haut-relief sur une pierre taillée, flottant au-dessus de la pelouse sur deux tiges en acier, a retenu mon attention : Europaplatz. J'ai alors repris tout le texte couvrant la face du parallélépipède : "Einem Appel des Europa Rates folgend und als Bekenntnis zur Idee der Einheit Europas gibt die Bundeshauptstadt Wien diesem Platz den Namen Europaplatz. 21.6.1958"¹⁵. Derrière la pierre, sur le côté de la gare, s'étend une pelouse dans laquelle se découpe à peine un chemin de terre battue bordée par des peupliers. Sur des bancs se repose à l'ombre une foule pacifique d'alcooliques, de backpackers, de touristes, de jeunes, de personnes âgées, et de voyageurs en attente de leur départ. Au milieu de la pelouse il y a un tube en béton de deux mètres de diamètre, « fermé » de chaque côté par un miroir. Sur un des miroirs, je lis un graffiti au spray noir : « legal,

15 « Suivant un appel du Conseil de l'Europe et en reconnaissance de l'idée d'unité de l'Europe, la capitale Vienne donne le nom de Place de l'Europe à cette place ».

illegal, scheissegal »¹⁶, citation d'un titre de 1982 d'un groupe de punk allemand devenu slogan. Sur place, rien n'explique la présence de cet objet sur la pelouse. Lors d'un passage quelques années plus tard je vois que le miroir est brisé, laissant apparaître un fond en bois.

En 2008, cinquante ans après la pose de la pierre, l'ensemble de la gare est mis en chantier. La compagnie nationale ferroviaire décide de faire travailler son parc immobilier et refait entièrement la gare, augmentant massivement la surface pour accueillir commerces et bureaux, en clôture de la grande avenue marchande de la capitale. L'Europaplatz sera maintenu, mais un bras du bâtiment survole la place comme le coude d'un géant couché sur la ville. [fig. 5-8]

Dans la capitale autrichienne, sur la même période, un autre projet immobilier porté par le nom d'« Eurogate » cherche à valoriser une friche [fig 9-12]. C'est sur un terrain de 640'000m², les « Aspengründe », abandonné depuis la guerre, qu'un consortium de banques et d'assurances planifie depuis 1998 un quartier mixte, à deux pas du centre de Vienne. Alors que les démarches se prolongent, les financements se re-combinant suite aux faillites des uns ou des autres investisseurs, l'autre extrémité de l'échelle sociale a trouvé parmi les ronces qui ont envahi ce territoire un refuge, une résidence secondaire « de luxe ». Occupé durant la belle saison, c'est une ville invisible qui s'installe sous les étoiles, à l'insu du grand public.

Lors d'une reprise des négociations pour le lancement du chantier, le projet a perdu son nom original. Le secrétariat m'explique sans autre formalité qu'en 2000 l'Europe avait une valeur porteuse pour un tel projet, mais qu'aujourd'hui la notion de valeur environnementale l'emporte. Le nom a donc été abandonné pour éviter d'être associé avec un débat politique en cours. Un des points de controverse de la campagne politique fédérale concernait la possibilité pour l'Autriche de sortir de l'Union Européenne.

Si le terrain avait été abandonné après la guerre, c'est que personne ne savait trop comment

16 « Légal, illégal, on s'en fout »

reconstruire sur le site d'une ancienne gare marchande importante, gare qui avait servi aux déportations des juifs pendant la guerre.

Mönchengladbach est une ville en Allemagne, entre Cologne et Düsseldorf, proche de la frontière avec les Pays-Bas. C'est une ville récemment constituée dont l'industrie textile, de haut comme de bas de gamme, s'est écroulée à la fin du XXe siècle. La vie y est ralentie, retenue, comme en témoignent les dizaines de vitrines commerciales vides. Les deux communes de Rheydt et Mönchengladbach ont été réunies pour des raisons économiques et malgré leurs oppositions traditionnelles, la première étant bourgeoise, l'autre populaire. Dans ce cadre, les systèmes de transports publics ont été remaniés et la gare routière de Mönchengladbach, désormais la gare principale, reconstruite en 2000¹⁷. À cette occasion la place reçoit son propre nom, Europaplatz. La gare routière est planifiée par un architecte très lié à la politique locale. Il dessine une structure de verre et d'acier, recouverte en partie par des plantes [fig. 20-27]. Si l'objet peut avoir une cohérence lorsqu'il est observé depuis le dernier étage de la tour administrative en face de la gare¹⁸, l'effet au niveau de l'asphalte évoque plutôt les voies urbaines dans « Blade Runner ».

Tous ces détails sont en soi anecdotiques et banals, mais couplés avec les deux occurrences précédemment rencontrées, ils forment un ensemble sensible de malaise et de vertige : malaise face à une urbanité en décomposition, et vertige face à la même forme d'absences rencontrées dans ces différents lieux. L'urbanité et l'absence symbolique qui s'y trouvent liés forment un matériau dont il reste à faire le récit.

Exposer une place de l'Europe : Lausanne

L'hypothèse de la place de l'Europe devant la gare devient un motif que notre recherche va confronter dans chaque nouvelle ville, soit en cherchant à connaître le nom de la place, voire des

¹⁷ Informations obtenues par échange mail avec les archives de la ville

¹⁸ C'est dans cette tour, « Haus Westland », au dernier étage, vidé avant rénovation, que nous avons proposé l'exposition de clôture de la résidence. L'exposition était une mise en forme de la dérélition en cours de la ville. Une monographie est parue, documentant l'exposition de manière extensive.

places, autour des gares, soit, s'il s'y trouve une place de l'Europe, comment celle-ci est intégrée dans la ville, éprouvant ce lien que la ville fait vers l'Europe et comment elle l'articule à une fonction. L'hypothèse serait une sorte de test de la diffusion du couple Europe / modernité.

Si l'enquête suit son cours, celle-ci cherche aussi sa mise en forme pour en rendre possible la présentation publique. Il s'agit de rendre compte d'un phénomène urbain et de le transférer dans la sphère de réception de l'art contemporain. Les représentations de la vie urbaine comme scène d'enjeux sociopolitiques sont un thème exploré au moins depuis les expressionnistes allemands (par exemple « Potsdamer Platz », de Ludwig Kirchner, 1914)¹⁹ jusqu'à aujourd'hui avec des travaux tels que « Get rid of yourself »²⁰ de Bernadette Corporation, 2003, en passant par les dérives des situationnistes ou l'ensemble « Shapolsky et al. » (1971) de Hans Haacke. Mais c'est le travail d'un autre artiste qui nous donne le cadre le plus adéquat quant à la présentation d'une enquête multi site et surtout prise dans un temps long. Pour « Fish Story », Allan Sekula a travaillé six ans ; l'exposition de son enquête telle que présentée à la « Documenta11 » a pris la forme de photographies accompagnées de courts textes en prose. Bien que massif, l'objet de son enquête, c'est-à-dire le trafic des marchandises sur les océans, reste (encore!) totalement hors de la conscience publique, pour ainsi dire invisible.

Le geste que nous voulons retenir ici est celui de chercher à rendre perceptible des liens existants mais restés jusque-là en-dehors de la conscience publique. Il s'agit de fabriquer des objets publics à partir d'un état des lieux créé par un réseau de faits, de noms et d'actions. Dans notre cas nous pouvons dégager notre hypothèse comme un possible éclairage sur une espèce d'angle mort de la mise en public de la chose européenne. D'une part, la toponymie est considérée comme un mode d'expression culturel mineur, soumis à la (non-)fantaisie des administrations les plus besogneuses.

19 Je retiens dans ce cadre l'exposition à la Neue Nationalgalerie à Berlin, « Moderne Zeiten, 1900-1945 », février-octobre 2011. Celle-ci présente un ensemble, essentiellement composé de peinture, faisant partie de la collection de l'état, qui se concentre sur la représentation de la société allemande et montre de manière vertigineuse la violence des transformations sociales, guerres et révolutions ratées incluses, vécues par les artistes de cette période.
<http://www.smb.museum/smb/sammlungen/details.php?lang=en&objID=20&n=1&r=13&s=6>

20 2003, DV, 61 min, avec Chloe Sevigny et Werner von Delmont: <http://www.bernadettecorporation.com/getrid.htm>

D'autre part, l'Europe fait l'objet soit d'un cirque, soit d'une critique institutionnelle. Nous entendons par cirque le tapage culturel développé autour des capitales culturelles élues chaque année, et par critique institutionnelle, dans la sphère de l'art contemporain, les expositions thématiques essentiellement basées sur les questions de frontières et de migrations et auxquelles nous participons régulièrement²¹. Cependant cette combinaison permet de rendre perceptible cet angle mort de la diffusion de l'idée d'Europe en la reliant à une histoire plus longue liée à sa fabrication : la modernité. Mais nous ne pouvons pas faire ici une histoire de l'exposition autour des thèmes de l'Europe²², il s'agit plutôt de situer cette enquête dans le contexte de l'exposition d'art contemporain.

C'est avec une place en Suisse que commence le travail d'exposition, pays au centre de l'Europe sans être membre de l'Union Européenne, pour des raisons qui ont moins à voir avec son désir politique de neutralité que sa situation économique dans la finance globale²³. Cela ouvre d'entrée une tension quant à ce qu'est l'Europe.

En Suisse donc il y a aussi des places de l'Europe. Lors de la reconstruction du centre culturel par Jean Nouvel à Lucerne en 1998, le nom de la place a été changé de « Bahnhofplatz » en « Europaplatz ». Et puis il y a celle créée en 2001 à Lausanne. C'est une place dont nous avons pu suivre l'évolution depuis sa création sur 10 ans. C'est un nouveau pôle pour la circulation dans la ville, rassemblant le terminus d'un train régional, le métro et les piétons au centre de la ville, conçu par l'architecte Bernard Tschumi Lausanne (2001-2011) [fig. 12-19]. C'est aussi une place qui s'inscrit dans le réaménagement d'une ancienne zone d'industrie et de stockage en une zone de bureaux et de shopping, hygiénisant une zone accueillant les boîtes de nuit (celles-ci sont toujours là, mais font

21 La plus emblématique est certainement celle de Berlin au KunstWerke, *B-Zone. Becoming Europe and Beyond*, 2005: <http://artnews.org/gallery.php?i=621&exi=1751>. Mais il y a aussi le Centre Culturel Suisse, Paris, *L'Europe en devenir*, Part. 1 & 2, dont la première partie présente des artistes suisses, la deuxième des artistes des derniers pays intégrés à l'UE, 2007; Argos, Bruxelles, *No Place – Like Home, perspectives on migration in Europe*, 2008; ou encore à Annecy, Théâtre Bonlieu, *L'esthétique des Frontières*, 2009. Il y a encore Archilab, *Europe 2008, Architecture stratégique*, à Orléans qui s'intéresse à la réorganisation des infrastructures urbaines et interrurbaines. D Des places de l'Europe ont été présentées sous différentes formes dans ces quatre dernières expositions.

22 Dans laquelle il faudrait inclure aussi l'autre grande exposition périodique européenne, entre Documenta et capitale culturelle, la « Manifesta », biennale lancée en 1996 à Rotterdam, <http://manifesta.org/biennials/about-the-biennials/>

23 Pour poursuivre cette hypothèse voir DIRLEWANGER, Dominique, GUÉX, Sébastien, PORDENONE, Gian-Franco, *La politique commerciale de la Suisse, de la deuxième guerre mondiale à l'entrée au GATT (1945-1966)*, Zurich, Chronos, 2004, pp. 137-140.

maintenant partie de la ville). Finalement, parce que particulière et en même temps emblématique, c'est à partir de cette place que nous avons réalisé la première documentation-intervention des « Place de l'Europe ». [fig. 28-31]

La transformation successive de cette place avait déjà attiré notre attention avant qu'elle ne soit une place à proprement parler. Dès 1998 des surfaces encore indéfinies sont apparues [fig. 12-13], rapidement colonisées par les skateurs aptes à saisir l'espace sans s'en formaliser²⁴. Ce n'est que trois ans plus tard que la place est devenue « Place de l'Europe ». Si un marquage rouge trace les axes de circulation de la place, références formelle au passé de cet espace, un marquage bleu sur le revers d'une passerelle au-dessus de la place porte littéralement le nom « place de l'Europe ».

Passant de la place aux usagers, la documentation a saisi l'occasion d'une configuration particulière de la place dont il est possible de faire le tour, perché une dizaine de mètres plus haut [fig. 19]. Dans une position d'observateur quasi aérien, une série de photos saisit les passants au vol et les plaque sur la place au téléobjectif. Dans une mosaïque de photos épinglées au mur ces figures sont ré-agencées comme des détails d'architecture, organisées formellement par les lignes composant chaque image. Une sorte d'assemblage constructiviste, un arrêt sur image dans une « symphonie de la grande ville ». Avec la mosaïque, un dialogue audio tourne en boucle, interrogeant l'espace public et son identité européenne [transcription du dialogue en annexe]²⁵.

Depuis, la place a été rouverte pour le percement du métro dont il reste aujourd'hui à la surface qu'une étrange station [fig. 19]. La question de l'usage de cette place pourrait être suivie sur un plus long terme. Dans sa période la plus vide, elle est devenue lieu d'une série de manifestations, un événement quasi unique en Suisse, où la foule s'est rassemblée pour protester contre la guerre en Irak (mars 2003). La place a ensuite accueilli des concerts. Sa forme actuelle la ferme et les manifestations

24 Cf. l'étude d'Iain Borden, *Skateboarding, Space and the city*, Berg Publishers, 2001, probablement un peu trop enthousiaste quant à la capacité de transformation que cette pratique peut avoir sur la ville.

25 À l'occasion nous avons aussi trouvé un « système » de titres pour les différentes restitutions à venir. D'entrée il est apparu que l'objet « Place de l'Europe » pourrait être investi de multiples manières, à l'image des villes qui en font leur affaire. Ainsi, chaque travail porte le titre « Place de l'Europe » suivi d'une parenthèse avec un nom ou un objet propre à cette étape. Nous voyons les « Place de l'Europe » comme un travail par étape, sans clôture. Ainsi le titre de ce mémoire dans cette production sera « Place de l'Europe (mémoire) »

se sont retirées dans des lieux couverts, fermés, privés, tout autour de la place. Celle-ci, dont la dimension de circulation est déjà surlignée dans l'ornement et l'équipement, se voit exclusivement dédiée au transit piéton.

Cette première documentation fait un arrêt sur image pour généraliser la question. Une voie que l'enquête peut entreprendre est une observation à long terme de la place, son évolution. Il s'agirait alors de distinguer les modes d'appropriation qui vont opérer sur cette place et donner une visibilité à leurs luttes ; appropriation par les usagers d'une part, légitimes et illégitimes, mais aussi par la force publique justement, comme Deutsche rapporte l'opération faite sur le Jackson Park à Manhattan en 1991²⁶.

Cependant, pris dans le contexte du territoire européen en cours de (re-)définition, il nous semble pertinent d'étendre la recherche afin de saisir en quoi une place dans une ville est un objet reflétant la mutation de l'urbanité.

La ville européenne, une histoire spécifique encore à l'œuvre

La lecture de *l'Histoire de l'Europe urbaine* de Jean-Luc Pinol nous permet de saisir pourquoi la ville reste l'acteur politique, économique et culturel plutôt que l'état. Qu'il s'agisse justement de l'état, de l'UE, de la globalisation, ou des mouvements sociaux, c'est la ville qui est l'unité nodale des réseaux. Même dans un contexte capillaire très affiné et rapide²⁷, c'est la ville qui fait nœud, point d'émergence et de production dans ce réseau.

« La ville, serre de l'état moderne. Parce que sa contribution la plus importante à la construction de celui-ci concerne la culture politique : c'est en ville qu'à commencé à s'exercer, à la fin du moyen-âge, une certaine accoutumance à l'idée de communauté, de représentation et d'action collective. Voici pourquoi, du DE RE AEDEFICATORI, d'Alberti en 1452 à l'UTOPIE de More en 1513, le rêve politique s'incarne toujours dans une forme urbaine. » (Pinol, *Histoire de l'Europe urbaine*, T.1, p.592 ; Ebel – Babel)

C'est aussi une échelle plus sensible, plus fine, plus apte à capter et à refléter par miroitement la diffusion ou non d'un courant.

²⁶ Deutsche, *Evictions*, p. 276-277

²⁷ Derrida, *l'Autre Cap*, p.44

« L'idée d'une entité commune n'existe pas, plutôt celle du rassemblement toujours momentané et intéressé d'unités à des ensembles courants. Circulation par l'approvisionnement. [...] Par une approche urbaine, il semble que les territoires deviennent beaucoup plus perméables, mobile. Les villes comme nœuds, deviennent chacune des lieux d'expressions et d'organisations plus ou moins autonomes, mêmes si des courants généraux touchent, influent, transforment. [...] Réseau connecté et différencié dans lequel se créent, se propagent, s'éteignent des forces, des idées, économiques, politiques, artistiques, techniques, religieuses, intellectuelles, militaires. » (Pinol, *Histoire de l'Europe urbaine*, T.1, p.259 – Babel 2006)

En décrivant le parcours historique de la ville, cette *histoire* relève aussi la construction de son unité.

Dénaturalisant la ville comme la chose de tous, elle nous permet de mieux appréhender « ce qui arrive aujourd'hui à la ville ».

« Au-delà de la diversité du bâti et de l'autonomie des quartiers, *cette politique du bien commun vise à faire naître chez les citoyens un sentiment partagé, celui d'habiter la même ville*. Objet idéologique sans doute, qui passe par la mise en place de discours sur la ville, déployés dans les statuts urbains, les chroniques, les délibérations des conseils de ville, exaltant inlassablement la commune utilité, cette « idée neuve » de l'Europe Urbaine au XIII^e [passe par] l'imposition progressive de nouveaux modes d'habiter, influant sur les usages sociaux des espaces par l'édification de normes et d'équipements urbains. » (Pinol, *Histoire de l'Europe urbaine*, XIII^e s, pp.483-485 – Babel)

Pinol établit ainsi trois parallèles²⁸ entre la ville contemporaine et les formes urbaines du moyen-âge :

1- la densité urbaine se rapporte à l'intensité du développement économique; 2- les villes importantes se situent aux franges des systèmes spatiaux pour profiter des effets de contacts et de limites; 3- le commerce extérieur est plus important que l'échange régional. Dans *New State Spaces*, Neil Brenner relève également cette mutation de la ville contemporaine vers une organisation proche de celles du moyen-âge. Géographe urbain, Brenner observe comment l'économie globale néolibérale amène les états à reconfigurer leurs pôles économiques, en eux et entre eux. Dans cette mutation, les villes changent de position et développent leurs propres stratégies pour évoluer, dont toutes sortes de réseaux transeuropéens inter-villes, avec ou malgré l'état.

La construction de la ville ne peut pas ne pas être une affaire publique

Ainsi, malgré un déplacement massif de l'action politique vers la sphère des médias²⁹, il n'est pas possible d'évacuer le public de l'urbain. Il y a un lien inaliénable du « comment on est ensemble »

²⁸ Pinol, T.2, p.629

²⁹ Buden, *Public sphere as translation process*

dans la matérialité du bâtir³⁰. S'il y a bien un problème, ou une obsolescence dans l'architecture ou la planification, comme le présente Koolhaas dans *Content*³¹, cela ne veut pas dire que l'espace physique, bâti, n'est pas contrainte et condition de la formation de publics, et conséquemment, d'acteurs politiques.

Pas de place sans ville, pas de ville sans place. Mais le public peut aussi s'affranchir de la ville et dépasser ses formes pour se constituer. Ainsi Sloterdijk rapporte dans son article « Foam City »³² l'utilisation par les mouvements révolutionnaires de bâtiments cléricaux ou monarchiques pour leur propres réunions, improvisant les formes qu'ils leur fallait dans un contexte apparemment inapproprié.

Alors que Pinol dans son *Histoire de l'Europe urbaine* conclut sur Balibar, la notion de citoyenneté³³ et le rôle à jouer de l'urbain, nous sommes également attentifs aux observations de Saskia Sassen quant à l'urbain comme point nodal de luttes politiques et économiques globales.

« Urban space is no longer civic, as old ruling elites aspired to: today it is political. Much of urban politics is concrete, enacted by people rather than dependent on mass media technologies. Street level politics makes possible the formation of new types of political subjectivity, which are not dependent on the formal political systems as is the case with electoral systems. » (Saskia Sassen, *Fragmented urban topographies and their underlying interconnections*)

« Recognizing the presence of translocal processes in a city carries analytic implications for how we understand the concept of the city. Understanding which moment of a translocal process corresponds to the city under examination unsettles easy comparisons for urban models centered in agglomeration versus dispersal. Secondly, examining the limits of homogenization and convergence of urban landscapes may indicate similarities and differences of whatever the cities under examination. Conceptualizing the city requires, then, a reassembling of familiar components into a broader frame. » (S. Sassen, *re-Assembling the Urban*³⁴)

Si toutes ces positions ne sont pas encore tout à fait explorées et intégrées à notre réflexion, et ce encore moins en 2005, elles nous ont cependant motivé à déplacer notre travail artistique dans le contexte urbain. De telles revendication sur l'importance de la rue sont aussi portées par des

30 Cf. aussi la lecture dystopique du périurbain dans Ballard, *Que notre règne arrive*, Denoël, 2007

31 *Content*, p.257: Harvard Project on the city, HAS THE CITY OUTGROWN ARCHITECTURE?

« Our book shows that it does not act as an urban stimulant but as a conceptual laxative. » et « Awkward way to look at the world to operate on it – architecture is too slow! – It embodies the lingering hope that shape, form, coherence could be imposed on the violent surf of information that washes us daily. »

32 Réf!

33 Pinol, *Histoire de l'Europe urbaine*, t.2, p.806

34 Article en ligne, tiré de la conférence présentée dans le cadre du world-information.org à Paris, 2009: <http://world-information.org/wio/program/events/1242060832/1242061298/1242062403/1242062487>

collectifs interventionnistes tels que *Reclaim The Streets* :

« The street is an extremely important symbol because your whole enculturation experience is geared around keeping you out of the street... The idea is to keep everyone indoors. So, when you come to challenge the powers that be, inevitably you find yourself on the curbstone of indifference, wondering "should I play it safe and stay on the sidewalks, or should I go into the street?" And it is the ones who are taking the most risks that will ultimately effect the change in society. »
(Collective Reclaim The Streets, <http://rts.gn.apc.org/prop02.htm>)

2.2 faire une place de l'Europe : l'intervention à Coire et la question de la formation d'un public

Pour aborder la question de la formation d'un objet public par les moyens de l'art je voudrais proposer la description et le commentaire d'une intervention que j'ai réalisée en 2005 à Coire, en Suisse, dans le cadre de la deuxième édition d'un festival d'interventions urbaines temporaires et artistiques.[fig. 32-42] L'intervention que j'ai pu réaliser correspond à un certain profil d'actions urbaines développées avec succès dans les villes d'Europe ces vingt dernières années, consistant à renouveler l'image des centres historiques en espaces de divertissement et marchands, par des événements d'« art contemporain ». Mon intervention visait l'ouverture d'un débat public pour une « Place de l'Europe », en co-écriture avec le public qui se serait senti concerné par un tel aménagement.

L'échec et les doutes que j'ai pu avoir depuis cette intervention ne se sont pas résorbés. Quelle construction, quelle qualification d'un public est-elle permise par des interventions planifiées à partir d'un cadre institutionnel et artistique?

Il s'agit donc d'explicitier quelques enjeux auxquels prêter attention lors de la mise en place d'une intervention urbaine artistique incluant une dimension participative. Il est probable que ces conclusions apparaissent comme des évidences pour la pratique d'enquête dans les sciences sociales. J'insiste donc ici sur le fait que c'est à partir d'une pratique personnelle inscrite dans le monde de l'art, voire de la culture lorsqu'elle « sort » du monde de l'art. C'est aussi pourquoi le mode utilisé ci-après est une espèce de narration commentée, permettant de faire le passage entre le temps de l'intervention et celui de la critique.

L'invitation

Vers la fin de l'été 2004, un courriel me demande si je suis de manière générale intéressé à réaliser une intervention dans la ville de Coire³⁵ dans le cadre d'un événement organisé par deux personnes de la scène artistique locale.

La possibilité d'une intervention urbaine m'interpelle immédiatement car je considère à l'époque que c'est dans la rue que les choses se font et se partagent, les pièces que j'ai faites pour les musées n'étant que des traductions de mon expérience urbaine. Dans le même temps je suis alors assistant aux beaux-arts de Genève dans un cours post-grade, responsable du suivi du cours 'cybermédias' : l'extension sur internet de la sphère publique est donc un objet de recherche et d'expérimentation pour moi. J'avais hâte de trouver un terrain où articuler ces deux espaces.

À cette époque j'étais visible en Suisse parce que je venais de remporter une deuxième fois une des bourses fédérales avec un travail d'installation faisant « parler » des modèles d'architecture. Le lien avec les organisateurs était donc interne au monde de l'art contemporain suisse. C'est important dans la mesure où c'est une condition commune à la production artistique. Les artistes et leur travail sont considérés comme totalement transportable, réinscriptible dans n'importe quel cadre local tant que le *curateur* prépare ce cadre. L'artiste lui-même se rend disponible, dépendant des opportunités offertes. Le montage par l'artiste d'un site de production et de présentation a une toute autre qualité et implication publique³⁶ (Sholette 2011).

Précisions sur la commande

En octobre 2004 je reçois un document cadre pour l'événement : l'événement est appelé Chur_interveniert (Coire_intervient). Il se limite au périmètre défini par la vieille ville de Coire, le noyau moyenâgeux. Les artistes invités sont appelés à se confronter avec les quatre axes suivants : la vieille ville comme corps, comme ensemble ou phénomène « sculptural »; la vieille ville et son

³⁵ « Chur » en allemand, chef-lieu du canton des Grisons (pop. 33'000)

³⁶ L'enquête sur les collectifs d'artistes que mène Gregory Sholette aux USA comme en Europe est en cela instructive et exemplaire. Le long terme et l'intégration d'une revendication et d'un territoire propre sont des dimensions centrales dans ces collectifs: *Dark Matter*, pluto press, 2011

histoire, comme ressource pour confronter des thèmes contemporains; la vieille ville comme structure sociale et la pluralité de fonctions et de besoins qui s'y recoupent; la vieille ville comme espace de perception à renouveler ou à enrichir par une intervention pour ainsi renforcer les processus d'identification de ceux qui y vivent. J'y acquiesce sans autre réflexion, en y voyant suffisamment de place pour mes préoccupations.

La structure de ce genre de document-cadre est évidemment essentielle. Même si ce sont deux personnes privées qui lancent la manifestation, le mode sur lequel elles opèrent va chercher la légitimité de l'institution. La motivation est formelle, convaincue que l'art en soi est un objet collectif et que la manifestation n'est qu'un support. Or il me semble aujourd'hui que c'est précisément le contraire : la manifestation, l'événement est l'objet et l'« art contemporain » en est le support. Cette confusion de départ va **modaliser ??** tout le rapport du public à ce qui se passera dans la ville.

L'association de la vieille ville de Coire

Le fait que l'événement soit limité à la vieille ville ne relève pas d'une décision autonome des initiateurs à l'issue d'une réflexion sur la ville. Ceux-ci ont alors déjà réalisé quelques événements dans le canton avec un certain succès médiatique local. Ils veulent voir plus grand et donc occuper un plus grand espace. Cela ne se fait pas sans moyens et, forts de leur succès et de leur statut personnel dans la ville, ils gagnent le soutien d'une association, le *Verein Churer Altstadt* (association de la vieille ville de Coire).

L'association travaille pour tous les marchands et entreprises de services basés dans la vieille ville, en représentant les intérêts auprès des institutions publiques. À l'époque je n'avais pas étudié plus en détail la manière dont le soutien de cette association déterminait l'événement. De fait, celui-ci s'inscrivait dans une perspective de valorisation des espaces marchands par le truchement d'événements culturels extraordinaires. La volonté de « voir plus grand » des initiateurs pouvait ainsi parfaitement converger avec le désir (passif) de l'association d'attirer, de renouveler, de réanimer l'espace dans lequel ils accueillaient leur clientèle. Le nom de l'association m'avait trompé, croyant

avoir à faire à une association de sauvegarde du patrimoine, qui aurait donc plutôt une orientation citoyenne même si bourgeoise et conservatrice.

Projet

L'invitation tombe à point nommé dans mon agenda. En commençant à rechercher sur les « Place de l'Europe » je me suis rapidement dit que je ne voulais pas en rester à la documentation et qu'il faudrait aussi proposer des places. Coire n'a pas de « Place de l'Europe », mais son histoire est directement liée à la construction culturelle et marchande de la culture européenne grâce à sa position clé sur le passage du transit alpin. Ne trouvant dans Coire aucune autre référence à l'Europe qui l'a faite en y passant, bien que la ville revendique cette position comme une richesse culturelle³⁷, je décide que c'est le lieu idéal pour ouvrir un débat public sur la forme que devrait prendre aujourd'hui une place « dédiée » à l'Europe.

Il y a dans cette décision une sorte de coup de force de ma part ; j'ai d'entrée de jeu imposé mon agenda de travail à une situation qui exigeait une intervention spécifique. Je n'ai eu aucune peine à inscrire l'intervention dans les axes du projet et elle a même enthousiasmé initiateurs et soutiens. Mais elle ne correspondait en substance à aucune autre demande que celle de *Chur_intervient*. Aussi, à aucun moment je n'avais enquêté sur l'état de l'opinion locale quant à une identification avec l'Europe ou la culture européenne. Je me basais sur une opinion générale en Suisse où, bien qu'une minorité plutôt à gauche soutenait la déposition d'une demande d'adhésion, jugeant celle-ci inéluctable et l'occasion de réformes fiscales, la majorité rejetait fermement l'idée de rejoindre l'Union Européenne, pour toute une série de raisons tout à fait hétérogènes et contradictoires. Mon idée était bien de provoquer et justement de débattre cette relation à l'Europe : plutôt que d'occuper une situation historique par défaut, de réfléchir sur celle-ci par le truchement d'un objet que l'on pourrait faire ensemble, sans autre invitation que de commencer à y réfléchir, une sorte de jeu, de scénario à faire ensemble.

³⁷ Le slogan publicitaire de la ville présente Coire comme « la plus ancienne ville de Suisse » ; le journaliste culturel qui commentera mon intervention revient également sur ce mythe

Cette enquête est la première enquête « courte » que j'ai pu faire pour mon travail. Alors que pour mes travaux d'étudiants j'ai pu pratiquer des terrains sur une année, connaissant déjà avant le contexte général, je me suis trouvé là à compresser mon expérience de la structure urbaine de Coire en quelques heures. Aussi, dans ces quelques heures, sans aucune accroche personnelle, je n'ai fait aucune rencontre. Je m'étais concentré sur la substance bâtie et les aménagements, présupposant qu'il était possible de « lire » les enjeux à partir de ceux-ci³⁸.

En trois semaines je conçois l'ensemble de l'intervention et j'envoie le projet le 3 juillet 2005. Celui-ci est conçu de la manière suivante :

1- Pris par le temps, je pars de ce qui m'a frappé sur place : je détourne les signaux de chantiers en jouant avec les couleurs nationales des pays membres de l'union. OMA/AMO venait alors de réaliser un drapeau-code barre à partir de couleurs nationales pour l'exposition itinérante « Images of Europe »³⁹ et Scanner, musicien et compositeur anglais, avait été mandaté par le British Council⁴⁰ pour réaliser un hymne européen samplé avec ceux des 25 états-membres. Je crée donc douze signaux de chantier à partir d'un modèle en usage dans toute la Suisse, composés chacun de trois lattes différentes et portant une étoile et le nom « Place de l'Europe ».

2- Afin de souligner le caractère temporaire et « à l'essai » de la place à venir, je séquence l'intervention en quatre période de deux semaines. Chaque période correspond à une « formation » de la place : la première période s'ouvre sur les signaux dessinant au sol un œuf ouvert autour d'une fontaine. Pour la deuxième, les signaux sont disséminés dans toute la vieille ville, éclatant la localisation de la « place ». La troisième période voit les signaux se poser à la limite de la vieille ville, indiquant le chantier de l'Europe s'ouvrant tout autour du noyau historique. La dernière période rassemble les signaux en un cercle en pointillé avec les signaux alternativement tournés vers

38 Je note d'ailleurs que si dans la formation artistique le travail de recherche d'artistes tels que Renée Green, Allan Sekula ou Christian Philip Müller est de plus en plus transmis, le temps investi par ces artistes dans les contextes de leurs recherches et les moyens qu'ils se donnent pour les réaliser sont rarement étudiés.

39 http://www.oma.eu/index.php?option=com_projects&view=portal&id=270&Itemid=10 An exhibition examining the representation of Europe, coinciding with the Netherlands 2004 Presidency of the European Union.

40 <http://www.scannerdot.com/words/2005/betamusic.html>

l'intérieur puis l'extérieur sur une place ornée d'une peinture murale par un illustrateur local reconnu, Alois Carigiet, faisant hommage à la dure vie des saisonniers alpins.

3- Chaque signal porte en outre l'adresse internet du forum en ligne, et indique un point d'information à la bibliothèque cantonale de Coire.

4- Un poste internet dédié au forum est installé à la bibliothèque ; il est signalé par des lattes portant l'ensemble des noms dans les langues de l'Europe.

5- Le Forum, sous forme de wiki, c'est-à-dire un site éditable collectivement et en ligne, est créé par mes soins, et animé par des invités dont j'estimais qu'ils pouvaient avoir une vue pertinente sur le projet. Ce sont des personnes proches, avec qui j'avais travaillé au cours des années précédentes. Le site est complété par une documentation que j'ai rassemblée lors de mes recherches.

Pressé par le temps, l'ancrage du projet s'est trouvé projeté dans un espace complètement métaphorique. Le fait que la partie événementielle d'un moment public éclipse le travail de construction a largement contribué à l'inappropriabilité de l'espace ainsi « ouvert ». Il n'y avait à ce moment aucun dispositif assurant la lisibilité du projet tel qu'il est présenté dans ces quelques lignes, à part pour ceux qui ont organisé l'événement et pour ceux qui consultent le site web, un relais très public, mais aussi très impersonnel. La communication dans les médias, journaux et télévision locales résume l'action au thème de l'Europe dans un souci d'efficacité, éclipçant la partie publique, ouverte, du projet.

Cette concentration sur l'organisation et la réalisation de l'événement est un point commun à ce genre de manifestation. L'événement est plus facile à gérer et à faire valoir que le travail de partage et d'implantation. Finalement il ne reste à ces manifestation que le spectaculaire ou la polémique comme moyens de rassembler un public.

Un atelier sur place

Durant les deux semaines de la fin août qui précèdent le vernissage de Chur_interveniert, j'habite à

Coire dans un hôtel et j'occupe un atelier de serrurerie mis à ma disposition par un membre de l'association encore en vacances. Pendant cette période je peins les lattes, récupère les structures métalliques prêtées par des entrepreneurs, rassemble les noms dans les différentes langues, rédige et programme le forum, installe le poste dans la bibliothèque, bref je suis en pleine production.

Il n'est pas rare que des artistes se trouvent déplacés dans des contextes pareils pour achever le montage de leur travail, et souvent ces périodes sont épuisantes autant qu'excitantes parce qu'elles les dépossèdent de tout repère familial. Il serait intéressant de repenser cette période de production et de l'« ouvrir » : l'atelier dans lequel je peignais les lattes aurait pu servir une heure par jour de point de rencontre pour un petit groupe de personnes intéressées par la question. Ces personnes-relais auraient pu ainsi traduire le projet, animer le forum autant que la ville en utilisant l'intervention et ses transformations. C'est bien au cours de la production que j'ai eu le plus d'interactions avec la ville, négociant les prix et les transports dont j'avais besoin. Il me restait toute une série de petits arrangements à obtenir pour réaliser mon plan. Ces arrangements étaient autant d'occasions d'implémenter la question de mon travail, simplement parce que chacun de ces arrangements exigeait un effort dans les routines de mes interlocuteurs, et que cela animait, rendait curieux, énervait parfois, comme ce fut le cas d'un ouvrier dans un des dépôts qui voyait d'un mauvais œil « son » matériel prêté à quelqu'un qui n'était manifestement pas de la branche et profitait du « trésor » de son entreprise.

Présenté ainsi, l'intervention finale devient le prétexte d'une proto-intervention qui me semble d'autant plus riche à penser en amont du projet. Elle permet d'impliquer des personnes à partir de la production. Le caractère inhabituel, voire inutile pour certains, de l'activité engagée anime des réactions et des comportements eux-mêmes pris dans des contextes hétérogènes.

Rencontre avec le directeur de la bibliothèque

La bibliothèque se trouve dans le périmètre de la vieille ville et sert un large public, résidant dans la

ville et dans le reste du canton. Ce lieu me semble plus pertinent que l'office de tourisme, la bibliothèque étant un lieu associé au savoir et à la disposition des habitants, alors que l'office de tourisme est associé au divertissement.

Au cours de ma période de production je rencontre aussi le directeur de la bibliothèque pour discuter les détails de l'installation. Je lui avais déjà envoyé mon projet et demandé d'accueillir le poste dédié au forum. Il se trouve qu'il est linguiste de formation, spécialiste des langues de l'Europe de l'Est et de l'Asie Centrale. La discussion dérive rapidement sur des questions de fond quant à la pluralité des langues en Europe, leur représentation, les choix officiels et les langues minoritaires. Il insiste sur l'importance de montrer ces langues, et avec son soutien je reprends et complète la liste. Les signaux offrent 24 emplacements, or l'Union Européenne compte en 2005 vingt langues officielles. Nous saisissons l'occasion pour évoquer le problème des langues exclues et nous choisissons quatre langues représentatives des limites que l'Europe porte en elle : le turc, l'ukrainien, le basque et le romanche.

Cette rencontre est un exemple intéressant d'extension et de transformation de l'intervention, en même temps qu'elle en expose des limites. D'une part la rencontre avec ce scientifique m'a permis d'approfondir une controverse et d'ajuster les objets. Elle a permis au scientifique de faire part de son engagement pour cette controverse, même s'il est vrai que c'est dans une mesure assez modeste. Une autre qualité de cette rencontre est son caractère inopiné. Elle n'a pas fait partie du plan. Le plan l'a provoquée par nécessité et elle l'a en retour modifié et étendu.

D'autre part, le plan le plan même constitue une limite. C'est-à-dire que le plan, aussi parce que nous n'étions plus qu'à quelques jours du vernissage, n'a peut-être pas pu accueillir plus publiquement cette affaire. Il n'y avait pas la place pour rendre plus visible cette question des langues (une question très sensible aux grisons, canton des romanchophones) qui a pourtant émergé dans le contexte dans lequel l'intervention cherchait à s'inscrire.

Design et réalisation des objets dans la ville

Le caractère « fait maison » de l'installation soutient la sensation d'une intervention plus ou moins

sauvage, pas tout à fait institutionnelle. La patine des lattes évoque l'intervention urbaine plutôt que l'action artistique institutionnelle, laissant une porte ouverte quant à l'interprétation des intentions et de l'identité des auteurs. Seule la médiatisation de la manifestation-cadre pouvait clore cette confusion.

Je reviendrai ici sur les modes de production. Si à l'époque j'ai pu apprécier de me retrouver dans une situation d'artiste dans son atelier qui a un rapport physique, matériel avec son œuvre, je me demande aujourd'hui s'il n'y avait pas là non plus une occasion de co-production, revendiquant une forme de « sculpture sociale » tel que le pratique une artiste comme Marjetica Potrc lorsqu'elle parle de son projet à Amsterdam⁴¹. Comment joindre les deux plans d'engagement, celui de la production et celui de la représentation, pour qu'ils deviennent également pertinents?

Si une institution ouvre un cadre et y invite un artiste, il semble que celui-ci peut aussi le « personnaliser » pour le repositionner publiquement (Deutsche sur Haacke, p.171) ou le déborder par en-dessous, en-deçà de ce que l'institution et le grand public peuvent entendre avant que l'artiste, plus tard, en fasse une recomposition ; notamment l'action menée par Christian Marclay à Berlin en 1996, *Graffiti Composition*, où dans le cadre d'un festival de musique, *Sonambiente*, il a profité de l'institution pour faire afficher cinq mille pages de partition vierge dans la ville. Plus tard il a recueilli les partitions en photographie et recomposé ces images comme une sorte de partition-portrait de la ville... Il y a un écart entre le projet formulé pour qu'il puisse se faire et ce qui se passe pour ses « usagers », à tous les degrés.

Design du wiki

Cependant émerge dans les cybermédias la technologie du wiki⁴²: un logiciel libre, léger, qui fonctionne directement dans le navigateur web et permet ainsi l'édition en ligne à plusieurs d'un site web. Facile à implémenter sur un serveur privé, la grammaire pour utiliser et éditer le site est très

41 <http://potrc.org/project2.htm> The Cook, the Farmer, His Wife and Their Neighbour -

Building materials, energy infrastructure, vegetable garden, 2009, [Stedelijk Goes West](#), Nieuw West, Amsterdam

42 <http://fr.wikipedia.org/wiki/Wiki>

simple et intuitive. Lorsqu'il est ouvert au maximum, un utilisateur quelconque peut entrer dans le mode d'édition de chaque page et y intervenir, en créer de nouvelles en formant un mot comportant deux lettres capitales. Chaque page comporte aussi une fonction « commentaire ». Le wiki me permet ainsi de créer un ensemble de pages fixes qui expliquent le projet et rassemblent une documentation et d'en préparer d'autres pour accueillir le débat ; un minimum de pages en tout, celui nécessaire pour maintenir la navigation. Je laisse ouvert le commentaire anonyme sur tout le site. Afin de situer l'auteur, le wiki présente la recherche menée avec des pages nommées « ThePhd » ou « OtherBibliography » présentant l'état de mon travail et ses objectifs.

Finalement, sachant que la génération spontanée d'un public est exceptionnelle et rare et que dans les cybermédias la modération est un moteur essentiel de la qualité d'un forum, j'invite une dizaine de collègues plus ou moins proches, artistes et chercheurs. Quelques-uns d'entre eux acceptent cette invitation et interviennent, soit dans les commentaires, en interaction avec les utilisateurs, soit avec des contributions à la documentation.

Cette étape est très délicate et ouvre une série d'ambiguïtés du projet. La première est que le forum doit servir à rassembler les réactions et les voix qui voudraient se faire entendre après avoir vu l'intervention en ville ; le public adressé se donc limiterait ainsi à celui qui a vu l'installation. Or l'invitation de modérateurs externes et la réalité même d'internet élargit, voire dissémine et dissout le public constitué, le rendant insignifiant d'une certaine manière. La deuxième ambiguïté est le statut du site, qui était en même temps mon chantier personnel de recherche et un lieu offert au débat pour une situation qui avait lieu ailleurs, c'est-à-dire à Coire. Ces ambiguïtés rendent très difficile la prise de position pour l'utilisateur, qui doit non seulement réagir à l'intervention urbaine, mais aussi à la structure du site comme lieu de travail. Si cela est une étape nécessaire pour construire ensemble, elle est aussi rébarbative pour l'utilisateur qui n'a pas prévu de s'impliquer dans la question.

Cette préparation, dès ses prémices, cadre le registre dans lequel une action est engagée. Elle inclue toute une série d'étapes qui permettront d'impliquer et d'articuler les objets et des personnes

spécifiques ; en effet il y a là une ligne de crête entre un propos à faire émerger et les ouvertures ménagées pour les appropriations éventuelles de ce propos par les acteurs. Le statut d'acteur s'applique du coup autant aux objets qu'aux personnes directement impliquées, volontairement ou non, dans cette préparation. Si l'extension de l'intervention dans l'espace web permet d'ouvrir un espace d'écriture public léger, maniable et peu coûteux, il perd en concentration lors de l'adresse et de l'énonciation d'un public.

La phase de préparation pourrait donc être le moment de création d'un public spécifique, un assemblage volontaire de personnes que la question soulevée par l'intervention artistique peut concerner (Dewey). Ces personnes ne sont pas représentatives de la population, mais un public qui considère l'action en train de se construire et l'informe en réagissant à différents points saillants selon ses différents engagements. Ce public non seulement délimite, mais aussi compose l'action avant qu'elle ne soit lancée dans l'espace public général. De là serait alors observable le jeu entre l'action et ce public. Le commentaire dans le forum web serait à ce moment le lieu approprié de l'expression de ces observations.

Premier montage en ville et vernissage

L'intervention avait un aspect massif et hermétique. La disposition ne pouvait être interprétée en tant que signal vers quelque chose d'autre et sortait ainsi immédiatement de son contexte d'usage habituel. Elle n'offrait pas non plus d'espace et fonctionnait plutôt comme un ornement à l'essai, comme une adjonction encore non-aboutie. Seule l'ouverture sur le haut de l'« œuf » permettait d'entrer et de lire les inscriptions et l'adresse. Tout cela correspondait bien à mon idée d'une dramaturgie qui commencerait par quelque chose de frappant, de peu lisible et de très visible.

La difficulté consiste maintenant à évaluer l'efficacité de cette « ouverture » : au vu des réponses reçues sur le wiki quelques jours plus tard, il apparaît que cette entrée en matière plutôt brute, close et spectaculaire ait avant tout suscité une certaine méfiance et des réactions défensives également closes sur elles-mêmes.

Réactions sur le wiki

Un jour après le vernissage arrive le premier commentaire : « Welch ein Deutsch !!!!! », traduisible par « Quel allemand !!!!! », adressant la qualité de la rédaction de mon explication. Je suis évidemment ennuyé par cet arrêté définitif et enjoins l'utilisateur anonyme à se saisir de l'outil d'édition pour corriger ce qui le dérange tant. La discussion est reprise par mes invités, d'une part pour ouvrir le débat sur les langues malmenées en Europe et le potentiel sémantique, d'autre part une remarque sibylline sur des problèmes de transcription et d'oralité entre les langues nationales.

La deuxième réaction venant du public de Coire arrive peu avant la fin de la manifestation. Un journaliste publie dans les commentaires un extrait de l'article qu'il publie également dans le journal régional sur la manifestation. Son article instrumentalise le thème de l'Europe en deux termes : d'abord l'artificialité de quelques tentatives dans la ville de se raccrocher au « flair urbain » de l'Europe, puis la frigidité de l'opinion générale face à l'UE. Il clôt le débat sur l'Europe en l'associant à l'intervention sur le thème du chantier inachevé et de la maladresse, laissant ouvert s'il estime volontaire ou non la maladresse de ma langue et la qualité artistique des objets.

Les deux commentaires témoignent avant tout d'une totale extériorité à l'intervention. À aucun moment elles ne prennent en compte la possibilité de créer ou non une « Place de l'Europe » à Coire. Au mieux le journaliste la rejette comme étant trop pressée alors que ce genre d'identification prend des années : comme exemple il explique que la ville, deux cents ans après que le canton ait rejoint la confédération helvétique, n'a même pas de « Helvetiaplatz ». Il instrumentalise bien le thème de l'Europe pour une tirade contre la frilosité et hypocrisie de ses concitoyens, mais ne donne pas plus de crédit à mon initiative, confirmant d'un jet le commentaire anonyme cité plus haut. Dans cette mesure, suivant l'objectif que je m'étais donné de recueillir un débat, la partie digitale de l'intervention est un échec.

Déroulement des trois étapes suivantes de l'intervention

L'intervention s'est déroulée comme prévu, nonobstant quelques tout petits événements. C'est ceux-

là qui vont nous intéresser particulièrement.

La dissémination maximum des signaux lors de la troisième formation les a rendus plus vulnérables ou plus sensibles à leurs environnements. C'est à cette étape que les signaux ont enregistré le plus d'interventions. Ils ont été déplacés, par les chantiers et les marchands, sont devenus des supports pour d'autres affiches, jusqu'au vandalisme : un signal a été démonté et les lattes jetées à la rivière. Cette dernière intervention a entraîné que deux des lattes se trouvant à la bibliothèque prennent place en ville, brisant l'unité de la série pour le dernier rassemblement. Cette dernière intervention, anonyme, mérite notre attention. Partant de l'injonction de l'architecte et artiste Yona Friedmann, « Plan and let do », ce banal acte de vandalisme répond à sa manière à la proposition. Il ne s'agit pas de prêter une intention discursive à cet acte, mais de voir comment cet acte modifie la proposition et appelle, dans les moyens disponible, une réorganisation du propos ou une extension violente de sa grammaire.

Œuvrer dans l'orbe débordée

Nous l'avons vu à Coire, le public général n'existe pas. D'un point de vue juridique, le public est toujours délimité (et non clos) ; et c'est bien cette délimitation du public, son rassemblement géographique, qui permet la légitimité de l'institution⁴³.

Il apparaît finalement que l'un des plus grands défauts de l'intervention est de ne pas avoir saisi la mutation qu'ont subie les villes et Coire avec, malgré la délimitation très illusoire de sa vieille ville.

« Les dernières décennies, riches en bouleversements urbains, ont encouragé la floraison des exégèses faisant recours au passé, sans toujours d'ailleurs accorder suffisamment d'attention aux transformations des pratiques dans des formes urbaines restées identiques. C'est ce mélange fréquent entre l'anachronisme des idées et des réalités et l'histoire défaillante de l'explication qui rend cet essai de clarification nécessaire, tant il est vrai pour suivre Leonardo Benevolo, que l'« histoire des villes européennes et l'histoire de l'Europe sont dans une large mesure, une seule et même aventure. » (Pinol, Histoire de l'Europe urbaine, T.2, p.606)

43 Il y a la une voie tout juste ouverte encore à explorer: comment le droit se légitime par et donc construit son public. Cette question peut avoir son sens dans notre recherche sur l'espace public dans la conception d'intervention qui peuvent avoir un effet, incluant et rendant un public capable de prendre une décision transformant un état des choses. Une première piste sur laquelle nous avons été mise est le travail de Paulo Napoli.

Pour Pinol, l'unité de la ville en tant qu'agencement se défait :

« Pour la première fois il y a rupture entre l'URBS et la CIVITAS. [...] Il y avait correspondance entre origine et mode de l'accumulation économique et expression construite de l'enrichissement. [...] La fragmentation spatiale des couches sociales ne trouve plus sa cohérence au niveau concret de l'espace métropolitain. [...] Les réseaux s'établissent à une échelle supérieure. Elle désolidarise la ville matérielle et la cité politique. » (Pinol, T.2, p.629)

Il n'y a qu'une étendue avec des différences de potentiel, mais pas de séparation dans le plan. Le local et le global sont en permanente ré-articulation. L'argument est aussi repris par un urbaniste et philosophe qui s'intéresse à l'échelle des subjectivités. Dans un séminaire donné sur la ville contemporaine, Giairo Daghini conclut ⁴⁴ :

« Nous n'habitons plus des villes mais des espaces-territoires dont les limites sont floues et aux contenus hétérogènes : industries, administrations, friches agraires, industrielles, etc. [...] L'urbain se délocalise continuellement. Reconstruire dans cette masse signifie construire des territoires, des paysages, des réponses subjectives. [...] L'extension infinie de l'urbain comme si la ville, représentation du territoire conquis, n'arrive plus à faire le lien à ce qui lui est rapporté et doit donc l'intégrer réellement dans son orbe. De là, il n'y a plus de symbole ou de métaphore possible. »

D'où l'occasion à saisir, sans pour autant savoir comment la concevoir, ni en imaginer les conséquences : là où l'Europe est invoquée pour nommer un espace public à l'usage pas complètement défini, là est l'Europe. Il n'y a pas besoin de la représenter. Ce qui s'y passe est aussi l'Europe.

Mais quelle est la possibilité de faire encore apparaître du symbolique – y-a-t'il encore une disponibilité même à cela? Arjen Mulder dans son article « The least Materiality »⁴⁵, sur l'intervention d'un artiste invité pour faire de l'art public à Oosterhout, une ville aux Pays-Bas, caractérise ainsi la suspension dans laquelle se trouve l'urbanité :

« If Oosterhout ever had an historically rooted topographically localized identity, this has evaporated on the world consumer market. A request for art in public can therefore never be more than a request for a monument to vanished character ».

Cependant, on peut reprendre le fil ailleurs. La participation est un concept apparu dans l'art contemporain mais aussi en architecture dans les années '70.

⁴⁴ Transcription du document audio enregistré le 24 avril 2006 et accessible en ligne:

<http://seminaire.samizdat.net/Seminaire-Multitude-et-Metropole,167.html>

⁴⁵ Arjen Mulder, « the least materiality », 1 janvier 1993: <http://www.mediamatic.net/page/8749/en>

« It is from within the discourse of architecture that some of the most innovative responses to these problems have emerged. A number of designers have recently developed spatial information design techniques that do not simply aim to «envision» preexisting information, but that make critical claims in their own right concerning both the formal and the political dimensions of mapping itself. Such projects question the self-evidence of physical territory, suggesting that the future of spaces is inextricably bound up with the conflicting ways in which they are marked, framed and interpreted through technologies of virtualization. » (Yates Mc Kee, « Eyes and Ears » in *Non Governmental Politics*, p.347)

Nous voulons dans cette perspective citer la double stratégie hyper-locale et simultanément en réseau pan-européen d'aaa, un collectif d'architecte basé à Paris. S'ils ont bien intégré l'avertissement de Brenner suivant lequel une transformation locale ne peut être durable et stratégiquement effective que si elle est intégrée dans un réseau d'actions:

« Such local social policies may contain considerable potential to establish alternatives to growth-oriented, competition-based models of urban development – but only if they are systematically linked to, and integrated within, a broader European and national redistributive political agenda. » (Brenner, p. 274)

Nous avons ainsi entrepris une enquête sur le 56, un jardin partagé créé sur commande dans le 20e à Paris. Le commanditaire est la ville de Paris, suivant le GPRU (Grand Plan de Régénération Urbaine)⁴⁶. Nous voulons donc dans ce cas être attentif au rapport entre la ville, le jardin et les architectes d'une part, d'autre part tenter de voir ce qui relève du culture, de l'activisme et de l'architecture. Et ainsi, en quoi et qui prend un rôle d'acteur à travers ce dispositif.

Dans cette construction européenne, la ville retrouve une position d'acteur, même si elle est plus ou moins équipée pour s'adapter socialement à l'économie globalisée. Passant de l'urbanisme et de l'architecture à la géographie, celle-ci nous permet de saisir une nouvelle situation inscrite dans un territoire. Dans la perspective de la réorganisation du marché unique européen, chaque ville devient la concurrente directe de toutes les autres et l'État n'a de plan que pour lui-même. Il ne s'agit plus de distribuer sur le territoire national les ressources de manière plus ou moins égale, mais d'optimiser en faveur de l'État les infrastructures que le territoire national peut fournir au marché européen (Brenner)⁴⁷. Dans cette nouvelle concurrence à la croissance et à la production de son attractivité, « la

46 Sur une dizaine d'année, la ville investi une certain nombre de quartier intra-muros pour les transformer http://www.paris.fr/politiques/vie-de-quartier/grand-projet-de-renouvellement-urbain-g-p-r-u/rub_6144_stand_612_port_13817

47 Brenner, *New State Space*, p.261: The transformed configuration of state spatiality that has crystallized through these transformations may be provisionally characterized as a Rescaled Competition State Regime (RCSR)– *rescaled*, because it rests upon scale-sensitive political strategies intended to position key subnational spaces (localities, cities, regions, industrial districts) optimally within supranational (European or global) circuits of capital accumulation; a *competition state*, because it privileges the goal of economic competitiveness over traditional welfares' priorities such

ville » est d'autant plus pressée de se forger une image communicable et des infrastructures optimisées pour un monde qui la dépasse.

« Dans le contexte de la déstructuration urbaine, on peut penser la violence en tant que mode extrême de relation au monde, celle d'habitants très particuliers de la métropole, qui est elle-même un monde particulier car en émergence permanente. » (Y. Pedrazzini, *La violence des villes*, p.96 – Babel 2863)

Il lui faut soutenir la tension entre la dissipation de l'espace public en une multitude de voisinages (le quartier) et d'affinités (la communauté) et le rassemblement en un grand tout (Deutsche).

2.3 Une enquête plus étendue : Berlin-Bruxelles-Lille-Calais

Après avoir produit une introduction avec la mise en forme de la place de Lausanne, puis avoir expérimenté avec la possibilité d'une intervention urbaine à Coire, l'enquête reprend ici l'hypothèse de *la place de la gare*. Nous avons vu que la ville joue bien un rôle dans l'Europe mais que ce rôle est encore largement en cours de redéfinition, essentiellement dans son jeu avec d'autres villes ou même des territoires plus éloignés. Dans l'exploration qui suit, nous allierons les deux échelles, d'une part en allant « sur place », voir la place dans la ville, ses usages, rechercher son historique, d'autre part en suivant une ligne qui passe par quatre points, quatre villes. Cette partie de l'enquête a été réalisée en 2008, nous l'analyserons donc aujourd'hui de manière critique en mettant aussi en avant les points qui n'ont pas été adressés à l'époque et nous apparaissent aujourd'hui comme pertinents. Cela dans le but toujours de dégager les axes d'interventions à venir.

L'articulation mise en œuvre est l'hypothèse de la place de l'Europe devant la gare. D'une part il s'agit de faire travailler concrètement cette hypothèse en analysant quatre places jusque-là inexplorées et de voir si cette place est bien ce point de fuite au centre de la ville, fonctionnant dans un autre régime que la place représentative indexée au pouvoir ou que la place du marché, dans ou à la porte de la ville. D'autre part le lien entre les villes ne sera autre que la voie de chemin de fer. C'est avec le train et par le train que nous accéderons à ces places. En regard des non-lieux formulés par

as equity and redistribution; and a *regime*, because it represents an unstable, evolving institutional-geographical mosaic rather than a fully consolidated framework of statehood.

Marc Augé⁴⁸, remarquant entre autres les halls d'aéroports, emblèmes de la sur-modernité, nous pourrions suggérer que ces places de la gare pourraient être considérées comme des super-lieux, gardiens et vecteurs d'actualisation d'une modernité toujours en mutation et inachevée. Il y a là un lien pertinent mais que nous devons laisser en attente pour l'instant.

En 2008, Argos, un centre d'art axé sur les nouveaux médias à Bruxelles, me commande la production d'une œuvre pour une exposition autour du thème de l'Europe et de la migration. Plus spécifiquement, et explicitement en contre-point aux mouvements migratoires, une présentation des *places de l'Europe* comme un état des lieux métaphorique de l'Europe urbaine. Dans ce contexte l'hypothèse de la place de l'Europe « devant la gare » prend encore du relief comme la porte, le point de départ et surtout d'arrivée des flux migratoires, le point d'accueil, ou de confrontation entre la ville et ce(ux) qui arrive(nt) de l'europe ?

Nous nous sommes organisés pour la production d'une documentation visuelle et écrite d'un voyage unique, aller-retour, de trois jours. Le voyage est parti d'un centre, une capitale, pour rejoindre un bord, une limite de l'Europe. Une première recherche nous a permis de tracer la ligne suivante, correspondant aux changements de train à faire pour atteindre ce but : partant de Berlin, capitale et ville où j'habite, passant par Bruxelles, capitale européenne, Lille, plaque tournante du trafic ferroviaire européen et capitale culturelle 2004, puis enfin Calais, dont la place de l'Europe ne se trouve pas à la gare, mais sur les quais de chargement des ferrys en partance pour le Royaume-Uni.

Cette ligne n'échappe pas à la force de gravité des pays fondateurs de l'Europe. Mais elle est équilibrée par la densité des controverses qu'elle nous permettra d'aligner sur un trajet aussi court. Nous pourrions y soutenir une espèce d'unité de lieu et de temps qui dramatise au maximum les enjeux auxquels les villes d'Europe doivent faire face.

Aussi, cette ligne suit le dessein métaphorique d'une exploration du centre vers une frontière, une sorte d'expédition de reconnaissance du territoire, qui nous pose dans le cadre d'une mission

48 Marc Augé, *Non-Lieux*, Le Seuil, Paris, 1992

anthropologique des premières heures dont nous pouvons rapporter la chronique. Que cette mission se passe dans le cœur même d'où sont parties ces explorations nous permet une certaine ironie, mais soutient aussi la vision d'un renouvellement du territoire. Il y aurait ici-même un territoire littéralement à redécouvrir. Une alternative qui nous apparaît aujourd'hui, informés par les recherches que nous avons vues plus haut de Brenner, Sassen ou Dematteis, serait de suivre les lignes dessinées par ces nouveaux réseaux de ville. Si cela implique d'abandonner temporairement l'hypothèse de base, voire même les places, cela permettrait aussi d'aligner des acteurs autrement contemporains de l'organisation de nos villes. Dans ce sens nous pourrions aussi nous intéresser au mode opératoire utilisé par Allan Sekula pour sélectionner ses lieux de recherches pour *Fish Story*⁴⁹. Cette manière d'opérer aurait l'avantage de suivre à la trace la façon dont des zones urbaines éloignées peuvent se trouver intimement liées, volontairement ou non. Ainsi, le traçage d'un objet peut nous conduire à des empreintes spécifiques de territoires complexes et œuvrant par-delà les frontières nationales. Sans pouvoir investir plus avant cette possibilité, nous soulevons ici encore la question multipolaire du traçage et de la circulation en Europe et dans le monde, que ce soit des marchandises ou des personnes. Ce que nous pouvons cependant encore dire pour clore cette question de ligne, est que quelque soit l'objet suivi, il faudra poser l'appui à partir duquel nous voulons interpréter ce tracé afin de soutenir la question ouverte dans *Histoire de l'Europe urbaine* :

« Comment interpréter à la même aune les relation fonctionnelles des filiales d'un grand groupe industriel, les flux virtuels (téléphone, internet), les organisation techniques et commerciales des compagnies aériennes qui rabattent leur lignes sur des plates-formes de regroupement – dispersions, et les réseaux des grandes autoroutes et des trains à grande vitesse européens? Avec d'ailleurs la question récurrente que la ville du XIXe posait déjà vis-à-vis des gares et du chemin de Fer : qui crée le flux, l'agglomération ou le transport? » (Pinol, T.2, p. 626 – Babel 2028)

À la recherche de l'autre cap

Le voyage allait donc nous emmener de place en place. Une recherche préliminaire ayant fixé les épisodes, il a fallu aussi littéralement fixer un cadre de lecture et c'est avec *L'autre cap* que nous avons pris le train. C'est ce texte qui a guidé la lecture des traces que les places portent sur elles. Le

49 Un sujet traité dans l'entretien suivant: Foster, Hal; Sekula, Allan: „Gone Fishing“, Gespräch zwischen Allan Sekula und Hal Foster, in: Cahiers 4, Rotterdam 1995, S. 8-26

temps dans le train nous a servi pour la lecture et la rédaction de l'enquête sur les places que nous trouvions au cours du voyage, prêts à éprouver l'écart entre le plan et les lieux, à observer les différentes formes que le politique avait pu prendre.

« On n'a plus besoin de lier désormais la capitale culturelle à une métropole, à un site ou une cité géographico-politique, mais la question de la capitale reste entière. Et d'autant plus envahissante que sa « politique » ne se lie plus à la polis (ville cité métropole quartier), voire au concept traditionnel de la *politeia* de la *Res Publica*. Nous avançons dans une zone, topologie, que nous pourrions prudemment nommer d'après Valéry, quasi-politique. » (Derrida, *L'autre Cap*, p.42)

Du centre à la frange, nous allons décrire et analyser séparément chaque place, sans manifester structurellement le voyage de retour. Le voyage a eu lieu entre le 28 février et le 3 mars 2008. Nous proposerons ensuite quelques observations que l'ensemble nous suggère.

Berlin, ville réunifiée et capitale de l'Allemagne depuis 1990, est traversée par une ligne ferroviaire importante, composée de trafic régional, national et international. Après la réunification, une gare devait se substituer aux deux gares principales d'alors, *Bahnhof Zoo* à l'Ouest et *Ostbahnhof* à l'Est. C'est l'emplacement d'une ancienne gare et jusqu'alors station régionale qui est retenu pour la nouvelle gare principale de la nouvelle capitale. Sur la ligne il s'agit de l'arrêt le plus proche du nouveau quartier gouvernemental. Le vide dans lequel la gare est située d'un point de vue des usagers⁵⁰, donne une vue remarquable sur le nouveau panorama du gouvernement allemand avec le Fuji-Yama en verre du centre Sony sur le Potsdamerplatz en arrière-fond. Si le nom de la place « devant » la gare, c'est-à-dire du côté donnant accès au Reichstag, a été conservé, le *Washingtonplatz* (depuis 1932 au moins, en hommage à George Washington), l'*Europaplatz* est la place derrière la gare donnant sur un boulevard et une espèce de friche ferroviaire, inaugurée en même temps que la gare, imposante construction de métal et de verre.

En 2008 c'est un terre-plein de gravier, [fig. 45-48] sans usage apparent, sans même un éclairage

⁵⁰ Il y déjà tout un débat sur l'emplacement choisi pour la nouvelle gare de Berlin. Le principal argument est que déjà au début du Xxe siècle cette gare était isolée, à cause des docks du canal et de la prison à proximité, et donc ne peut être un lieu central pour la circulation: http://de.wikipedia.org/wiki/Hauptbahnhof_Berlin

public, rendu inaccessible aux véhicules mais sans clôture, ouvert à tous les passants : une zone d'ombre à l'abri de la circulation, un état nul. Pris dans l'arrêt de l'image, cette place comme surface indifférenciée laisse entrevoir une possibilité : cet espace est propre à presque tout, gardé de tout usage trop invasif et n'appartient à personne, pas même à la publicité. Cela n'a été qu'un état transitoire avant l'ouverture d'un chantier en 2010 pour la construction d'un accès au trafic ferroviaire régional...[fig. 49] Il nous apparaît aujourd'hui comme évident que nous avons laissé passer là une opportunité pour une intervention sur cette place, ne serait-ce que pour célébrer la radicale inqualification de cette surface pour laquelle on ne pouvait même pas faire valoir la rhétorique de la potentialité attribuée à la friche ou au terrain vague.

Bruxelles, capitale nationale d'un pays dont le gouvernement est aujourd'hui paralysé par des oppositions régionalistes appuyées par de fortes disparités économiques, est aussi la capitale européenne, ou du moins l'hôte principal des institutions et administrations de l'Union Européenne depuis 1958. On y arrive d'Allemagne par le nord et l'on descend du train à Bruxelles-Central. En sortant de la gare par la porte principale (il faut faire attention car une multitude de passages permettent de sortir par d'autres côtés), on se trouve sur le *carrefour de l'Europe* [fig. 50-52]. C'est un carrefour très fréquenté, en côte. L'hôtel d'en face, complétant une espèce d'ellipse avec la gare, arbore son drapeau avec les drapeaux belge, suédois, allemand, italien, japonais et danois. Peu d'attention donc aux toponymes et nous descendons vers la gare du midi prendre le train pour Lille. C'est là que nous débarquons des transports publics sur un grand espace vide, le long des voies et s'arrêtant devant la gare, l'*Esplanade de l'Europe* [fig. 53-54]. Elle est complètement vide, traversée par quelques voyageurs, également fermée au trafic automobile. Les arcades sous les voies les plus éloignées de la gare sont à l'abri du regard des passants. Si la situation est déjà chronique en soi – deux gares, deux places de l'Europe pour la capitale européenne – la véritable trouvaille est un couple de plaques au nom de la place. La première donne le nom en français et en flamand. Puis en-

dessous, la deuxième plaque décline le nom en onze langues, les langues de l'Europe des douze, de la période entre 1986 et 1995. [fig. 55-56] De quand date le nom, la deuxième plaque? Pourquoi n'y a-t-il pas de mise à jour? Si ces réponses peuvent nous indiquer des hésitations, des ajustements désirés puis oubliés, se déployant dans le temps, elles ne sont pas nécessaires pour voir apparaître une rupture bien plus importante et irréductible. Cette rupture est celle enregistrée dans l'intraductibilité d'une plaque à l'autre. Si la première tente de rendre un rapport égal des langues parlées dans le pays, la deuxième fait référence aux langues officielles nationales. Cette deuxième plaque peut impossiblement rendre compte de tous les conflits de langues en Europe, en ne mentionnant ici que le basque, le catalan ou l'ukrainien.

Cette machinerie même qui, au cours du XIX^e siècle, a construit les nations entre autres sur l'attribution et l'imposition parfois violente de langues à des territoire culturellement hétérogènes⁵¹ manifeste ici une limite abrupte. La première plaque est le résultat d'une négociation, probablement difficile, entre deux communautés habitant le même territoire, permettant à l'une et l'autre de se reconnaître chez soi tout étant confrontée au résultat d'une négociation institutionnelle qui a donné aux membres de l'autre communauté la même aise. La deuxième plaque apposée dans le même cadre graphique, ne peut absolument pas soutenir le même rapport. Un grec ne se sentira jamais chez lui parce que le nom de la place est dans sa langue. À qui donc s'adresse cette plaque? Elle ne sert pas non plus de plaque d'orientation qui nommerait les distances vers les capitales ou d'autres lieux, qui alors produirait une différence, un rapport de situation, même purement quantifié, donnant une position à celui qui lit la plaque. Nous nous trouvons ici manifestement face à une forme de maladresse, qui est par définition involontaire. Le déboîtement opéré par l'association des deux plaques nous laisse entrevoir l'écart entre langues d'usage à l'œuvre et les divisions nationales opérées par l'attachement des langues. Là où cette plaque a été apposée dans l'idée de célébrer et de rassembler – quoi, des peuples, des nations ? – c'est en fait une division, un écart qui apparaît. La béance ouverte par cette maladresse, dans laquelle nous pouvons littéralement entendre « mal

51 B. Anderson, *L'imaginaire national*

adressé », une erreur ou une distorsion dans la destination, d'autant plus parlante qu'elle est commune – on n'y a pas pensé – nous donne en retour une piste précieuse à retenir.

Telle maladresse est d'autant plus troublante que cette place, l'Esplanade de l'Europe à Bruxelles, est surtout connue dans la ville pour le marché hebdomadaire couvrant l'entier de la place et appelé marché du midi. Non parce qu'il est à côté de la gare du midi, mais parce que les marchands y sont pour la grande majorité d'origine du Maghreb. En plus de vendre ce que tous les marchés proposent, de l'alimentation à la quincaillerie, ce marché propose aussi des produits spécifiques de cette région qui fait le sud de l'Europe, et la langue que l'on y entend le plus, c'est une langue qui ne pourra probablement jamais se trouver sur la plaque. [fig. 57-58]

Lille ne se trouve qu'à une demi-heure en train de la capitale européenne, et fait le joint entre Amsterdam, Paris, Londres (et Bonn). La construction de la gare TGV Europe à Lille est une partie des plus manifestes d'un grand projet de régénération pour la ville qui se reconstitue une fonction, et donc un visage, après la fin de son ère industrielle. Toutes les infrastructures de la ville sont reconfigurées et la situation dans la carte européenne, réévaluée. En cela c'est un projet emblématique dont Neil Brenner n'en a pas fait moins que la couverture de son livre *New State Space*, consacré à la mutation des échelles des institutions nationales pour intégrer et optimiser l'Europe dans la concurrence globale.

Le projet de la gare est dirigé par Rem Koolhaas. Le complexe, troisième centre d'affaires de France après Paris et Lyon, est inauguré en 1994. La courte communication du bureau sur l'enjeu de la place, rédigée dans un style volontairement polémique, soulève le tabou d'une intervention massive de restructuration d'une ville, la qualité flottante d'un « programme » dépassant la ville et la production d'un centre hybride historique et futuriste, tous des éléments confinant à une condition urbaine simultanément globale et locale aussi importante pour les « japonais » que pour les « lillois »⁵². Au

52 http://www.oma.eu/index.php?option=com_projects&view=project&id=211&Itemid=10

centre d'un complexe de bâtiments multifonctions, entre les deux gares et sous une passerelle automobile se trouve la *place de l'Europe* [fig. 60-62], arène vide au centre d'un maelström d'affaires⁵³ [fig. 59]. C'est une étendue piétonne en pente, marquée d'une part par une espèce d'estrade en bois, d'autre part par une sculpture multicolore en polyester de Yayoi Kusama. La gare TGV et une galerie marchande la limitent d'un côté, de l'autre c'est le parc Matisse orné d'un jardin inaccessible surélevé de sept mètres, projeté par l'artiste-paysagiste Gilles Clément.

En 2008, quand nous y arrivons depuis Bruxelles, nous sortons sur la place par la nouvelle gare qui accueille le TGV, le Thalys et l'Eurostar. Sur la plaque portant le nom attendu s'en trouve un autre: Place François Mitterrand. En 1997, après le décès de l'ancien président en 1996, le maire socialiste et la fondation François Mitterrand lancent une souscription. En 1998 une statue en bronze plus grande que nature sur un socle en granit noir poli est installée sur la place qui porte dorénavant son nom. L'Europe se trouve donc remplacée par une figure, un ancien président du pays, et une statue en bronze d'un artiste français vient prendre place face à l'abstraction colorée d'une artiste japonaise. Si *googlemaps* affiche encore la place de l'Europe en 2011, le cadastre a bien enregistré le changement. La chute de l'histoire est dure.

La « franche ambition prométhéenne⁵⁴ de changer d'un seul trait la destinée d'une ville », comme l'annonce l'architecte, est bien un tabou, du moins sur le plan symbolique. Il y a certainement des enjeux locaux qui poussent le maire à renommer la place après avoir soutenu et promu *Euralille*. Mais ce que nous retenons ici c'est que la place de l'Europe n'a pas opposé plus de résistance. Elle n'a pas eu les soutiens nécessaires, aucune opposition qui y aurait été attachée plus qu'à la figure présidentielle. Ainsi, la place ouverte comme une arène, le vide faisant face à une urbanité hybride engagée dans une mutation pour le moins énergique, est rapidement close comme mémorial célébrant une personne dont la présence dans ce complexe voudrait faire valoir le travail à la

53 OMA, le bureau de Rem Koolhaas le décrit comme un espace piranésien, accompagné d'une esquisse où l'on voit un terrain de Hockey au centre d'une arène composée d'une gare, de parking et d'escaliers roulants.
http://www.oma.eu/index.php?option=com_projects&view=project&id=211&Itemid=10

54 Texte d'introduction du projet, traduit par moi-même: http://www.oma.eu/index.php?option=com_projects&view=project&id=211&Itemid=10

fabrication de l'Europe. Le caractère de l'opération, sans même qualifier l'œuvre statuaire, apparaît avec des traits si grossiers qu'elle ne peut que retenir notre attention au-delà de la polémique concernant la relation historique du personnage avec la mise en œuvre de l'Union Européenne.

Il s'agit d'être attentif à la manière dont la mairie et la fondation du nom de la personne qui doit donner son nom à un lieu s'approprient ce lieu⁵⁵ qui jusque-là n'avait pas encore été réclamé. La maladresse réside dans cet attachement péremptoire de l'Europe, une chose en cours de fabrication à laquelle à travers l'Europe les acteurs culturels demandent aux citoyens de s'attacher, à une figure unique, contingente, transformée du coup en géant⁵⁶. L'urgence provoquée par une ouverture apparemment intolérable pour les décideurs n'a pu que produire une action dont la maladresse est maintenant installée de manière quasi-permanente, à la vue de tous les lillois, japonais et autres usagers de cette place. Mais surtout ce geste clôt la possibilité d'un espace qui rendrait compte, d'un point de vue à partir duquel la mutation opérée se laisserait voir .

Nous arrivons maintenant à Calais, la ville du continent européen la plus proche de l'île du Royaume-Uni. La *place de l'Europe* est orientée vers cette île, se trouvant sur les quais des ferrys qui font la navette. Elle y est depuis 1889⁵⁷, [fig. 63]⁵⁸ deuxième plus ancienne occurrence après celle de Paris. Ici nous sommes au bout du voyage, sur une place au bord de l'Europe. Une limite dont nous allons faire l'expérience. Le plan métaphorique du voyage va se trouver submergé et emporté par ce qui se passe très concrètement sur cette place-limite.

55 Une consultation des archives de la municipalité devrait encore nous permettre de retracer plus finement l'origine et le trajet de cette action.

56 Nous ne pouvons nous retenir de nous rappeler les mots de Deleuze et Guattari dans *Qu'est-ce que la philosophie?*, p.162: « Toute fabulation est fabrique de géants ». Un regard sur la statue laisse d'ailleurs une impression de déséquilibre: une tête bien trop grande et détaillée sur un corps à peine esquissé dans une gabardine flottante, se tenant sur deux jambes trop fines. Le contraste si violent entre l'architecture du complexe, place comprise, et la forme historique de la statue produit un anachronisme dont le plus postmoderne des artistes sculpteurs n'aurait osé rêver.

57 Email du 5 mars 2008 de l'archiviste de la CCI Pas-de-Calais, Virginie le Mignon: « ... cette place a été créée en 1889 avec l'adoption du plan Cuisinier. C'est le docteur Cuisinier qui lui a donné ce nom. Mais les édiles du Front populaire décidèrent de lui donner le nom de l'écrivain Henri Barbusse. Sous l'Occupation, le préfet invita la municipalité à débaptiser la place Henri Barbusse et lui rendre son ancien nom. Ce que refusèrent les édiles. Ils lui choisirent le nom de place de la Russie. A la libération, le 1er décembre 1951, le conseil municipal rétablit la place Henri Barbusse. Le préfet s'en étonna : "Pourquoi renoncer au nom de place de l'Europe". »

58 <http://www.mincoin.com/carteancienne/calaisclp6.php> – datée au alentour de 1900

C'est le soir lorsque nous y passons pour la première fois, après avoir traversé la ville depuis la gare. Il fait nuit et le temps est mauvais. Il y a une étendue, à moitié goudronnée, occupée par quelques semi-remorques, et une pelouse traversée par des rails mal entretenus. Des lampadaires éclairent la route et une rangée de buissons entrecoupée de passages sauvages séparent la place de la route [fig. 64-68]. Si la place est bien indiquée sur les plans de ville consultés, sur place il n'y a aucune indication. Il n'y a personne non plus. C'est la limite des habitations, au-delà se trouvent les dépôts, les quais gardés avec les navires prêts à appareiller. Finalement une patrouille de police en voiture arrive le long de la route, lentement. Elle ralentit encore à ma hauteur. J'en profite pour l'arrêter et demander aux policiers si je me trouve bien sur la place de l'Europe. Ils hésitent d'abord, me répondent qu'ils n'en savent rien, puis me demandent la raison de ma présence ici – ils ont vu mon appareil photo. Je leur explique mon projet. Après un silence, ils me recommandent de quitter cette place et, le lendemain, d'aller plutôt prendre des photos à la plage. Ils s'en vont, lentement, et troublé je vais me mettre à l'abri à l'hôtel.

Le temps est radieux lorsque je me lève. Il y a du vent, ça sent la mer. Je passe sur la place, incapable de comprendre ce qui s'est passé hier soir. Je décide de suivre les quais jusqu'à la plage, espérant aussi apercevoir la place depuis les quais de l'autre côté du port. Je passe par le port des pêcheurs, à côté d'un bronze très expressif qui leur est dédié. Puis un quartier de vacances, vide à cette saison. J'attribue le côté fantomatique au vent et à la basse saison. Je croise peu de monde, seulement quelques personnes en attente ou qui marchent, comme moi. Je rentre dans la ville. Aller voir les Bourgeois de Calais, en face de la mairie. Je suis frappé par le caractère moderne de la petite ville. J'erre et finis par arriver devant la bibliothèque municipale. Comme à Lille, je cherche des archives de la ville et trouve un rayon thématique sur la migration... et Calais. Ignorant jusqu'alors l'énormité de la destination de mon projet, je trouve là toute une documentation sur l'arrivée de migrants illégaux cherchant à traverser l'Europe puis la Manche pour atteindre le Royaume-Uni. Calais est la scène d'un conflit entre migrations illégales et ministère de l'intérieur, forces de l'ordre et organisations

non-gouvernementales caritatives, migrants et habitants d'une région socialement déjà éprouvée. Les personnes que j'ai pu voir aux alentours de la place (pas sur la place, ils y seraient trop visibles) étaient des hommes portant des affaires dans des sacs poubelle, se faisant ombres dans la ville avec la population de laquelle ils sont en sourd conflit, et les policiers rencontrés m'avaient probablement identifié comme un genre de chercheur ou reporter amateur. À côté de la place de l'Europe se trouvent les entrepôts où des repas gratuits sont distribués chaque soir aux migrants⁵⁹ qui attendent de passer. C'est donc équipé d'une toute nouvelle perspective que je sors de la bibliothèque ; l'espace de la ville est totalement réorienté. Le statut des images que je peux faire se trouve pris dans une autre histoire que celle que je pensais faire et une confusion vertigineuse émerge.

C'est le projet lui-même qui déboule maladroitement, les yeux levés à la recherche de traces et de signes, dans un conflit porté au ras du territoire entre flux et lieu. Mon objectif quasi-archéologique s'est trouvé pris à partie, et si telle position avait bien été choisie avant de venir, à Calais elle faisait involontairement face au vide autour duquel sont rassemblés ceux dont nous ne cessons de ne pas savoir parler, les personnes déplacées et les personnes désœuvrées de la globalisation. Une critique, aussi entendu comme limite, cinglante du projet européen comme de notre projet.

Le lendemain matin avant de me mettre sur le chemin du retour, je passe encore une fois sur la place. Je me déplace comme sur un terrain miné, tout y est nouvellement signifiant. Aux alentours de ce que j'identifierai plus tard comme les dépôts où se passe la distribution de repas, je trouve sur la route un sac poubelle abandonné contenant des affaires, probablement jeté lors de l'engagement d'une course-poursuite avec la police [fig. 70]. Je monte dans le train et rentre. Sur le chemin du retour je repasse par les mêmes places, cependant que deux déplacements ont eu lieu. D'une part ces places ne peuvent plus être détachées du conflit qui se joue entre l'organisation de l'Europe dans le monde et les personnes qui y vivent, à l' « extérieur » comme à l' « intérieur ». Nous y reviendrons plus loin. D'autre part nous avons perçu que le projet risquait d'être soudainement pris à partie, et de

⁵⁹ Un article paru en février 2009 résume la situation, avec historique et bibliographie : <http://mappemonde.mgm.fr/num22/lieux/lieux09201.html> . Nous retenons entre autres le panneau portant les indications sur le fonctionnement de la distribution des repas en plusieurs langues

se trouver approprié par une interprétation réductrice et polarisante, pouvant *servir d'argument aux deux parties opposées*.

Un indice concret nous met sur la voie : la confusion produite chez les policiers lorsque je leur ai parlé de mon projet ; ils ne pouvaient à ce point distinguer si je leur mentais pour poursuivre un reportage sur ce qui se passait la nuit sur cette place, ce qui est inacceptable pour les forces de l'ordre, ou si j'étais vraiment ignorant de la situation, ce qui est improbable vu l'heure et le lieu. J'occupais une position tierce, qui bien qu'active était aussi indéfinie en tant que – quoi, citoyen, personne, artiste, comme je me suis ouvertement présenté? Il n'y avait pas de certitude possible, ce qui a ouvert un espace que nous qualifierons de temporairement neutre, au bénéfice du doute. Si leur réaction a été dissuasive (« Allez faire des photos à la plage. C'est dangereux ici... »), sans rien vouloir révéler de ce qui pouvait être dangereux, laissant planer le doute, ils ont justement aussi installé un doute en moi quant à ce qui peut se passer sur cette place. Si je n'avais pas été ignorant de la situation, j'aurais soit dû mentir pour neutraliser ma présence en ce lieu à cette heure, soit annoncer mon projet en connaissance de cause et alors affronter une négociation délicate. Il y aurait eu calcul et l'issue aurait été connue d'avance. Au mieux j'aurais pu témoigner de la clôture discursive occupant ce lieu. Du fait de cette polarisation, et des confrontations que cela risquait d'entraîner, je ne suis pas allé sur la place le deuxième soir, ne voyant plus que la possibilité d'une confrontation inintéressante pour mon projet. De fait, le projet, toute la ligne aurait pu trouver là un sens politique direct, un effet. En même temps il aurait été pris dans une interprétation univoque clôturant le projet.

Cette clôture qui aurait fait passer le projet du monde de l'art au monde de l'activisme apparaît rarement avec la même *évidence*. Lorsque je suis sorti de la bibliothèque je ne pouvais plus sortir un appareil photo sans me trouver dans le rôle de reporter. Étaient rassemblés là des coupures de presse, des livres de photoreportages et des essais dans différentes disciplines des sciences sociales sur les flux migratoires en Europe et dans le monde. La documentation⁶⁰ faisait également état d'un fort

60 Je ne peux rétrospectivement que regretter de ne pas avoir documenté moi-même le travail présenté à la bibliothèque.

engagement d'activistes⁶¹ et d'associations caritatives, surtout après la fermeture ordonnée par le ministère de l'intérieur du camp de Sangatte en 2002⁶². Elle montrait également les tensions entre les habitants de la région et les migrants en attente d'une opportunité de passage. Une situation urbaine donc sourde, tendue, dans laquelle il semble impossible de ne pas prendre parti entre habitant, migrant, policier ou activiste. Pourtant je n'étais aucun d'eux. Mon projet passait comme un satellite d'exploration, irrémédiablement dévié par la gravité de la planète à observer, dont les lanceurs auraient sous-estimé la masse. Si le satellite ne s'est pas écrasé sur la planète et poursuit néanmoins son exploration, il est aussi sur une trajectoire que nous voulons tenter maintenant, rétrospectivement, de ressaisir.

Comment rendre compte d'une controverse, faire la représentation d'une situation sans en être partie prenante? Il ne s'agit pas ici de donner une réponse générale, mais d'explicitier une position à partir de cette expérience.

Il nous faut mettre en perspective le choix opéré à l'époque ; ce choix a été une forme de retrait hors du conflit, pour sauvegarder l'intégrité de l'artiste et de l'œuvre en cours de production. Je dis de l'artiste comme d'une identité que je porte, par mon activité. Si je m'étais investi dans le conflit, qu'est-ce qui serait resté de l'artiste ? Nous pourrions tenter une hypothèse à partir de ce choix tel que le qualifie Isabelle Stengers dans un article sur James⁶³. Dans quel mesure le choix que nous avons fait a-t-il pu, peut, pourra ouvrir une brèche narrative permettant de sortir précisément de la polarisation en cours, rendant la situation inextricable pour toutes les parties en présence⁶⁴. Cette

61 « Salma » pour les repas, « No Border » pour les interventions urbaines et médiatiques: actions « bienvenue à la forteresse Europe »: <http://lille.indymedia.org/article25704.html> et « un 14 juillet à Calais »: <http://www.indymedia.org.uk/en/2011/07/482313.html>

62 <http://www.legrandsoir.info/SANGATTE-LA-FERMETURE.html>

63 I. Stengers « William James, an ethics of thought », in *Radical Philosophy*, nr.157, sept/oct 2009, traitant de la décision pour des choix comme des bifurcation dans la constitution du sujet. Nous nous trouvons là dans une philosophie empirique. Il y a là des pensées très inspirante pour penser l'intervention, notamment l'introduction à Whitehead de Didier Debaise, *Un empirisme spéculatif – Whitehead*, Vrin, 2006

64 Grossièrement, d'entreprendre le contraire de ce que Artur Żmijewski a fait avec la pièce « Them » en 2007, pour laquelle il enferma des volontaires « représentants » de certaines positions politiques avec le devoir de les soutenir face à des positions opposées chargées du même devoir. En général d'échapper à des stratégies mettant en scène des antagonismes telles que Claire Bishop a pu les mettre en évidence dans son article « Antagonisms and Relational Aesthetics » in *October*, Fall 2004, No. 110, Pages 51-79, mais sans adopter non plus la béate neutralité des œuvres dont elle démontre l'indifférence.

ligne n'est-elle pas une ligne de fuite pour les antagonismes irréductibles dans les conditions présentes, pouvant opérer un autre «partage du sensible»⁶⁵.

Des cartes postales pour une exposition à Bruxelles, et Orléans, et Annecy, et

Bregenz ... Intervenir d'une ville à l'autre

Cette enquête a trouvé plusieurs formes de restitutions, basées sur les photos et les textes écrits au cours du voyage : cartes postales, vidéo, mosaïque avec bande audio. Le fait même qu'il y ait eu plusieurs formes dans différents contextes, les formes s'adaptant aux conditions organisationnelles du lieu d'exposition, pose une question délicate, voire malaisée.

La mobilité d'un matériau par rapport à sa restitution suppose que la forme médiatrice a une spécificité par rapport au lieu. La forme fait lien entre là-bas et ici. Elle est articulation, offrant deux options. Elle peut être lisse, c'est-à-dire faire glisser un lieu dans l'autre, créer une continuité, au mieux une immersion. C'est l'option au service du matériau, l'ingénierie se retirant de la scène.

Ou bien elle peut créer un rapport de force qui interroge cette transportabilité du lieu, et la qualité du vecteur. C'est-à-dire interroger quelle force attire quel lieu, mettant en jeu les mouvements, la circulation entre centres et périphéries créant les hiérarchies. Nous retrouvons ainsi la question ouverte plus haut par Deutsche quand elle réclame la non-hiérarchie des espaces (villes, espaces, institutions, expositions, œuvre d'art, discipline, identités) pour rendre visibles le complexe d'alliances spécifiques qui en assure le maintien⁶⁶. Cela jusque dans le lieu de présentation même du matériau.

Ainsi nous pouvons comprendre le lieu d'exposition comme un lieu d'intervention et étendre la question du public. Il est dès lors évident qu'une présentation dans la rue, dans les locaux d'une

65 Yates Mc Kee, « Eyes and Ears » in *Non Governmental Politics*, p.329: « Rather, such techniques have the potential to interrupt and to reconfigure what Rancières calls « the partition of the sensible, » which « parcels out places and forms of participation in a common world by first establishing the modes of perception within which these are inscribed. »

66 Deutsche, *Evictions*, p.xi & p. 272: « Focusing on the construction of political identities within society and *forming provisional coalitions with other groups* the new movements distance themselves from overall solutions to social problems. They also refuse to be governed by parties claiming to represent the people's essential interests. »

association, dans une exposition d'art ou le foyer d'un théâtre réclame à chaque fois la modalité d'une circulation publique propre⁶⁷.

Cette question de transportabilité, de restitutions multiples, fait également écho à un concept croisé plus haut, celui de traduction, que nous reprenons avec l'artiste Hito Steyerl dans son texte *Le langage des choses*⁶⁸ :

« Pensons plutôt au rôle décisif que les objets matériels jouent dans la pensée ultérieure de Benjamin, lorsqu'il entreprend de déchiffrer la modernité à travers la traînée de déchets qu'elle laisse derrière elle. [...] Dans cette perspective, une chose n'est jamais seulement quelque chose, elle est un fossile dans lequel un rapport de forces se trouve pétrifié. [...] Ainsi, des objets de toute sorte peuvent être interprétés comme des condensations de désirs, d'intensités, de souhaits et de rapports de pouvoir. [...] Car si la forme documentaire est basée sur la traduction, elle va aussi, à certains égards, au-delà de la traduction. Ses formes narratives standardisées sont reconnues dans le monde entier, indépendamment des différences nationales ou culturelles. Parce qu'elles restent si proches de la réalité matérielle, elles sont compréhensibles partout où cette réalité a cours. [...] Et nous devons nous rappeler que la pratique de la traduction n'a de sens que si elle produit ces autres formes de liaison, de communication et de mise en relation dont nous avons besoin — au lieu de proposer de nouvelles manières de renouveler la culture et la nation. »

C'est une voie absolument primordiale à explorer et à réfléchir dans les interventions à venir, dans un dialogue réflexif avec les matériaux rassemblés. Cela s'applique d'une part à un prochaine « ligne » d'exploration, de Rotterdam à Constancja, suivant le canal qui traverse l'Europe d'Est en Ouest. D'autre part cette question se posera lors de la restitution publique du matériau rassemblé au cours de ce mémoire, la masse exhaustive des « Place de l'Europe » en France.

67 Un vocabulaire que nous empruntons volontairement à Michael Warner pour mettre en avant le rôle « public » que peut jouer une intervention artistique. Une autre piste que nous avons notée sans toutefois avoir pu l'explorer est le concept de para-site présenté par Georges Marcus au séminaire de Marc Abélès, 10.11.2010, EHES.

68 Hito Steyerl, *Le langage des choses*, 06.2009, <http://eipcp.net/transversal/0606/steyerl/fr/print>

2.4 Trouver toutes les places

Dans le cadre de ce mémoire, une nouvelle enquête s'impose. Si les repérages que j'ai pu faire et les lignes que j'ai pu suivre ont produit leur pertinence lors de leur exposition, il leur manque un cadre plus général. Il reste l'appel de l'exhaustivité, celui de savoir une fois pour toutes où nous en sommes avec ces places. Le moment du mémoire se prête évidemment particulièrement bien à cette étape, puisqu'il s'agit d'un temps réflexif pour situer l'état de la recherche. Dans ce cas, c'est à partir d'une entrée dans les sciences sociales que la réflexion a lieu. En tant que tel, mon échantillon plutôt subjectif demande à être confronté avec un ensemble le plus général possible.

Pourquoi l'exhaustivité

Jusque-là l'exhaustivité s'est toujours présentée comme un fantasme encyclopédique. Réunir toutes les places de l'Europe aurait été un projet de l'ordre de l'obsession ou de la collection. À présent il s'agit de faire un état des lieux pour confronter quelques hypothèses émises au long de mes recherches, dont celle de la relation des places de l'Europe et des gares. Cette confrontation va d'une part nous permettre de situer les expériences acquises, mais aussi de produire de nouvelles orientations avec de nouvelles hypothèses à explorer.

Il s'agit également de créer et de consolider une grille de données empiriques qui me permette de circuler entre une vue générale et une situation particulière. Nous avons vu que chaque place est une situation particulière qui nous permet de renouveler ou d'étendre la « lecture » d'un désir d'Europe. Or à ce point il paraît évident qu'une recension aussi exhaustive que possible permettra d'affiner l'interprétation de ces places. D'une part pour apercevoir plus précisément les tendances générales, d'autre part pour pouvoir relever plus sensiblement les exceptions. Les échantillons déjà réunis, plutôt que se trouver noyés dans une base de données, gagneront ainsi en relief.

Ces données et leur organisation permettra en quelque sorte d'établir un catalogue, un index, un

vocabulaire à partir duquel ces places sont réalisées et lisibles⁶⁹. Les hypothèses que nous avons énoncées jusque-là nous permettent tout juste de nous orienter vers la situation de la place dans la ville, les équipements qui y sont attachés et ses ornements, mais c'est surtout en lançant la recherche que nous pourrions commencer à établir les catégories pertinentes pour l'interprétation de ces données. Celles qui nous permettent de saisir les éléments que les décideurs veulent faire valoir. Le rassemblement et l'analyse de ces éléments sont la base formelle à partir de laquelle le rapport (ou absence de rapport) publiquement partagé est établi entre la place et l'Europe.

Une dernière remarque ici concerne les possibilités d'orientations et de collaborations à venir, et la valeur de ces données empiriques : dans un "*discussion paper*"⁷⁰ sur la question de l'identité européenne dans le champ de la « démocratie, identité et sphère publique transnationale », deux chercheurs ont souligné le manque de données empiriques disponibles sur une profondeur chronologique. Cela nous encourage d'une part à créer et publier ces données, d'autre part l'indication de la pertinence de la chronologie pour suivre la diffusion et l'adhésion (même par défaut) ou le rejet de l'idée européenne nous invite à intégrer ce facteur dans la grille de données.

Collaboration pour récupérer les données

Une autre limite de la recherche exhaustive est évidemment l'étendue du territoire à couvrir pour collecter ces données. L'accès à des données déjà collectées et organisées par des moyens informatiques apparaît ici comme l'approche la plus évidente pour avoir un résultat probant dans le

69 Sur la dialectique entre « écriture », *spacing*, et « lecture », *performance de synthèse*, de l'espace urbain, nous nous référons à la dialectique mise en place par la sociologue Martina Löw dans son essai *Raumsoziologie* (Suhrkamp, 200X), dans lequel, se basant sur les études menées sur Berlin après la réunification, elle crée cette dialectique pour rendre compte des processus de différenciation sociaux au niveau de l'individu par l'aménagement de l'espace

70 Lucht/Tréfas, *Hat Europa eine Identität*, FöG Discussion Paper, 2006: « Dass diese Fragen bislang nicht zufrieden stellend beantwortet werden konnten, liegt neben der fehlenden interdisziplinären Zusammenarbeit und der fehlenden gesellschaftstheoretischen Einbettung vor allem am äusserst dürftigen Stand der empirischen Analyse in Form von Zeitreihenbasierten Untersuchungen. » Cet article a aussi nourri la chronologie qui se trouve en annexe. Le choix fait par les chercheurs s'oriente sur des événements qui ont provoqué une controverse, une réaction dans les différentes sphères publiques européennes, notamment ceux liés à des conflits militaires. Ce choix ne recoupe que partiellement le nôtre qui s'oriente plutôt vers les événements à célébrer (il ne s'est pas encore trouvé de victoire militaire européenne à célébrer – une réflexion qui peut nous renvoyer à celle de Sloterdijk) et nous permet de resserrer la spécificité de notre chronologie.

temps disponible pour cette recherche.

Avec l'aide de deux étudiants en 1ère année de Master IDS, Informatique Décisionnelle et Statistique à Lyon⁷¹, j'ai pu commencer un recensement des toponymes incluant « Europe ». Si nous sommes partis dans l'idée de faire un recensement de toute l'Europe, nous nous sommes vite heurtés aux contingences techniques et administratives qui limitaient notre accès à ces données et avons donc décidé de limiter notre enquête au territoire français.

Les délais imposés pour l'accès à des données scientifiques ou professionnelles (IGN, eugeographics.com) ou la limitation volontaire de données accessibles au grand public (Googlemaps) nous ont forcé à restreindre massivement notre recherche. L'accès à des données coordonnées au niveau européen est doublement limité : d'une part ce sont des données sensibles qui nécessitent une légitimité scientifique que je n'ai pas eu le temps de constituer. D'autre part, le travail de coordination de ces données est un travail en cours, loin d'être achevé⁷². De là découle un écueil majeur dans notre travail : les recherches informatiques nécessitent une certaine précision quant à la rédaction des noms recherchés. Ainsi, faire une recherche pour la Pologne, la Lituanie ou les Pays-Bas exige une recherche en amont quant aux usages toponymiques en cours dans ces pays ; et si la France montre un degré avancé d'informatisation de ses données, cela n'est pas le cas pour tous les pays de l'UE.

Pour ce qui est des bases de données accessibles au grand public, comme *googlemaps* ou *Via-Michelin*, celles-ci ne sont complètement ouvertes que virtuellement. Si elles permettent une grande précision pour des demandes ponctuelles, elles sont bridées contre des demandes massives et systématiques⁷³. La piste la plus prometteuse dans ce sens est MapPoint, un logiciel propriétaire

71 Je remercie ici le professeur Jean-Hugues Chauchat pour avoir introduit cette recherche comme objet de contribution à ses étudiants. Avec deux étudiants nous avons ainsi pu commencer le travail de récupération de ces données. Je les remercie ici également pour leur engagement.

72 En France c'est le travail de la Commission Nationale de la Toponymie au CNIG (conseil national de l'information géographique, créé en 2004), en charge de la coordination des bases de données toponymiques et leur coordination avec l'Europe et l'ONU. Un contact avec le président, Pierre Jaillard, m'a orienté vers Jean-Claude Bouvier, auteur du livre *Les noms de rues disent la ville*, qui m'a renseigné sur deux bases existantes pour la France.

73 De plus, les nombreuses mises à jour des outils en ligne, pas du tout conçus pour la recherche, empêchent de créer une base de données avec des références re-vérifiables. Ainsi, une mise à jour effectuée entre mai et juillet 2011 a remodelé le moteur de recherche devenu incapable de trouver des adresses

relativement bien mis à jour, exploitable uniquement sous Windows⁷⁴.

Donc, au lieu de données rassemblées et coordonnées pour au moins cinq pays suivant les différentes tranches d'extension de l'UE (par exemple: France, Allemagne, Irlande, Espagne, Lituanie), nous avons dû nous arrêter pour cette recherche à un résultat exhaustif pour la France et un premier survol de l'Allemagne.

Néanmoins cela nous a permis d'une part de couvrir la France et d'esquisser une lecture de ces données, d'autre part d'ouvrir des pistes concrètes vers des instances capables de réunir les données dont nous avons besoin pour élargir l'horizon de cette recherche.

L'interprétation des données

Les deux étudiants ont finalement su récupérer des données à partir d'une exploitation par quadrillage systématique « à la main » de *googlemaps* ; ce quadrillage a été complété et confirmé par une liste fournie par le Service National de l'Adresse⁷⁵. La base de données brutes est une liste comprenant le code postal, le nom de la ville, sa population et la nature du toponyme : place, square, esplanade, espace, jardin, parc, quai, avenue, boulevard, chemin, passage, promenade ou porte.

Pour environ 36.000 communes en France, il existe 271 « Place de l'Europe » pour 1.305 occurrences du mot « Europe » dans l'appellation d'une voie. Comme point de comparaison nous trouvons 1.064 « Place de la République » pour 3.300 occurrences, et 878 « Place de la gare » pour 7.289 occurrences. Cela nous laisse conclure que l'idée européenne a acquis un degré sensible, palpable, de diffusion dans le référent imaginaire collectif. Nous trouvons des places sur l'ensemble du territoire et dans toutes les tailles de communes. Nous n'avons pu ici mettre en rapport la création d'une place de l'Europe avec l'orientation politique des communes, mais nous pouvons assumer que la dénomination des voies est souvent un acte administratif relativement éloigné des engagements politiques. Il est plus signifiant lorsqu'il s'agit d'une re-dénomination, avec ou sans transformation,

⁷⁴ Cf. Bouvier, p.11

⁷⁵ Je remercie ici M. Gilles Aymard au Service National de l'Adresse pour la mise à disposition gracieuse de ces données dans le cadre de cette recherche, ainsi que pour les pistes données pour trouver les données des autres pays d'Europe.

que lorsqu'il s'agit de la construction de nouvelles zones. Cette recherche est encore à faire, difficile à réaliser uniquement avec des vues aériennes et sans se rendre sur place. Elle nous permettrait de distinguer un acte symbolique de celui de la nécessité croisant l'air du temps – les deux cas de figure nous intéressant également.

De ces 1305 occurrences, 326 concernent des appellations qui ne supposent ni des voies de circulation routière (donc en principe dédiées à un autre usage que la seule circulation), ni des bâtiments, ni une zone⁷⁶.

Place	271
Square	15
Passage	8
Esplanade	8
Quai	6
Mail	5
Jardin	4
Parc	3
Clos	2
Parvis	2
Porte	1
Espace	1
Total	326

Interprétation des données

Les places représentant une large majorité de ces toponymes, mais aussi la désignation la plus ouverte quant à l'usage⁷⁷, nous allons nous concentrer sur ce groupe pour l'interprétation de nos

⁷⁶ Pour l'anecdote je retiens qu'il existe même quinze « Impasses de l'Europe ». Des deux « parvis de l'Europe », je note que celui de Nice se trouve couplé avec la « Traversée Jean Monnet », formant l'espace public, actuellement en chantier, entre les différents palais d'exposition de la ville.

⁷⁷ Cf., Topalov, *L'aventure des mots de la ville*, p.

données ; un groupe de 272 lieux devrait sans doute nous permettre d'apercevoir des régularités et des sous-groupes. C'est aussi un groupe assez grand pour qu'il devienne abstrait et dépasse les regroupements les plus grands que j'ai pu faire jusque-là⁷⁸. Visiter toutes les places apparaît comme un projet très ambitieux. L'accès et l'interprétation d'une telle masse de données induirait un saut qualitatif dans la recherche menée jusqu'ici. Avant de plonger dans le détail des données telles que nous les avons organisées, nous allons passer par quelques lectures transversales. Celles-ci ouvrent des questions absolument incontournables pour notre recherche, mais c'est la question générale de la production de ce corpus (rassembler des éléments qui ne l'étaient pas auparavant) qui nous amène à remettre en cause l'objet même de notre recherche et qui permet de produire un diagnostic, tant sur l'objet que sur la pratique artistique tendant à construire cet objet.

Les lieux dédiés

Une première lecture concerne directement la place en tant que lieu aménagé. Dans l'idée de trouver ce dont les décideurs d'une ville disposent pour signaler le rattachement de leur ville à l'Europe, ou du moins pour se référer à l'Europe, en faire un signe, nous avons cherché à repérer les ornements. Il se trouve que seules vingt-six places sont des lieux ornés, soit moins d'un sixième de l'ensemble. De ces vingt-six places, six présentent une référence visuelle explicite à l'Europe et une dizaine portent un ornement dont nous ne savons pas s'il faut y lire une référence volontaire à l'Europe.

Les six objets sont: une mosaïque bleue au sol représentant le territoire de l'Europe et les drapeaux des pays ; une grande sculpture abstraite en métal peinte en bleu Europe, sur un grand-rond-point ; une place de jeu dont le sol est une abstraction géométrique jaune et bleue ; un petit square aménagé dont le pavement reprend la carte de l'Europe des 15, et 15 mâts avec les drapeaux des pays ; une fontaine octogonale et trois drapeaux, Europe, France et Catalogne ; une grande étoile à 6 branches avec une sculpture abstraite en pierre accompagnée d'un mât avec le drapeau européen. Ce petit

⁷⁸ Il reste qu'un cinquième des places répertoriées par le Service des Adresses n'a pu être repérées par Géoportail ou Googlemaps. L'explication la plus fréquente est que certaines voies sont annoncées avant leur réalisation lors de projets immobiliers ouvrant de nouvelles zones bâties. Cela ne devrait donc pas renverser nos observations. Aussi, la quinzaine de places non-répertoriées par le SNA, mais trouvées par Géoportail sont bien nommées mais restent pour l'instant sans adresse.

catalogue n'a rien d'étonnant à part sa limitation. Une limitation double : d'une part il nous apparaît bien peu créatif et assez pauvre d'idées ; d'autre part il recouvre tous les emblèmes qui sont assurés de produire la reconnaissance de la référence, avec au premier rang les deux couleurs, voire même uniquement le bleu. Aussi cette deuxième limitation nous informe directement de la pauvreté en imaginaire commun que l'Europe a pu produire depuis sa fondation après la guerre. L'entrée par les ornements seuls ne nous apparaît donc pas la plus pertinente, d'abord parce que seule une fraction des places en sont porteuses, ensuite parce que les formes sont très générales et ne deviennent significatives que prises chacune dans son propre contexte. Ainsi, l'une des manifestations les plus détaillées et investies, le petit square dédié à « l'Europe des 15 », doit finalement produire un embarras permanent pour cette bourgade de 2.676 habitants, autant pour les pro-européens que pour les eurosceptiques : faut-il mettre à jour le square, produire une forme générale, ou tout raser, tel doit être le point à l'ordre du jour du conseil communal au moins une fois par année. Cet exemple montre aussi la difficulté posée pour une commune de manifester explicitement et de manière détaillée son attachement à la chose appelée Europe et qui ne cesse de se transformer.

Les autres objets que ces places nous donnent à voir sont : un globe portant l'inscription « Je suis un citoyen du monde, (signé:) Pierre Bayle » ; une sculpture abstraite en métal poli figurant une sorte d'empilement, sur un rond-point ; « La Manutea, fille de l'alizé », grande figure stylisée en bois ; un espace constructiviste postmoderne au centre d'un rond-point ; une plaque au pied d'un sapin ; la sculpture en bois d'une femme accroupie, posée sur un socle haut ; « l'homme et l'enfant », sculpture en bronze plus grande que nature, au centre d'un rond-point.

Le premier objet sort du lot comme une construction assez évidente, liant le nom donné à la place au lieu de naissance d'un penseur associé à l'idée républicaine. Les autres objets peuvent être divisés en deux groupes : d'une part les figurations abstraites (constructions, assemblages, spatialités abstraites qui, associées à l'Europe, fonctionnent comme des modèles réduits de la construction européenne ou de l'espace européen) ; ces abstractions associées ont l'avantage de laisser une grande marge de choix

pour la sculpture qui va soutenir l'association, la métaphore étant assurée dès lors que l'œuvre présente un aspect un peu géométrique et sans référence figurative directe.

Le deuxième groupe va nous offrir un champ de réflexion autrement intéressant. Ces figures, beaucoup plus libres dans leur association avec l'Europe, sont en même temps plus attachantes localement. Les trois figures, une femme accroupie, un homme portant un enfant, une femme dansante, sont des motifs communs. Les trois communes n'ont rien à voir ensemble, à part peut-être qu'elles sont dans le sud-ouest. Mais la production de ce genre de convergences (le sud serait plus figuratif, le nord plus abstrait ; où vivent quelle sorte d'artistes, etc.) me semble nous détourner de ce qui peut importer ici. Ces figures réalisées par des artistes locaux témoignent d'une forme différente d'attachement par les décideurs, une façon de faire descendre l'Europe vers le local. Ce qui importe ici est la tension ouverte entre l'Europe et le local.

Le choix de ces figures nous oriente plutôt vers le désir de symboles simples et communs permettant de se rapporter à une valeur à célébrer qu'on imagine partager avec l'Europe. Nous ne pouvons pas parler proprement d'un art vernaculaire, entre autre parce que la structure culturelle de l'art public en France passe invariablement par une validation par les professionnels de la culture. Mais malgré nous profitons de la brèche ouverte par ces figures pour nous tourner vers les célébrations documentées en vidéo par l'artiste Jeremy Deller⁷⁹ et son mode d'intervention.

Son intervention ne consiste pas à faire participer une communauté à la réalisation d'une œuvre d'art financée par un fond culturel institutionnel tel le projet de John Ahearn à New York décrit par Miwon Kwon⁸⁰, mais à participer avec attention à ce que les habitants de cette commune présentent comme célébration. Le soin et le temps qu'il prend à filmer la parade, non comme un documentaire,

79 La vidéo a été montrée à Paris le 27 mai 2004 en présence de l'artiste dans le programme cinéma de Pompidou: <http://www.centrepompidou.fr/Pompidou/Manifs.nsf/0/E952B6330B70F2EFC1256E6F0030CEDD?OpenDocument>. Jeremy Deller, VETERAN'S DAY PARADE, 2002 / 14'10" / DVD / coul. / son. La caméra enregistre le passage des voitures et des cars venus fêter le jour des vétérans américains. Dans le rythme ralenti d'une journée ensoleillée, les gens défilent très lentement à bord de leurs véhicules, participant chacun à leur façon à l'événement qui devient une parade pittoresque des diverses appartenances culturelles, politiques ou religieuses.

80 Miwon Kwon, "Public art as publicity": « Instead of an art that is brought to the public as a gift from a paternalistic ruling group, Ahearn's effort was meant to function as art that is of the people and to some extent by the people that it represents. »

mais comme un participant quelconque de cette fête, donne toute son importance à la créativité de ces participants fabricants.

Aussi, l'équipement de ces trois places, plutôt que de tendre vers l'abstraction, manifeste une traduction aussi locale que possible du projet européen. Au lieu de dire qu'il ne s'agit que d'une minorité, nous devons soutenir ici cet infime effort local. Il ne met rien de moins à jour que l'énorme tension récurrente entre le projet européen d'une élite transnationale et l'infinité de lieux virtuellement télécommandés dont cette élite exige qu'ils s'y rapportent inconditionnellement. C'est une tension dont nous prenons acte ici, sans toutefois avoir les moyens de la discuter plus avant.

L'hypothèse de la gare : glissement du centre vers la périphérie

Une deuxième lecture de la base de données suit la piste de la place devant la gare et étend l'étude de la situation de la place à l'échelle de la ville. Disons-le tout de suite, l'hypothèse de la place de la gare est largement infirmée, du moins pour la France : sur l'ensemble des places, seules une dizaine se trouvent devant la gare et servent d'interface entre la ville et la gare. La principale explication de cette erreur de jugement est que justement le mode opératoire de collection de ces places est bien de visiter ces villes... en arrivant par la gare. Si cela fait tomber l'hypothèse d'une métaphore inconsciente généralisée de la gare comme portail transnational vers l'Europe, cela fait plutôt saillir la spécificité des travaux précédents sans invalider la perspective narrative qu'ils ont pu ouvrir.

En revanche, la base de données fait apparaître une nouvelle hypothèse qui laisse dériver ces places du centre-ville vers ses périphéries. Le groupe caractéristique le plus massif dans l'hétérogénéité de l'ensemble est la voie à peine élargie, voire une impasse, dans des lotissements à l'extrême périphérie des communes. Un quart des places ont été réalisées dans des plans de lotissements créés il y a moins de quinze ans. En comparaison nous avons trouvé environ une quinzaine de places, soit moins d'un dixième, dans les grands ensembles bâtis avant 1995. Ce glissement de l'Europe vers la périphérie de la ville suit la forte expansion que connaissent les zones urbaines depuis quinze ans, ces lotissements relativement indifférents au paysage, simplement ajoutés à la dernière bordure de la ville avant le

prochain champ. D'une certaine manière nous avons trouvé là la substantifique moelle de ce qui arrive aux villes comme nous l'avons analysé plus haut. Ces espaces, ces lieux quelconques, sont peut-être les futurs champs de bataille où se joueront les multiples cohésions sociales capables de soutenir l'Europe.

D'autres noms et les équipements à proximité des places : le jeu des associations

Dans la perspective des associations, nous avons également relevés les équipements associés avec la place de l'Europe. Les associations les plus fréquentes sont les écoles et les mairies, suivies par les centres commerciaux et les bureaux postaux. Les places devant les églises, les équipements sportifs et les salles communales sont plus fréquents que les préfectures et les équipements culturels. Une place se trouve devant une station d'épuration. On pourrait, à partir de là, découper d'innombrables gâteaux suivant encore la population, les dates et les étiquettes politiques qui nous indiqueraient les portions les plus favorables à dédier une voie à l'Europe, mais nous en resterons là pour le moment, sans dériver vers un jeu purement spéculatif. Nous nous en tiendrons aux remarques suivantes: la moitié des places sont associées avec des équipements publics, elles sont « en bonne place », soit parce que les décideurs en font un choix politique, soit parce que l'équipement a été financé en partie par l'Europe et, quoi qu'il en soit, ces places sont assurées d'une certaine fréquentation publique et donc d'une visibilité publique. Il y aurait là en tout cas un critère à faire travailler dans une enquête ultérieure.

Une autre série d'associations est celle liée aux toponymes en proximité des « Places de l'Europe ». Là encore nous distinguerons deux familles d'associations⁸¹: d'une part les appellations territoriales (pays, régions, capitales, villes) ; d'autre part les « panthéons », c'est-à-dire un groupe de personnages historiques que la ville associe avec la place de l'Europe.

Si une dizaine de places sont plongées dans une espèce de carte de l'Europe, suivant les pays ou les capitales, toutes limitées à l'Europe des 15, une seule suit une carte plus régionale mais

⁸¹ Pour s'assurer d'un geste volontaire de la part des décideurs, nous n'avons relevé les groupes qu'à partir de trois noms dans un groupe.

transnationale, et une autre des villes non-capitales. Et à part la place de l'Europe à Paris, la plus ancienne de toutes (1826), entourée de toutes les capitales des empires européens, aucune place de l'Europe n'est située dans le monde, reflétant l'image que l'UE produit d'elle-même. Une situation indirectement soulignée par un propos de Rem Koolhaas tenu à Paris le 29 avril 2011⁸²: « L'Europe est trop préoccupée par elle-même. L'Europe devrait offrir des relations moins arrogantes ». S'il entendait des relations avec d'autres régions du monde et plus particulièrement avec le monde arabe, nous pourrions suggérer qu'un travail de relation est également à construire avec ceux qui s'essaient à l'accueil de l'Europe en Europe, ce que l'on peut entendre lorsqu'il affirme: « L'Europe a un rôle à jouer dans la question de l'héritage et en même temps l'Europe n'arrive pas à se représenter dans le présent ».

La deuxième famille nous confronte avec une situation différente: « les panthéons européens » sont largement dominés par Jean Monnet, suivi par Robert Schuman et Charles de Gaulle. S'ils varient de-ci de-là, il n'y a que deux exceptions qui confirment la règle: tous les panthéons sont occupés par des personnages français, qu'ils soient politiciens, militaires, scientifiques, artistes, résistants, héros nationaux ou régionaux. Une place sise devant un théâtre s'entoure d'artistes européens (Dürer, Picasso, Gauguin, Russel, Van Gogh, Vinci), et une autre admet Konrad Adenauer auprès de Jean Monnet et Louis Armand.

Ce constat sans appel ne laisse guère d'illusion quant à la place que prend l'Europe dans l'imaginaire des habitants de la France. Chaque nation de l'UE aurait son panthéon des grands européens, mais comment se rencontreraient-ils? Faudra-t-il imaginer deux autoroutes qui se croisent, la voie Mitterrand et l'express Kohl, reliées par la Breteille de l'Europe? À partir de quoi pouvons-nous imaginer un panthéon européen transnational? Actuellement la population est quasiment incapable de nommer ses représentants au parlement, au concours Eurovision, ou bien au Reflection Group

82 Invité à parler sur la question du patrimoine, sa conservation et son renouvellement dans le cadre d'un cycle de conférences organisé par Patricia Falguière au Centre Pompidou:
[http://www.centrepompidou.fr/Pompidou/Manifs.nsf/0/580B60AF3E32F0F2C12578330034FF0E?](http://www.centrepompidou.fr/Pompidou/Manifs.nsf/0/580B60AF3E32F0F2C12578330034FF0E?OpenDocument&sessionM=&L=1)
[OpenDocument&sessionM=&L=1](http://www.centrepompidou.fr/Pompidou/Manifs.nsf/0/580B60AF3E32F0F2C12578330034FF0E?OpenDocument&sessionM=&L=1)

créé en 2007 pour dégager les lignes d'avenir pour l'UE⁸³... Il nous est actuellement impossible de dépasser les imaginaires nationaux avec les mêmes outils que ceux forgés à l'occasion de la construction des nations. Union, empire, fédération, chacune de ces appellations est subordonnée à l'imaginaire structurel donné par l'état-nation⁸⁴.

Croiser avec une chronologie: émergence d'une histoire

Une dernière lecture transversale dont nous ne pouvons faire l'économie est celle du recoupement chronologique. Mais avant tout un manque irréductible est à signaler ici. De fait, parce que la mise en place de l'outil de rassemblement des places en France nous a coûté un temps précieux, nous n'avons pu récupérer l'ensemble des dates d'inauguration. Ces données sont majoritairement enfouies dans les archives municipales et un travail substantiel de récupération reste à faire. Des évaluations sont possibles en observant la place occupée dans la ville et le type d'aménagement et d'architecture, mais cela ne nous permet absolument pas de recouper ces places avec des événements et ainsi avec des processus d'identification et d'attachement.

Partant de l'autre bout de l'échelle, nous avons esquissé une chronologie pertinente pour le recoupement avec les dates d'inauguration des places. Ainsi nous avons rassemblé la chronologie créée par Lucht/Tréfas pour leur recherche sur la diffusion d'un événement dans les divers grands médias nationaux, celle que OMA/AMO a créée pour son exposition « Images of Europe » et celle des dates clés de l'UE sur le site europe.eu. Nous y avons intégré les périodes où l'urbanisation s'est intensifiée en Europe, ainsi que quelques autres dates, remontant jusqu'à la composition de l'« Ode à la joie » par Beethoven en 1824 à Vienne, deux ans avant que ne soit construite la place de Paris. Cette chronologie reste générale, et ne rentre que peu dans les événements régionaux dignes de célébration (par exemple la construction d'un pont financé par l'UE). La seule observation que nous pouvons faire ici est que les dates d'inauguration recoupent plutôt les périodes d'urbanisation et se manifestent plutôt comme écho des événements qui font l'Europe⁸⁵.

⁸³ <http://www.reflectiongroup.eu/>

⁸⁴ Nous faisons aussi ouvertement référence au travail de Benedict Anderson

⁸⁵ Pour plus de détail, voir la chronologie comparative dans les annexes

Cependant, les quelques dates que nous avons pu rassembler lors des enquêtes précédentes montre qu'il y a une pertinence à faire ce recoupement dans le détail, toujours dans l'idée de rester attentif au déploiement de chaque situation comme une situation particulière. Les histoires particulières, que ce soit celles de Calais ou de Lille pour prendre les plus parlantes, laissent apparaître le mieux la multiplicité de raisons et de déraisons de se rattacher et ainsi, de faire l'Europe.

Situation et aménagement: les images et la description

A dessein nous n'avons jusque-là proposé qu'une série de lectures anonymes qui situent notre corpus de manière générale. Les lectures transversales que nous avons proposé ont fait émerger des questions générales quant à la représentation, mais n'ont encore rien dit de ce qu'il y a dans ce corpus. Il est temps maintenant de présenter ce corpus et sa création, dont la principale caractéristique est son inqualifiable hétérogénéité. Sans même avoir vu les places, la base du corpus est une liste de villes comprenant tant un hameau de cent-quarante habitants que Paris, capitale globale.

À partir de la liste des villes, nous avons entrepris une description de chaque place, alphabétiquement, un ordre qui n'a d'autre sens que celui de faire de l'ordre là où il n'y en a pas⁸⁶. Mais cette description est problématique immédiatement sur deux plans au moins. D'une part qu'est-ce que nous retenons comme données brutes? Nous avons choisi de relever les équipements à proximité, les toponymes alentours, la date d'inauguration et la population: si la date d'inauguration est pertinente pour les raisons données plus haut, la population nous permet juste de situer la taille de la ville par rapport à la place: plus la ville est grande, plus elle a de places, moins les habitants sont des acteurs directs de l'administration de la ville et plus le rôle des décideurs est grand. Mais pourquoi pas le revenu moyen du quartier ou le prix moyen des loyers, la présence d'une place de la République ou encore l'étiquette politique de la mairie? Si ces dernières données nous renseignent d'une manière générale dans un projet statistique, elles nous éloignent aussi de notre objet, la forme

86 Voir la merveilleuse introduction de Roland Barthes à son cours au collège de France *Comment vivre ensemble*

de ces places dans la ville. Ainsi, croiser le loyer moyen avec l'étiquette politique et la date d'inauguration pourrait nous montrer comment l'idée européenne a pu évoluer ou simultanément être un projet bourgeois, socialiste, populaire. Mais ce genre de grille dépasserait les limites de nos recherches ici attachées à la morphologie urbaine de ces lieux.

Cela nous amène au deuxième problème, celui de la description, celle-ci étant immédiatement prise dans la question des critères d'interprétation. La masse de données et les moyens disponibles nous ont amenés empiriquement à prendre le parti pris suivant: chaque place est documentée d'une part par une brève description situant la fonction de la place, sa situation dans la ville et ses éventuelles particularités visuelles, d'autre part par une capture d'écran d'une image satellite mise à disposition par googlemaps. L'image accompagnant la description souligne soit la situation de la place dans la ville ou dans le quartier, soit la forme même de la place.

La description a une fonction de résumé⁸⁷, donnant à la fois une idée générale de la situation et ses éventuelles particularités. L'image-témoin, par la mobilité de son cadre et de son échelle, produit quant à elle une interprétation tout à fait subjective avec un matériau qui n'est pas plus objectif : la cartographie fournie par un service commercial. Les captures d'écran sont ainsi une forme de réinterprétation qui plutôt d'aplanir le territoire en une étendue indifféremment occupée par des informations, souligne par le jeu du cadrage et de l'échelle un aspect visuel, une situation ou une inscription dans le tissu urbain particulier à chaque place. Nous avons rassemblé cette documentation en une annexe à part sous la forme d'une série de fiches, une par image, complétée du nom de la ville, la description, la population et la date de l'inauguration. Ces fiches rassemblées sous le titre « La place de l'Europe en France: 204 cas », constituent le corpus d'enquête réalisé dans le cadre de ce mémoire. Ce corpus remplit trois fonctions distinctes: il donne rétrospectivement un cadre plus général aux enquêtes réalisées jusque-là, les vues aériennes mettent en relief les images prises au niveau de l'asphalte, et la masse de données recadre, comme nous l'avons vu plus haut, les

87 Il faudra voir ici s'il existe un canon scientifiquement établi sur la description urbaine. Cela pourrait en soi devenir un objet d'enquête quant à la représentation de la ville.

voies explorées jusque-là.

C'est aussi une discussion que mène Deutsche en confrontant le point de vue généraliste basé sur l'idée de la vue d'ensemble de Harvey, avec De Certeau affirmant l'irréductibilité de l'expérience urbaine de chacun⁸⁸. Elle soutient alors De Certeau, précisément en opposition sur la possibilité et la pertinence même de la vue d'ensemble comme outil pour décrire la ville.

En soi ce corpus, par sa mise en forme et son unité, devient un argument qui nous permettra d'énoncer plus avant un diagnostic quant à la maladresse du dialogue des villes d'Europe avec l'Europe. C'est une forme de preuve qui peut être présentée, partagée, exposée publiquement et qui constitue dans ce cas un objet de discussion. Ce corpus ouvre des pistes. C'est une exploration en survol qui nous a permis de repérer d'une part des lignes, des groupes dont nous n'avions aucune idée et qui déplacent notre argument comme nous l'avons vu plus haut,⁸⁹ et d'autre part des situations particulières aptes à étendre la narration que nous avons entreprise.

Une remarque s'impose ici avant de conclure cette enquête : le fait que nous n'ayons eu à disposition que le cas de la France est une situation notable en elle-même. Il faut mettre en exergue ici-même la limite nationale comme une construction, conséquence du partage administratif de données géographiques. Il existe bien une Union postale universelle⁹⁰ qui imite en tout point le jeu des souverainetés nationales et l'ONU comme dispositif de traduction et de communication entre les entités souveraines. La présentation de ce corpus ne peut se faire sans une réflexion sur la mise à jour de cette limite. Déjà en le comparant avec les données allemandes nous pourrions laisser parler les statistiques. Mais c'est exactement là qu'il faut doubler la ligne – et trouver une autre ligne de subjectivation. Il y a même plus, mais cela nous ne savons comment l'approcher maintenant: comment ne pas laisser ce projet dériver dans le même travers d'un eurocentrisme, mais au contraire suivre la piste d'une ouverture de l'Europe et des autres:

⁸⁸ Deutsche, *Evictions*, p.210-211

⁸⁹ Une enquête de terrain sur l'ensemble de ces places dans les lotissements et la réflexion sur une intervention émerge comme la piste la plus pertinente à suivre dans la poursuite de ce projet sur le territoire français.

⁹⁰ [Http://www.upu.int](http://www.upu.int)

- Quelles sont les deux plus grandes villes d'Europe?
- ... Moscou et Istanbul.

3. Diagnostic: une foncière maladresse

A la source de la maladresse qui crée un malaise, il y a un malentendu. On a bien entendu quelque chose, mais on a aussi senti que la façon dont on l'a entendu n'est pas juste. On a entendu par-delà de ce que l'on a perçu mais il y a quelque chose de faux. On pourrait dire qu'il y a une faute de traduction. On a voulu nous faire percevoir quelque chose, mais nous faisons une autre expérience, voire an-expérience. Les villes entendent bien quelque chose là au loin, mais n'arrivent pas bien à le situer. Et quand c'est là, dedans, quand l'Europe s'est fait une place que la ville a bien voulu lui donner, ça sonne faux, plus aussi bien que quand c'était là-bas. Dans chaque ville, la place, l'expérience de la place et ses usages est ancrée dans une histoire que l'Europe ne sait (pas encore) prendre en charge, écouter.

On voit du vide, mais on entend autre chose. C'est plein de quelque chose que l'on n'a pas le droit de voir, de percevoir. On ne peut que l'apercevoir. D'où la maladresse de toute manœuvre.

D'autant plus qu'il semble que l'Europe est justement *invoquée* là où il y a déjà le plus d'indifférence. Il nous faut réfléchir aux manières d'activer les matériaux rassemblés. Est-ce que ces images ne sont qu'une série arbitraire, ou peuvent-elles rendre sensible une autre manière de faire l'Europe? Si on ne peut imaginer le public qui s'en empare, il faut créer la langue qui le fait apparaître.

La fin d'une hypothèse et le début d'une catastrophe

Il faut maintenant concrètement expliciter comment l'enquête menée depuis 2003 jusqu'au corpus, en cours d'articulation avec les sciences sociales telles que nous avons commencé à les étudier, peut nous aider à imaginer un dispositif public d'intervention. Pour cela il nous faut résumer comment l'enquête, empiriquement et artistiquement menée peut servir de matériau de réflexion dans le champ académique. Ensuite il nous faut dégager comment ces réflexions nous permettent de penser et surtout d'agir, donc de prendre des décisions pour le montage d'une action, d'une intervention

publique.

Jalal Toufic, dans son livre *Le retrait de la tradition suite au désastre démesuré*, résume en trois points ce que doit faire l'artiste⁹¹. Artiste et philosophe, il développe une position particulière du document dans le travail artistique. Lorsque pris dans le champ poétique, le document renvoie le sujet à ce qui constitue « sa » tradition. Or si celle-ci lui apparaît comme telle, il est possible qu'il y ait un retrait suite à une catastrophe. D'une manière spéculative, nous allons suivre cette proposition dans le cadre des « Place de l'Europe » et entamer le résumé, puis tirer la conclusion de l'analyse de l'enquête menée jusqu'ici.

La « Place de l'Europe » serait le témoin ressuscité d'une tradition européenne, celle de l'espace public, civique et urbain. Une catastrophe en aurait provoqué le retrait, et l'enquête, la documentation de ces places cherche à ressusciter un espace qui s'est retiré des lieux qui lui sont dédiés:

« C'est un cercle vicieux : ce qui doit être enregistré a été occulté, donc à moins qu'il ne soit ressuscité, il sera omis ; mais afin d'accomplir ce travail de résurrection indispensable pour éviter qu'il soit omis, il faut d'abord l'avoir perçu, même minimalement, c'est-à-dire avoir contré son retrait, c'est-à-dire l'avoir ressuscité. » (J. Toufic, *Le retrait de la tradition suite au désastre démesuré*, p.59)

Au cours de ce mémoire, nous avons montré que l'espace urbain est un lieu irréductiblement lié à la modernité et à l'histoire de l'Europe, qu'il y a un lien complexe et dynamique entre l'occupation de ces lieux et les publics qui y sont concernés, et qu'une adresse générale est désormais obsolète, voire complice des cadres dominants de représentation. Que ces lieux ne sont pas vides, mais au contraire

91 Jalal Toufic, p.21: « Le King Lear de Godard s'attaque aux trois tâches du cinéaste et/ou artiste et/ou penseur et/ou écrivain et/ou vidéaste en ce qui concerne un désastre démesuré :

1) Révéler le retrait de la tradition, et donc qu'un désastre démesuré est survenu. Le roi Lear : « Je sais quand quelqu'un est mort et quand quelqu'un est vivant » (William Shakespeare, *Le Roi Lear* V, 3, traduction Armand Robin) ; suite au désastre démesuré, il est important de savoir quand une chose est disponible et quand elle a cessé de l'être, ayant été occultée : la pièce de théâtre, qui est apparemment disponible aux producteurs du film et à son scénariste, Norman Mailer, n'est plus disponible à la communauté du désastre démesuré.
2) Ressusciter ce qui est devenu inaccessible du fait du désastre démesuré, ce qui est la tâche assignée au protagoniste, un descendant de William Shakespeare, qui redécouvre l'« être ou ne pas être » d'Hamlet au Danemark, et parvient à redécouvrir à 99%, voire l'intégralité, du Roi Lear – oui, suite au désastre démesuré, « l'image viendra au temps de la résurrection » (ces mots sont attribués à saint Paul par le Professeur Pluggy).

3) Et, quand les temps se font menaçants, impliquer symptomatiquement, à travers le moment choisi pour réaliser le film, qu'un désastre démesuré se prépare (dans les expériences scientifiques conduites par divers laboratoires et/ou à travers des opérations secrètes gouvernementales et/ou non gouvernementales...) et fonctionner ainsi comme un alarmant appel implicite à l'intervention réfléchie de la minorité des contemporains pour prévenir l'avènement de l'imminent désastre démesuré.

occupés par un trop-plein encore souvent indistinct. Que l'appropriation urbaine est une co-construction entre plusieurs subjectivités et plusieurs lieux, « en regard l'un de l'autre », dans une étendue en cours d'optimisation nationale d'une économie globale. Que le matériau documentaire doit circuler d'un lieu aux autres, lieux fictifs et lieux réels, dans un rapport explicitant ces hiérarchies, construisant un réseau en-dehors de l'imaginaire national, s'engageant à respecter une double spécificité des lieux « rassemblés ». Au terme de ce cheminement, il apparaît que ces éléments sont les termes de l'équation constituant une possible émergence d'hétérogénéités situées.

3.1 Malaise avec les politiques culturelles

« Les statistiques, c'est pour qui, ça change quoi pour l'*Asphalte* ».

Yves Pedrazzini, *La violence des villes*, p.47, Babel 2862)

Avant d'investir plus avant ce que nous entendons par hétérogénéités situées, il nous faut encore dégager le terrain d'un occupant très présent dans le champ culturel européen. Si l'appropriation est aujourd'hui largement chargée d'une valeur positive comme critère dans les projets culturels ou d'émancipation sociale, Rosalind Deutsche, reprenant Lefort, nous rappelle un autre usage de cette appropriation dont l'apparente évidence peut d'avance contenir tout effort d'émancipation et donc de transformation:

« Appropriation is a strategy deployed by a distinctly undemocratic power that legitimates itself by giving social space a « proper », hence uncontestable, meaning, thereby closing down public space. »
(Deutsche, *Evictions*, p. 275)

Ces forces peuvent exactement se trouver parmi des promoteurs de la culture européenne eux-mêmes. Nous nous appuyerons sur un document produit en 2005. Il peut être intéressant dans la mesure où l'un des exemples a été examiné par Koolhaas et Brenner et que nous y sommes également passé. Un autre exemple est Barcelone, où d'autres politiques culturelles prennent également place, celle du MACBA et son directeur Jorge Ribalta, associé au réseau EIPCP. Nous avons extrait un

groupe de citations de l'introduction au guide qui fait écho à toutes les mises en garde que nous avons pu croiser jusque-là et témoigne de leur pertinence :

« La relation qu'est susceptible d'entretenir un citoyen moyen de l'UE avec le maire de sa ville natale est sans aucun doute plus directe et plus immédiate qu'avec un représentant d'une institution européenne à Bruxelles. » (P. Dietachmair, Introduction au *Guide de la participation citoyenne* ..., p.5)

Il réduit déjà une forte population de la participation en ne gardant les personnes vivant (encore) dans leur ville natale.

« Une vie culturelle dynamique, diversifiée et attirante, à laquelle des citoyens de toutes communautés et de toutes subcultures peuvent avoir accès, constitue une part importante du tissu social qui détermine le fonctionnement et le degré d'attractivité d'une localité, c'est-à-dire la qualité de vie qu'un lieu peut offrir. » (P. Dietachmair, Introduction au *Guide de la participation citoyenne* ..., p.5)

Un commentaire qui aplatit la pluralité des modes de vies, supposant un standard de l'attractivité.

« Développer la perception individuelle de la richesse des cultures européennes et des valeurs communes qu'elles véhiculent peut également permettre de contrebalancer les réserves bien connues des citoyens à l'égard du nouvel entrant inconnu et « culturellement différent », réserves qui ont été, sont et seront ressenties à l'occasion des processus d'élargissement passés et futurs. » (P. Dietachmair, Introduction au *Guide de la participation citoyenne* ..., p.6)

Il s'agit donc d'une forme de propagande quant à l'élargissement (infini) de l'Europe.

« Les villes européennes sont des mines de ressources culturelles, mais elles sont aussi le lieu où se concentrent les problèmes issus de la diversité des communautés culturelles indigènes ou immigrées. » (P. Dietachmair, Introduction au *Guide de la participation citoyenne* ..., p.6)

La culture traitée comme ressource minérale. C'est un motif économique qui permet d'argumenter en faveur de l'entretien de ces ressources, mais enterre aussi ce qui peut être entendu par culture et son potentiel de transformation.

« Cet ouvrage cherche à établir, en tant que mesures standards, les principes de la participation du citoyen dans tous les processus, présents et futurs, des prises de décisions culturelles dans les villes européennes. » (P. Dietachmair, Introduction au *Guide de la participation citoyenne* ..., p.8)

Et nous entendons la réponse de Derrida:

« Les projets européens les mieux intentionnés, apparemment et expressément pluralistes, démocratiques et tolérants, peuvent tenter, dans cette belle compétition pour « conquérir les esprits », d'imposer l'homogénéité d'un médium, de normes de discussion, de modèles discursifs. » (Derrida, *L'autre cap*, p.45)

le texte s'achève sur la notice d'un film documentaire tourné dans quatre villes où des projets

culturels ont été soutenus, illustrant la théorie du *guide*. Il est disponible sur internet⁹² en basse résolution, sous-titré en anglais. Il est basé sur les interviews de quatre acteurs des politiques culturelles de Barcelone, Lille, Zagreb et Timisoara. Les acteurs de Zagreb sont des amis personnels qui apparaissent complètement détachés dans lequel ils ont pu construire, se fédérer et faire valoir leurs revendications. A Timisoara une étudiante des beaux-arts maladroitement mise en scène comme « prise sur le vif », nous apprend que c'est bien d'avoir enfin accès au patrimoine national, que les choses changent, mais que le passé est encore très présent.

Dans le documentaire, la culture est un outil pour le développement de la ville. L'attachée culturelle de la région de Timisoara nous dit: « Culture is a tool. Unfortunately, during the communist period, it was a tool for propaganda. Nowadays we'd like it to become a tool for the development of the city ». Le narrateur pose la question: « But doesn't too much culture kill culture? ». Le manager du *Cultural Institute of Barcelona* renchérit: « There is a limit of how much culture a tourist can take, isn't it? » Et là, projet « social », des photos de famille de quartiers périphériques pauvres sont assemblées en une fresque dans un passage souterrain du métro.

Le film termine sur 4 vignettes ; les lieux filmés sont les places devant le musée national de Barcelone, l'opéra de Lille, le théâtre national de Zagreb et le musée des beaux- arts de Timisoara, et deux intérieurs d'exposition avec des projections ou de la vidéo.

En contre-pied, Ribalta répond:

« Le public et l'espace public sont des concepts modernes qui englobent simultanément une série de significations et sont définis de manière réflexive. Le public est en rapport avec le commun, l'État, les intérêts divergents ou communs, l'accessible à tous. Il possède une dimension cognitive, mais aussi une dimension politique et une dimension poétique. Le public signifie à la fois "totalité sociale" et "public spécifique". » (Jorge Ribalta, Médiation et construction de publics. l'expérience du MACBA, p.2)

« Le public n'existe pas simplement de manière passive, attendant l'arrivée de biens culturels; il se forme dans le processus de son évocation. Le public est une construction provisoire toujours mouvante. » (Jorge Ribalta, Médiation et construction de publics. l'expérience du MACBA, p.3)

« Cette expérience nous a amenés à concevoir un programme que nous appelons *relational spaces*. Nous avons créé plusieurs projets avec des programmes cinématographiques et vidéo que nous avons présentés aussi bien lors d'une série de projections que dans une salle de bibliothèque et de matériel librement accessible pour le divertissement, la formation et la rencontre.[...] Ces projets sont une

92 <http://www.seetv-exchanges.com/code/navigate.php?Id=309>

réponse à la nécessité de sauver la création de relations du monopole rhétorique de simulacre d'un Palais de Tokyo ou de l'Utopia Station, de la fausse politisation et banalisation d'une véritable articulation de processus artistiques et sociaux. » (Jorge Ribalta, *Médiation et construction de publics. l'expérience du MACBA*, p.7)

Bien que nous ne nous situions pas dans le contexte de la promotion de la culture européenne, ni dans le cadre de la mission d'une institution, cela nous donne une indication sur les champs actifs à proximité de la pratique que nous voulons développer, et sur les alliés institutionnels avec lesquels nous pourrions être amenés à travailler, sachant pertinemment qu'il est impossible de mener un tel travail seul. De là nous pouvons revenir à notre recherche pour tenter de qualifier ce que nous avons trouvé.

3.2 Malentendu sur l'Europe: des exemples plutôt qu'un modèle.

Ce groupe de places n'est pas un échantillon représentatif. Il constitue le corpus de travail. Chaque place supplémentaire augmente le corpus et *risque* de le réordonner. Rem Koolhaas: « L'Europe ne peut que montrer l'exemple. »⁹³ Que peut-il vouloir dire par là ? Il s'agit moins de l'exemple à suivre que de la nécessité de réitérer les exemples dans la série, chaque exemple réactualisant celle-ci. Dans ce sens, chaque place est un exemple, un exemplaire qui a une vie propre. Parvenu à ce point, nous commençons à comprendre la pertinence qu'il y a à suivre les conséquences de chaque exemple plutôt que de tenter d'en comprendre les causes. Car un tel effort d'explication risquerait d'aboutir à une démarche normalisant ces places. Latour: « les conséquences débordent les causes »⁹⁴. Ce qui nous intéresse dès lors est de suivre, voir de soutenir une éclosion aussi hétérogène que possible, puis de laisser faire.

Chaque place est un assemblage qualitativement différent, un agencement propre des échelles locales, ..., supranationales. En soi une hétérogénéité située, justement, ou une individuation. Chaque situation enrichit, informe et crée le phénomène. Celui-ci pourrait être ouvert. C'est-à-dire qu'il y a

⁹³ Rem Koolhaas lors de sa présentation sur les problèmes posés par la patrimonialisation, dans le cadre de *Selon Patricia Falguières*, Centre Pompidou, 30 avril 2011

⁹⁴ Bruno Latour, lors d'une session Speap, le projet pilote de formation art & politique qu'il a ouvert à Sciences-Po, Paris, 2011

des qualités qui se répètent et se retrouvent, et d'autres qui apparaissent de manière unique. Il est important de noter que chaque agglomération est autonome dans cette décision et dans sa manière de régler l'affaire. Chaque village, ville, métropole décide pour elle-même.

Or si la toponymie relève de la compétence de la commune, la référence veut justement opérer un saut dans une forme d'échelle. Il faut donc examiner comment ce saut est, de manière plus ou moins ostensible, manifesté. L'invocation de l'Europe est une tentative maladroite (*unbeholfen*) de nommer un espace vide et en même temps indisponible, encore occupé, pour rendre visible ou donner sa place à la matière noire (*antimatière*).

« Art is neighbourhood politics, and we'll see how it involves building houses. But it does so entirely on its own terms, because art only ever constructs social housing through the sensation. It remains to be seen what form this sensation could take in contemporary art. » (Stephen Zepke, article Deleuze, Guattari and contemporary art, 2007, p.6)

La ville cherche sa position, s'annonce à l'Europe, sans passer par l'état.

« Linked to the image of an empty place, democracy is a concept capable of interrupting the dominant language of democracy that engulfs us today. » (Deutsche, *Evictions*, p.274)

Ainsi, nous serions plutôt du parti de voir prendre le risque d'en faire une plutôt que de ne rien faire.

« Maybe Europe can be an event generator. To be that Europe needs not only to be unstable, but also open. » (*Content*, p.301, Babel 1937)

Le malentendu comme générateur de place, donc d'histoires

« La ville ne vient pas après la maison, ni le cosmos après le territoire. L'univers ne vient pas après la figure et la figure est aptitude d'univers. » (Deleuze et Guattari, *Qu'est-ce que la philosophie?*, p.86)

Le fait est aussi que ces places et leur « re »-présentation sont les images de l'Europe autant qu'elles la font. Les ordres, les montages, les agencements que ces places proposent font l'Europe, s'articulent avec son récit. Vu dans ce sens, c'est-à-dire qu'il n'y a pas une image finale à atteindre, mais que celle-ci se fabrique, se modifie avec chaque nouvelle occurrence change radicalement le pouvoir potentiel de ces places. Après l'*horror vacui* dans laquelle l'arbitraire, s'étendant avec chaque place, plonge le planificateur, de renverser la position et de voir:

« Le fait divers le plus ponctuel est ici aussi important que l'événement le plus spectaculaire. Nous vivons tous désormais dans des Lieux-communs, dont je devine que ce sont les lieux où des pensées du monde rencontrent des pensées du monde. Il n'y a pas pour nous de « petits » théâtres, et tous ces lieux sont primordiaux. » (*La cohée du lamentin*, p.22, E. Glissant, Babel 1921)

Cela implique bien sûr une nouvelle forme d'action, différente de celle de la planification ou du projet. Selon quoi décide-t-on d'agir ? Thévenot parle bien de ce que chacun perçoit, *prend en compte* avant d'agir, pour évaluer son action⁹⁵. Chaque sujet recommence l'Europe, mobile sans perdre ses attachements. Un travail reste ici encore à faire: il nous a semblé qu'un dialogue pouvait se faire avec la sociologie des engagements développée par toute une équipe autour de Laurent Thévenot. L'engagement participatif dans un projet artistique a un caractère particulier, proche et toutefois distinct du projet activiste, peut-être irréductible. Une enquête est en cours sur le 56, lieu ouvert par *aaa* à Paris. Celle-ci exige entre autre de formuler les critères pour évaluer ces lieux et places: en quoi soutiennent-elles, stimulent des processus d'individuation, de devenir, et puisque c'est dans l'urbain public, des individuations collectives. Nous appellerons temporairement ces lieux des « hétérogénéités situées ».

Suivant Sholette sur les *Queer Signs*⁹⁶, donner au citoyen la possibilité de se ressaisir de ce qui le rend spécifique et lui faire sentir que sa présence en un lieu et moment précis n'est pas indifférente. Le signe lui donne une place dans le monde et dans l'histoire dont il ne se doutait peut-être pas et lui fait sentir la construction en cours de son personnage.

95 Thévenot, *L'action au pluriel*, p.12: « Nous avons déplacé notre attention **vers les cadres** dans lesquels les personnes appréhendent **des conduites inégalement préparées** à la mise en commun, à la communication. Cette appréhension importe aux personnes pour leur orientation dans la coordination de leurs conduites. Une telle orientation a guidé notre conceptualisation de ces cadres »

96 Sholette, *Dark Matter*, chap.1

4. Maladresses dans la ville: de la place pour les hétérogénéités culturelles situées

« La place de l'Europe, c'est devenu un trou. »

Notes de travail à propos de la place à Lausanne, 2004

Quand je parle de voisinage, je ne parle pas de la fête de quartier, de ces stratégies de repli communautaires. C'est là aussi une stratégie de récupération qui s'est immiscée, où la ville, la cité laisse aux habitants la charge du commun *par contrats*.⁹⁷ Ni la ville administrée ni le quartier bien connu ne peuvent suffire à donner un voisinage.

J'entends le terme de voisinage comme une cosmologie, des figures associées. J'imagine des groupes de places comme des lignes qui forment des figures. Des constellations à composer indéfiniment, dans un tout dehors sans jamais d'intérieur. Celles-ci ne seraient pas toutes visibles de partout. Certaines sont plus lumineuses depuis certains endroits. Ainsi il y a des affinités à faire et à suivre. Le voisinage se constitue par la traduction d'une situation dans une autre. Une constellation intervient dans un site, raconte quelque chose de l'Europe qui réfléchit le site.

L'Europe à laquelle ce mémoire se rapporte n'est pas une identité mais un mode de construction (de l'identité), tel que le décrit Stefano Boeri⁹⁸. Autant les « Place de l'Europe » – appelant localement un lien vers un espace, une communauté qui les dépasse – que les interventions – appelant une communauté à se (re-)constituer dans le très local – devraient apparaître comme des formes marquées par une économie politique⁹⁹.

97 Brenner, 269: Thus, in contrast to postwar anti-poverty policies, which were nationally formulated and locally implemented, the new approaches to social exclusion « are more likely to be organized by, and [to] take their direction from, local forms of regulation » (Le Galès 2002:215). They often involve « partnerships », « contracts », and « covenants » between national state and various local and neighborhood-level institutions in which the objectives, eligible participants, and time-frames for specific policy programs are specified.

98 http://www.acturban.org/biennial/doc_planners/boeri_europe.htm

99 Rosalind Deutsche, « the social production of space », sur le travail *Shapolsky et al* de Hans Haacke: p.171: « By expanding the work's context beyond the museum walls to encompass the city in which the museum is situated, Haacke did not merely extend the notion of site-specificity geographically. Neither did he simplistically attempt to surmount institutional boundaries by symbolically placing his artwork « outside » the museum and addressing « real » subject matter. **Rather, he permitted the viewer to apprehend the institutional apparatus by questioning the twin fetishism of two, equally real, sites. Both the city – constructed in mainstream architectural and**

L'ambition nourrie par la recherche, plutôt que de se positionner en mission *entre* deux lieux, est celle de travailler en tant qu'artiste *dans* les deux lieux, comme Deutsche le décrit à propos du geste de Hans Haacke qui amène le social dans le cadre du musée privé. Il y a une « contre-enquête » aussi à mener sur des pratiques « multi-sites » comme par exemple le travail d'Angela Melitopoulos, entre autre sa contribution à l'exposition *B-Zone, Becoming Europe and Beyond* au KW de Berlin en 2006, ou le documentaire et essai « Les sentiers de l'utopie » d'Isabelle Frémeaux et John Jordan.

L'expérience que je fais avec les usagers de drogue à St-Denis dans le cadre du projet pilote SPEAP me confronte à la nécessité concrète de la dissimulation des plans. C'est une question de survie. Il ne faut pas tout rendre transparent. Je dirais qu'il faut contraster. Mettre en couleurs. Maniérisme.

Le plan moderne périlite et s'effiloche dans ses franges les plus intimes. Là où le plan humaniste n'a pu s'imposer pour (re-)convertir ses habitants, subsistent des poches absolument hétérogènes. Ces poches sont en nombre infini et occupent tout ce qui est impossible à administrer.

urban discourses as a strictly physical, utilitarian or aesthetic space – and the museum – conceived in idealist art discourse as a pure aesthetic realm – appear as spatial forms marked by political economy.

5. Bibliographie Thématique

Matériaux primaires

Dictionnaires pour une histoire et une culture européenne, outils pour circuler dans la culture européenne

CASSIN Barbara (direction), *Dictionnaire européen de la philosophie*,

PINOL Jean-Luc (direction), *Histoire de l'Europe urbaine*, Seuil, 2003

TOPALOV Christian (direction), *L'aventure des mots de la ville*, Laffont, Paris, 2010

Documents publiés autour des politiques culturelles urbaines au niveau européen

*KAUFMANN Therese, RAUNIG Gerald, "Anticipating European Cultural Policies",
<http://www.eipcp.net>, 2002

*LIND Maria & MINICHBAUER, 2015 european cultural policies, London, Stockholm, Vienna, 2005

*MUNDY Simon, Cultural Policy: A Short Guide, Council of Europe Publishing, Strasbourg, 2000.

RUIZ Jordi Pascual & DRAGOJEVIC Sanjin, *Guide de la participation citoyenne au développement de la politique culturelle locale pour les villes européennes*, Hanneloes Weeda_Fondation Européenne de la Culture, 2007

STINE Laurent, Culture Rocks the City, video, 26', 2006, <http://www.seetv-exchanges.com/code/navigate.php?Id=309>

* (pas trouvé) Document officiel définissant la CONSTRUCTION CULTURELLE EUROPEENE, Secrétariat d'état aux relations culturelles internationales, Congrès de l'espace culturel européen, Stuttgart, 18 juin 1988

Sites ressources de projets visant une construction culturelle européenne

<http://europa.eu/>

Le portail de l'Union européenne

<http://www.asoulforeurope.eu/>

There is a need to clarify the relationship between European institutions and the citizens. We believe that it is possible to create a Europe of the Europeans, rather than just a Europe of institutions and regulations. It is our responsibility to take a hand in Europe's political mechanisms. We need new communication paths and innovative co-operation models between civil society and the European institutions, national governments and other authorities.

<http://www.felix.meritis.nl/en/project/the-people-network/>

Moving between our past and our future will always fascinate us. Our great-grandchildren of course will ask themselves similar questions and will want to know about us. But not everyone of us is keeping a diary which carefully records personal ideals, dreams, expectations and philosophies. This is one of the reasons the Felix Meritis Foundation / Gulliver have developed The People Network: a database in which biographies of European citizens are collected through a digital memory machine - creating a flexible memorial of today's Europeans. If you wish to participate in the project please send us an email.

<http://europelostandfound.net/>

Europe Lost and Found, a project of Centrala - Foundation for Future Cities, is an interdisciplinary and multi-nationally based research project to articulate and imagine the current evolution of new and transforming borders and territories of Europe. The subject is the continent of immigration, and its depopulation and aging, and the need for redefinition of states, sovereignties and citizenships.

Challenged is the established belief and practice of nation-state, including non-representative and technocratic construction of European Union yet to vision more open and alternative definitions for populous in movements. The rejection of constitutional referendum and the riots in France signal the contradiction between homogeneous and multiple identities, the fluidity of capital and containment of labor, the liberation of individuals and their restrictions under sovereignty. Clearly, Europe cannot subsist by itself, and is already being redefined by “the others” in its quest for a self-identity. In such contexts, ELF suggests the future of Europe is best seen in the very place where the nation-state concept first collapsed in Europe, the Western Balkan.

http://ec.europa.eu/public_opinion/index_en.htm

This is the website for the Public Opinion Analysis sector of the European Commission. Since 1973, the European Commission has been monitoring the evolution of public opinion in the Member States, thus helping the preparation of texts, decision-making and the evaluation of its work. Our surveys and studies address major topics concerning European citizenship: enlargement, social situation, health, culture, information technology, environment, the Euro, defence, etc.

<http://www.europalia.eu/europalia/home/?lang=fr>

Lancé à Bruxelles en 1969, Europalia est un grand festival international qui présente tous les deux ans l'essentiel du patrimoine culturel d'un pays. D'octobre à février, à Bruxelles et dans de nombreuses villes belges et limitrophes, le festival met en scène toutes les pratiques artistiques : musique, arts plastiques, cinéma, théâtre, danse, littérature, architecture, design, mode, gastronomie...

<http://echo.mpiwg-berlin.mpg.de/home>

ECHO Open Access Policy

ECHO aims to develop an open-access infrastructure for making resources publicly available online with little effort and in a way that guarantees the interoperability with other contents and tools, thus creating an added value for every user.

The ECHO infrastructure aims to implement a self-organizing mechanism of the Web and will improve the hypertext linking of the Web and hence increase its transparency. Such a future Web of Culture and Science should be characterized by significantly enhanced longevity, interactivity, and transparency.

"Our mission of disseminating knowledge is only half complete if the information is not made widely and readily available to society. New possibilities of knowledge dissemination not only through the classical form but also and increasingly through the open access paradigm via the Internet have to be supported. We define open access as a comprehensive source of human knowledge and cultural heritage that has been approved by the scientific community."
(Berlin Declaration on Open Access to Knowledge in Science and Culture, 2003)

"The recent Berlin Declaration on Open Access to Knowledge in the Sciences and Humanities...is definitively a very important step in favor of Open Access that is likely to trigger a paradigm change all over the world ..."
(Final Statement of the World Summit on the Information Society, 2003)

<http://www.rferl.org/>

RFE/RL journalists report the news in 21 countries where a free press is banned by the government or not fully established. We provide what many people cannot get locally: uncensored news, responsible discussion, and open debate

http://www.policiesforculture.org/info_general.php

Policies for Culture (PfC) was developed from 2000 to 2008 as a regional framework programme for South East Europe by the European Cultural Foundation (Amsterdam) and the ECUMEST Association (Bucharest). Since the year 2000, Policies for Culture has aimed to encourage a participative principle in the design, implementation and evaluation of new effective cultural policies throughout the countries of this region.

From 2000 until 2005, Policies for Culture has supported more than 20 action projects all over South East Europe. These local initiatives promoted interaction and dialogue between citizens, the cultural sector and the responsible decision-makers. To date the principle of participative cultural policy-making is still shared and further developed by a number of new follow-up initiatives all over the region and also beyond South East Europe.

<http://www.euroalter.com/>

European Alternatives is a civil society organisation devoted to exploring the potential for transnational politics and culture. We believe that today the challenges of democratic participation, social equality, and cultural innovation cannot be effectively understood and addressed at the nation state level.

<http://www.eurocult.org/>

We are an independent foundation based in the Netherlands that has been operating across Europe for nearly 60 years. Our guiding principles have us committed to the whole of Europe and its neighbouring regions but we do target our support to where it is most needed. We champion and transmit cultural exchange and new forms of artistic expression. We share and connect knowledge

across the European cultural sector, and campaign for the arts on all levels of political decision-making.

ECF is now embarking on a search for *[Narratives for Europe](#)* – seeking people and communities who are building stories and visions which shape Europe of today and tomorrow. This will be ECF’s primary theme for the coming three years in all the work we do. Our ambition is to ensure that these narratives are shared and spread across Europe and beyond, and are also brought into spheres of influence.

<http://www.publicspace.org/en/page/what-is-it>

The **European Prize for Urban Public Space** is an initiative of the Centre of Contemporary Culture of Barcelona (CCCB). It was established following the exhibition “The Reconquest of Europe”, which was held in the CCCB in 1999, in order to offer testimony to the process of rehabilitation of public spaces that has been occurring in many European cities.

The aim of the Prize is to recognise and foster the public character of urban spaces and their capacity for fostering social cohesion. While acknowledging the ambiguities inherent in the notion of public space, this Prize – the only one of its kind in Europe – is distinctive in both recognising and promoting a public space that is at once public (open and universally accessible) and urban. The Prize, in highlighting the relational and civic aspects of the typically urban space, thus differs from other initiatives that are focused on the figure of the architect, and from awards given for landscape-centred projects.

<http://www.qec-eran.org/index.htm>

Quartier en crise – european regeneration areas network

QeC-ERAN has currently members and associates across the EU27 member states. Membership is open to municipalities, local public authorities and NGOs in the field of social inclusion and socio-economic regeneration in urban areas. Participation within the network seeks to prioritise the participation of local/neighbourhood councils which are directly involved / responsible for the democratic management of areas of multiple challenges and new opportunities.

The [office](#) of QeC-ERAN is based in Brussels and consists of a small devoted team of experts in urban regeneration issues and EU institutions and related policies.

The [Executive Bureau](#) consists of 7 members and is elected every two years by the General Assembly. The Bureau meets 4 times a year to ensure the implementation of the network's work programme.

<http://www.reflectiongroup.eu/>

An independent Reflection Group was established under the [Conclusions of the European Council](#), with the objective of assisting the European Union more effectively anticipate and meet challenges in the longer term horizon of 2020 to 2030. The group is chaired by Felipe Gonzales and has in all 12 members. It started its work in December 2008 and presented its Report “[Project Europe 2030](#)” to the European Council on May 8th 2010.

Mandate

Taking as its starting-point the challenges set out in the [Berlin Declaration](#) of 25 May 2007, the Group was invited to identify the key issues and developments which the Union was likely to face and to analyse how these might be addressed. This includes, inter alia: strengthening and modernising the European model of economic success and social responsibility, enhancing the competitiveness of the EU, the rule of law, sustainable development as a fundamental objective of the European Union, global stability, migration, energy and climate protection, and the fight against

global insecurity, international crime and terrorism. Particular attention should be given to ways of better reaching out to citizens and addressing their expectations and needs.

The Group shall conduct its reflections within the framework set out in the Lisbon Treaty. It shall therefore not discuss institutional matters. Nor, in view of its long-term nature, should its analysis constitute a review of current policies or address the Union's next financial framework.

In its work, the Reflection Group will need to take into account likely developments within and outside Europe and examine in particular how the stability and prosperity of both the Union and of the wider region might best be served in the longer term.

Members

The Group is chaired by Mr. Felipe Gonzalez Marquez, assisted by two Vice-Chairs, Ms. Vaira Vike-Freiberga and Mr. Jorma Ollila, and includes 9 more members, all eminent experts in their own fields: Ms. Lykke Friis, Mr. Rem Koolhaas, Mr. Richard Lambert, Mr. Mario Monti, Mr. Rainer Munz, Ms. Kalypso Nicolaidis, Ms. Nicole Notat, Mr. Wolfgang Schuster and Mr. Lech Walesa. The Group is supported by a secretariat headed by Secretary-General, Mr. Žiga Turk.

<http://www.archilab.org/public/2008/index.html>

ArchiLab Europe – Architecture stratégique témoigne de l'importance accordée par l'Union européenne à l'urbanisme et à l'architecture. Cette manifestation examine les relations entre les aménagements actuels en Europe et les objectifs politiques. En outre, elle s'intéresse à l'impact des changements démographiques, aux forces du marché mondial et à la compétition entre régions et villes européennes quant aux questions urbaines. La Communauté européenne travaille depuis plus de vingt ans à des mesures politiques et à des stratégies d'aménagement urbain pour les villes et régions d'Europe. Elle guide ainsi leurs avancées économiques, sociales, urbaines et spatiales dans le cadre de l'Agenda de Lisbonne (2000).

Sites ressources de projets d'interventions dans l'espace public urbain

<http://www.muf.co.uk/urban.htm>

muf is a collaborative practice of art and architecture committed to public realm based in London

<http://www.publicworksgroup.net/>

public works is an art/architecture collective based in London consisting of three architects and an artist who have been collaborating in different constellations since 1998.

<http://www.spatialagency.net/about/>

Spatial Agency is a project that presents a new way of looking at how buildings and space can be produced. Moving away from architecture's traditional focus on the look and making of buildings, *Spatial Agency* proposes a much more expansive field of opportunities in which architects and non-architects can operate. It suggests other ways of doing architecture.

In the spirit of Cedric Price the project started with the belief that a building is not necessarily the best solution to a spatial problem. The project attempts to uncover a second history of architecture, one that moves sharply away from the figure of the architect as individual hero, and replaces it with a much more collaborative approach in which agents act with, and on behalf of, others.

<http://www.urbantactics.com/>

The atelier d'architecture autogérée / studio of self-managed architecture (aaa) is a collective platform, which conducts actions and research concerning urban mutations and cultural, social and political emerging practices in the contemporary city

<http://www.peprav.net/>

À travers une géométrie rhizomatique, la Plate-forme Européenne de Pratiques et Recherches Alternatives de la Ville, projet de réseau-action basé sur des principes d'autonomie, d'échange et de

complémentarité, devrait assurer la possibilité d’agir à différentes échelles spatiales et temporelles, permettant ainsi une transversalité institutionnelle et un ancrage territorial renforcés par des contacts avec des acteurs et des réseaux locaux multiples, par des échanges d’expériences et de méthodologies d’action.

<http://www.citysharing.ch/>

“City Sharing” is conceived as a process-oriented communicative project. It not only wishes to launch a cross-cultural and multi-disciplinary platform about communities, visibility and urban life, but also to acknowledge the potential of participative processes, and to encourage citizens and communities to take part actively in the shaping of urban space.

Matériaux secondaires

Bibliographie sur l'espace public.

Il s'agit de rassembler un ensemble de textes autour de la question de l'espace public et son rapport dynamique avec l'espace urbain. Il y a les textes sources sur cette question, jusqu'à un choix de positions contemporaines pour un état des lieux sur la question. La question va se resserrer sur les modes de production d'un public, de sa délimitation, puisque le projet d'une part se base sur une mal-adresse au public, supposant un public général, et d'autre part cherche à poser une hypothèse pour la production d'un public, de sa formation jusqu'à son expression – et cela à travers le bâti et la formation de l'espace urbain. Philosophie politique, sociologie et études culturelles.

Textes sources

ANDERSON Benedict, *L'imaginaire national*, la découverte, poche, 2002

CERTEAU (de), Michel, *L'invention du quotidien. Tome 2, Habiter, cuisiner*, Gallimard, Folio Essais,

2006 (?ème éd.)

DEWEY John, *le public et ses problèmes*, Traduit de l'anglais et préfacé par Joëlle Zask, Gallimard, coll. Folio essais, Paris, 2010

*HABERMAS Jürgen, *The Structural Transformation of the Public Sphere*, 1962 (Deutsche)

HEIDEGGER Martin, "Bâtir, habiter, penser", in *La question de la technique et autres essais*, Gallimard, collection Tel, Paris, année??

*KLUGE Alexander, NEGOT Oskar, *Oeffentlichkeit und Erfahrung: Zur Organisationsanalyse von bürgerlicher und proletarischer Oeffentlichkeit*, Suhrkamp, Frankfurt, 1972

*LEFEBVRE Henri, *La production de l'espace*, Anthropos, 2000 (?ème éd)

LEFORT Claude, « La logique totalitaire », in *L'Invention démocratique: les limites de la domination totalitaire*, Librairie Arthème Fayard, Paris, France, 1981

LEFORT Claude, « La question de la démocratie », in KAMBOUCHER Denis et al., *Le retrait du politique*, Galilée, Paris, 1983

LIPPMAN Walter, *Le public fantôme*, (traduction Laurence Decréau), Editions Demopolis, Paris, 2008

*WILLIAMS Raymond, "Communications and Community" (1961), dans GABLE Robin, ed., *Resources of Hope*, pp. 19-31., Verso, Londres, 1989

Etat des lieux

*AMIN Ash, ed, « Post-Fordism: models, fantasies and phantoms of transition », in *Post-Fordism: A Reader*, Blackwell, Cambridge, 1994

AGAMBEN Giorgio, *La communauté qui vient, théorie de la singularité quelconque*, <http://multitudes.samizdat.net/La-communaute-qui-vient-Theorie-de.html>, mise en ligne mai 1990

*BOLTANSKI Luc, THEVENOT Laurent, *De la justification*, Gallimard, Paris, 1991

BUDEN Boris, *Public space as translation process*, 2003,
http://www.republicart.net/disc/realpublicspaces/buden03_en.htm

*COLOMINA Beatriz, *Privacy and Publicity: Modern Architecture as Mass Media*, MIT Press, Cambridge, 1994

FEHER Michel (ed), *Non Governmental Politics*, Zone Books, New York, 2007

*LATOURE Bruno, *Changer de Société – Refaire de la sociologie*, La Découverte, Paris, 2006

LÖW Martina, *Raumsoziologie*, Suhrkamp, 2000

*LOW Setha, SMITH Neil, *The Politics of Public Space*, Routledge, New York, 2006

*MOUFFE Chantal (ed.), *Dimensions of Radical Democracy: Pluralism, Citizenship, Community*. London – New York: Verso, 1992 (Deutsche)

*NOWOTNY Stefan, “La condition du devenir-public”, <http://eipcp.net/transversal/1203/nowotny/fr.2003>

*ROBBINS Bruce, *The Phantom Public Sphere*, Social Text Series on Cultural Politics 5, University of Minnesota Press, Minneapolis, 1993

THEVENOT Laurent, *L'action au pluriel*, Editions la Découverte, 2006

THURNER Rainer, “La question de la mise en forme de l'espace”, in *Cahier Géno 3, Art et vérité*, Lausanne, 1996

*WARD Colin, FYSON Anthony, *Streetwork: The Exploding School*, Kegan Paul Books & Routledge, London, 1973

WARNER Michael, *Publics & Counterpublics*, Zone Books, New York, 2002 & article abrégé

Bibliographie sur les villes.

Celles-ci continuent d'être le lieu de production de l'Europe et en même temps la zone de conflit, d'affirmation et d'articulation majeure entre les multiples modes de vie. Géographie urbaine, urbanisme, histoire de l'architecture et droit.

*BENEVOLO Leonardo, *Histoire de l'architecture moderne*, 3 tomes, Dunod, Paris, 1998

*BOUVIER Jean-Claude, *Les noms des rues disent la ville*, Bonneton, Paris, 2007

BRENNER Neil, *New State Spaces: Urban Governance and the Rescaling of Statehood*, Oxford and New York: Oxford University Press, 2004

*BRENNER Neil, *State / Space : A Reader*, Blackwell, 2003

*BRENNER Neil, MARCUSE Peter, MAYER Margit, *Cities for the people, Not for Profit*, Routledge, New York, 2011

CORBOZ André, *Le territoire comme palimpseste et autres essais*, L'imprimeur, Paris, 2001

DAGHINI Giaro, Séminaire Multitude et Métropole : Synthèses du séminaire, 24 avril 2006

<http://seminaire.samizdat.net/Seminaire-Multitude-et-Metropole,167.html>

DEMATTEIS Giuseppe, *Towards a metropolitan urban system in Europe: core centrality versus network distributed centrality in Urban networks in Europe*, Pumain et St-Julien, John Libbey, Londres, 1996 & adresse web

*DEMATTEIS, BAQUASCO et LE GALÈS, *Villes en Europe*, La découverte, Paris, 1997

FAIVRE-AUBLIN Cyrille, MANTZARAS, Panos, MELEMIS Steven, "La ville-territoire", Mise en ligne le samedi 8 novembre 2003, texte publié dans le Journal de l'Archipel des Revues (novembre 2003), <http://multitudes.samizdat.net/La-ville-territoire.html>

*FYFE N. & KENNY J. (éds), *The Urban Geography Reader*, Routledge, London, 2005 (CCC)

*HARVEY David, *Spaces of Hope*, University of California Press, Berkeley, 2000

*HUGHES Jonathan, SADLER Simon (eds), "Non-Plan Essays on Freedom, Participation and Change", in *Modern Architecture and Urbanism*, , Architectural Press , Oxford 2000

LA VARRA Giovanni, «Post-it City », http://subsol.c3.hu/subsol_2/contributors0/lavarratext.html

LEFEBVRE Henri, *Le droit à la ville*,

*MASSEY Doreen, *For Space*, Sage Publications, London 2005

OMA, KOOLHAS Rem, *Mutations*, Actar, 2000

OMA, KOOLHAS Rem, *Content*, Taschen, 2004

PEDRAZZINI Yves, *La violence des villes*, Editions de l'Atelier, collection Enjeux planète, 2005

PETRESCU Doina, "How to make a community as well as the space for it",

<http://www.peprav.net>

*PETRESCU Doina, "Losing Control, Keeping Desire" in P. Blundell-Jones, D.Petrescu and J.Till (eds), *Architecture and Participation*, Routledge, 2005

SASSEN Saskia, "Fragmented urban topographies and their underlying interconnections", world-information.org

*SASSEN Saskia, "Rebuilding the global city: economy, ethnicity and space", *Re-Presenting the City* A. King, Macmillan, London, 1996.

SLOTERDIJK Peter, « Foam City »,

*SOJA E., *Postmetropolis*, Blackwell, Cambridge, 2000

*SOJA E., « Putting cities first: remapping the origins of urbanism », *A Companion to the City* ,G. Bridge and S. Watson, Blackwell, Oxford, 2000

Bibliographie art et espace public.

Quels rapports des oeuvres et des pratiques artistiques avec l'espace public, incluant les pratiques artistiques interventionnistes et le « community based art ». Philosophie esthétique, histoire de l'art et sociologie.

*AULT Julie (ed), *Alternative Art New York : 1965-1985*, University of Minnesota Press, Minneapolis, 2002

*AWAN Nishat, SCHNEIDER Tatjana, TILL Jeremy, *Spatial Agency: Other Ways of Doing Architecture*, Routledge, 2011

BAZAR Shumon, MIESSEN Markus (ed), *Did Someone say Participate*, MIT press/Revolver, Cambridge/Frankfurt, 2006

BISHOP Claire, « Antagonisms and Relational Aesthetics » in *October*, Fall 2004, No. 110, Pages 51-79

BUDEN Boris, « Otherness Without a Cause », in *Another Publication*, R. Ridgway & K. Zdjelar, eds, Piet Zwart Institute & Revolver, Rotterdam, 2007

*CRITICAL ART ENSEMBLE, "Observations on Collective Cultural Actions", <http://www.critical-art.net/books/digital/tact4.pdf>

*CUPERS K., MIESSEN Markus, *Spaces of Uncertainty*, Wuppertal, Verlag Müller, 2002 (Petrescu)

DEUTSCHE Rosalyn, *Evictions*, MIT Press, Cambridge, 1996

*FELSHIN Nina (ed), *But Is It Art : The Spirit of Art as Activism*, Bay Press, Inc., Seattle, 1994

*FINKELPEARL Tom, *Dialogues on Public Art*, MIT, Cambridge, 2001 (CCC)

FOSTER Hal, SEKULA Allan, „Gone Fishing“, Gespräch zwischen Allan Sekula und Hal Foster, in: *Cahiers 4*, Rotterdam, 1995, pp. 8-26

*FRASER Nancy, *Rethinking the Public Sphere*, 1993 (Deutsche)

HOLMES Brian, "Cities, Spirals, Exhibitions, Artworks in an Urban Frame", 1999, ?URL?

*KESTER Grant H., *Conversation Pieces: Community and Communication in Modern Art*, UCP, Berkeley, 2004

*KWON Miwon, *One Place after Another: Site-Specific Art and Locational Identity*, MIT press, Cambridge, 2004

KWON Miwon, "Public art as publicity", in Simon Sheikh (Ed.), *In the Place of the Public Sphere? On the establishment of publics and counter-publics*, b_books, Berlin, 2005 & http://www.republicart.net/disc/publicum/kwon01_en.htm

*MILOHNIC Aldo, "Artivism", <http://eipcp.net/transversal/1203/milohnic/en>

MULDER Arjen, "The Least Materiality", <http://www.mediamatic.net/page/8749>

O'SULLIVAN Simon, *Art Encounters Deleuze and Guattari: Thought Beyond Representation*, London: Palgrave Macmillan, 2005

*RAUNIG Gerald, "Grandparents of Interventionist Art, or Intervention in the Form. Rewriting Walter Benjamin's "Der Autor als Produzent" (The Author as Producer)", <http://eipcp.net/transversal/0601/raunig/en>

*RAUNIG Gerald & RAY Gene (eds), *Art and Contemporary Critical Practice : Reinventing Institutional Critique*, London: mayfly 2009

RAY Gene, "On the Conditions of Anti-Capitalist Art : Radical Cultural Practices and the Capitalist Art System", <http://eipcp.net/transversal/0303/ray/en>

RIBALTA Jorge, "Mediation and Construction of Publics : The MACBA Experience", http://republicart.net/disc/institution/ribalta01_en.htm

*SEKULA Allan, « Dismantling Modernism, Reinventing Documentary (Notes on the politics of representation) », in *Photography Against the Grain: Essays and Photo Works 1972-1983*, The Press of the Nova Scotia College of Art and Design, Halifax, 1984

SHOLETTE Gregory, *Dark Matter –Art and Politics in the Age of Enterprise Culture*, Pluto Press, New York/London, 2011

*SHOLETTE Gregory, “Some Call It Art : From Imaginary Autonomy to Autonomous Collectivity”, <http://eipcp.net/transversal/0102/sholette/en>

*SHOLETTE Gregory & THOMPSON Nato, “Interventionism and the Historical Uncanny ”, in *The Interventionists : Users' Manual for the Creative Disruption of Everyday Life*, MassMoca/MIT Press, 2004 & 2005

*SHOLETTE Gregory & RAY Gene (guest editor), “Whither Tactical Media ? ”, Third Text # 94, volume 22, issue 5, sept. 2008

STEYERL, Hito, « Le langage des choses », <http://eipcp.net/transversal/0606/steyerl/fr/print>

*STIMSON Blake & SHOLETTE Gregory (eds), “Collectivism After Modernism : The Art of Social Imagination after 1945”, University of Minnesota Press, Minneapolis, 2007

*WRIGHT Stephen, “The Future of the Reciprocal Readymade: An Essay on Use-Value and Art-Related Practice”, <http://www.turbulence.org/blog/archives/000906.html>

TOUFIC Jalal, *Le retrait de la tradition suite au désastre démesuré*, Les prairies ordinaires, Paris, 2011

ZEPKE Stephen, “Deleuze, Guattari and contemporary art”, in Eugene W. Holland, Daniel W. Smith & Charles J. Stivale (eds.), *Gilles Deleuze: Image and Text*. Continuum, 2009

ZEPKE Stephen, “It Works Better when it's Broken”, in METTLER Yves, *My Flowers aren't Always Hiding Secrets*, Verlag für moderne Kunst, Nürnberg, 2007

Bibliographie sur la constitution de l'identité de la culture européenne

BALIBAR Etienne, “Une citoyenneté européenne est-elle possible”, in *Droit de cité*, E. Balibar, édition PUF, collection Quadrige, Paris, 2002

*BOERI Stefano, *USE - Uncertain States of Europe*, Skira, Milan, 2003

BOERI Stefano, *USE - Uncertain States of Europe*,

http://www.acturban.org/biennial/doc_planners/boeri_europe.htm

BRAGUE Rémi, *Europe: La voie romaine*, Critério, Paris, 1992 (rééd. Gallimard 1999)

DERRIDA Jacques, *L'autre cap*, Minuit, Paris, 1991

FRANKE Anselm, *Becoming Europe and Beyond*, KunstWerke, Berlin & Actar, Barcelone, 2005

*LE GOFF Jacques, *La vieille Europe et la nôtre*, Seuil, Paris, 1994

LUCHT Jens, TREFAS David, « Hat Europa eine Identität », fög discussion papers, Universität Zürich, 2006

SLOTTERDIJK Peter, *Si l'Europe s'éveille*, Mille et une nuits, 2003

*VALERY Paul, “La crise de l'esprit”, in *Oeuvres*, Pléiade, 1957

VALERY Paul, “Essais quasi-politiques”, in *Oeuvres*, Pléiade, 1957

VALERY Paul, “Notes sur la grandeur et la décadence de l'Europe”, in *Oeuvres*, Pléiade, tome 2, Paris, 1957

VINCENT Jean-Marie, *L'Europe n'est pas encore l'Europe*, multitudes.samizdat.net, mis en ligne le 24 décembre 2004

Bibliographie de publications transdisciplinaire

d'artistes, d'architectes et de sociologues pouvant servir d'exemples ou de modèles pour la mise en

forme d'une recherche urbaine et de documentation d'interventions publiques urbaines

atelier d'architecture autogéré (éd.), TRANS/LOCAL ACT, Paris, 2010

BENJAMIN Walter, "Sens unique", *Oeuvres*, Gallimard, coll. Folio essais, Paris, 2000

*BILLING, LIND & NILSSON, *Taking the Matter into Common Hands*, Blackdog Publishing, 2005

*DAHLBERG Jonas, *Invisibles Cities*, Les presses du réel, 2005

*KIPPENBERGER Martin, *Psychobuidlings*, Verlag der Buchhandlung Walther König, Köln, 1988

LIGON Glenn, "Eminent Domain: Contemporary Photography and the City"
<http://www.nytimes.com/2008/06/13/arts/design/13cont.html>

HERMANT Emilie, LATOUR Bruno, Paris ville invisible, <http://www.bruno-latour.fr/virtual/index.html>, 1998

*NORMAN Nils, *Contemporary Picturesque*, Bookworks, Londres, 2000

NORMAN Nils, *Charing Cross*, Verlag der Buchhandlung Walther König, Köln, 2008

SALTIKOV Chtédrine, *Histoire d'une ville*, Gallimard, Folio, Paris, 1994

SEKULA Allan, *Fish story*, Richter Verlag, Düsseldorf, 2003

ZAUGG Rémy, "Der Staat Basel-Staat oder Absperrung als städtebauliches Prinzip", in *Vom Bild zur Welt*, Verlag Walther König, Köln, 1993

6. Annexes

- Sources iconographiques
- La place de l'Europe en France: 204 cas
- Listing brut Allemagne
- Chronologie
- Script dialogue audio Place de l'Europe (Lausanne)